



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

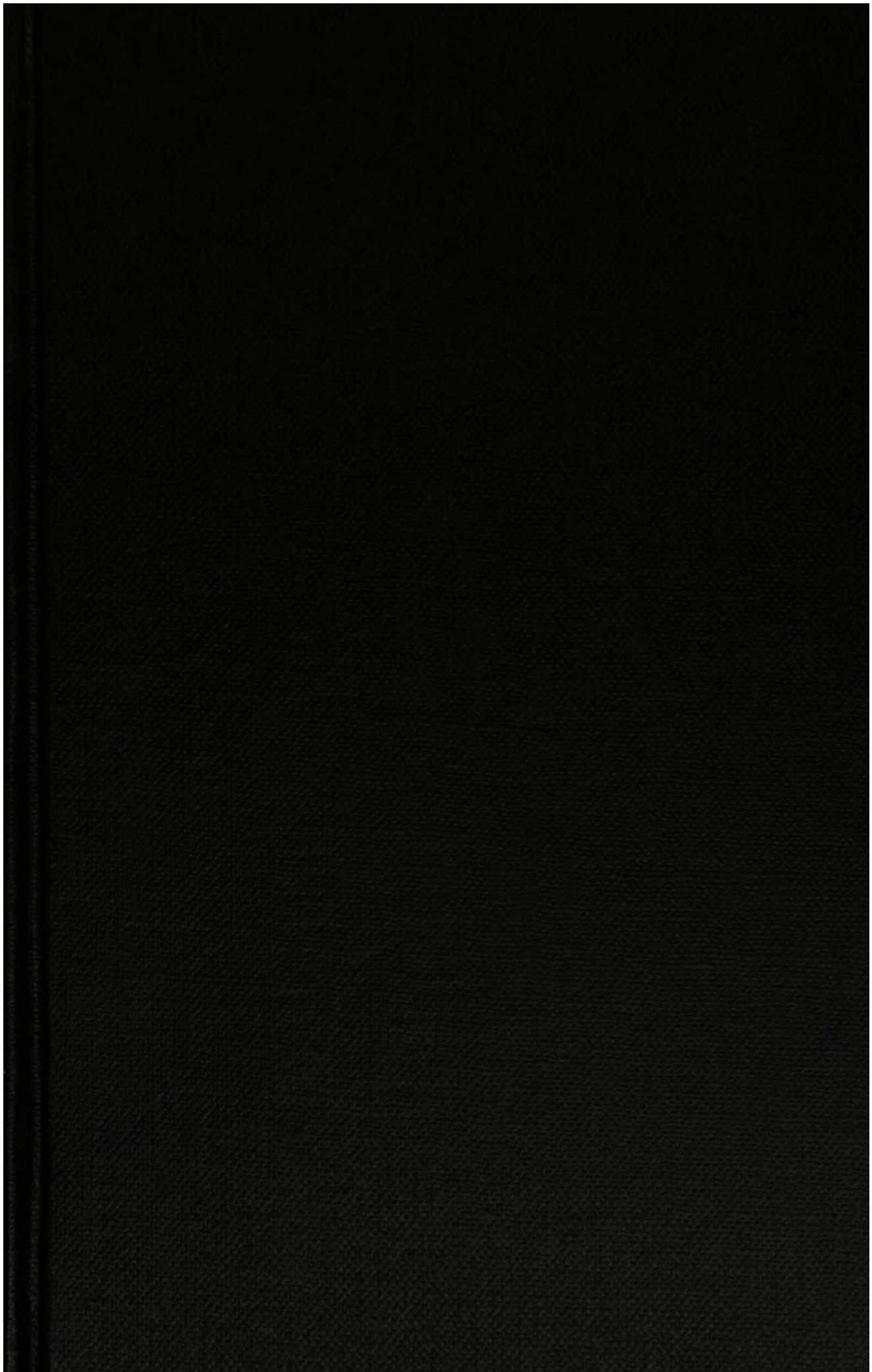
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



9/E 1727 A.1



~~45. 97 B. 23.~~





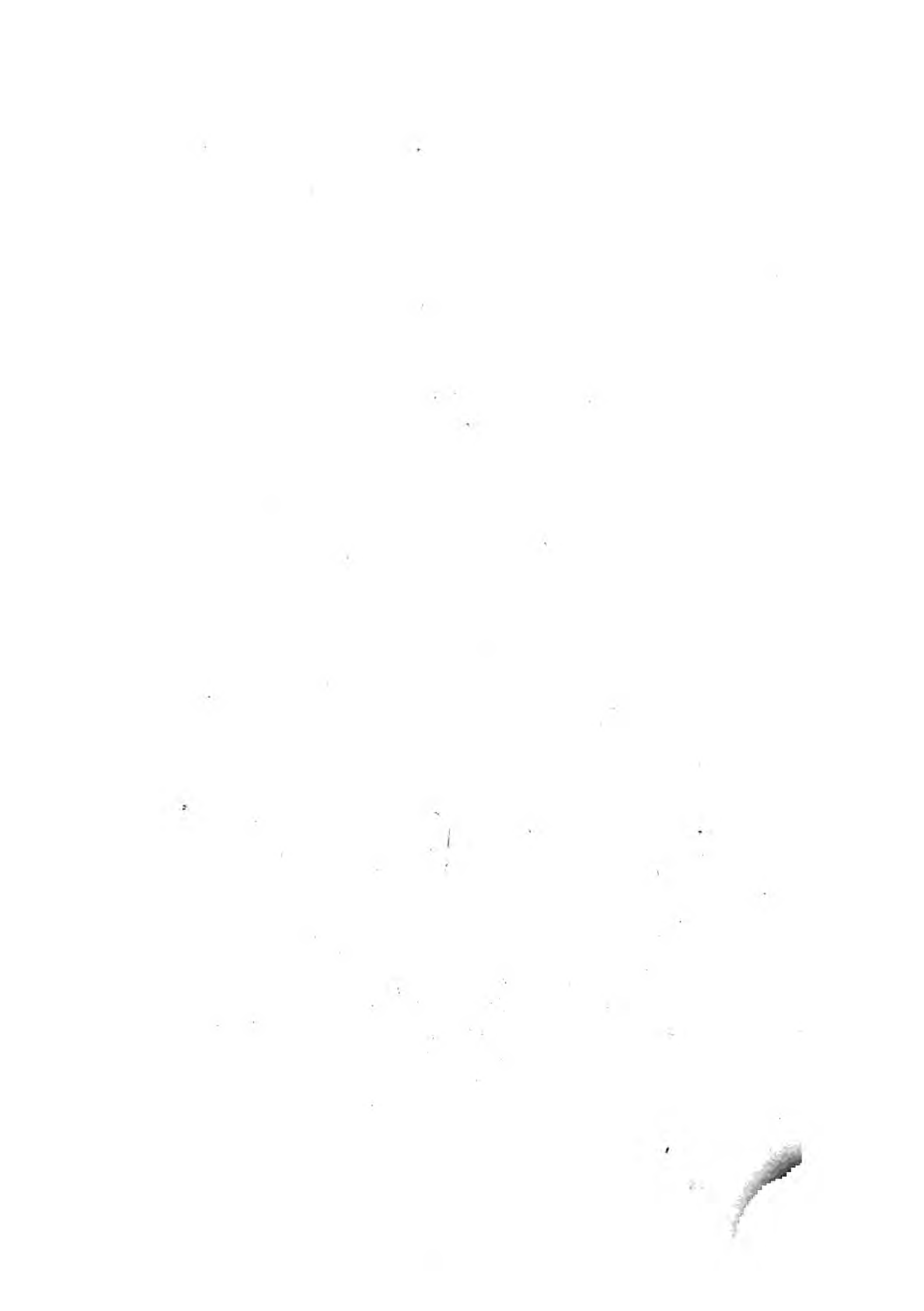
ÉPIGRAMMES

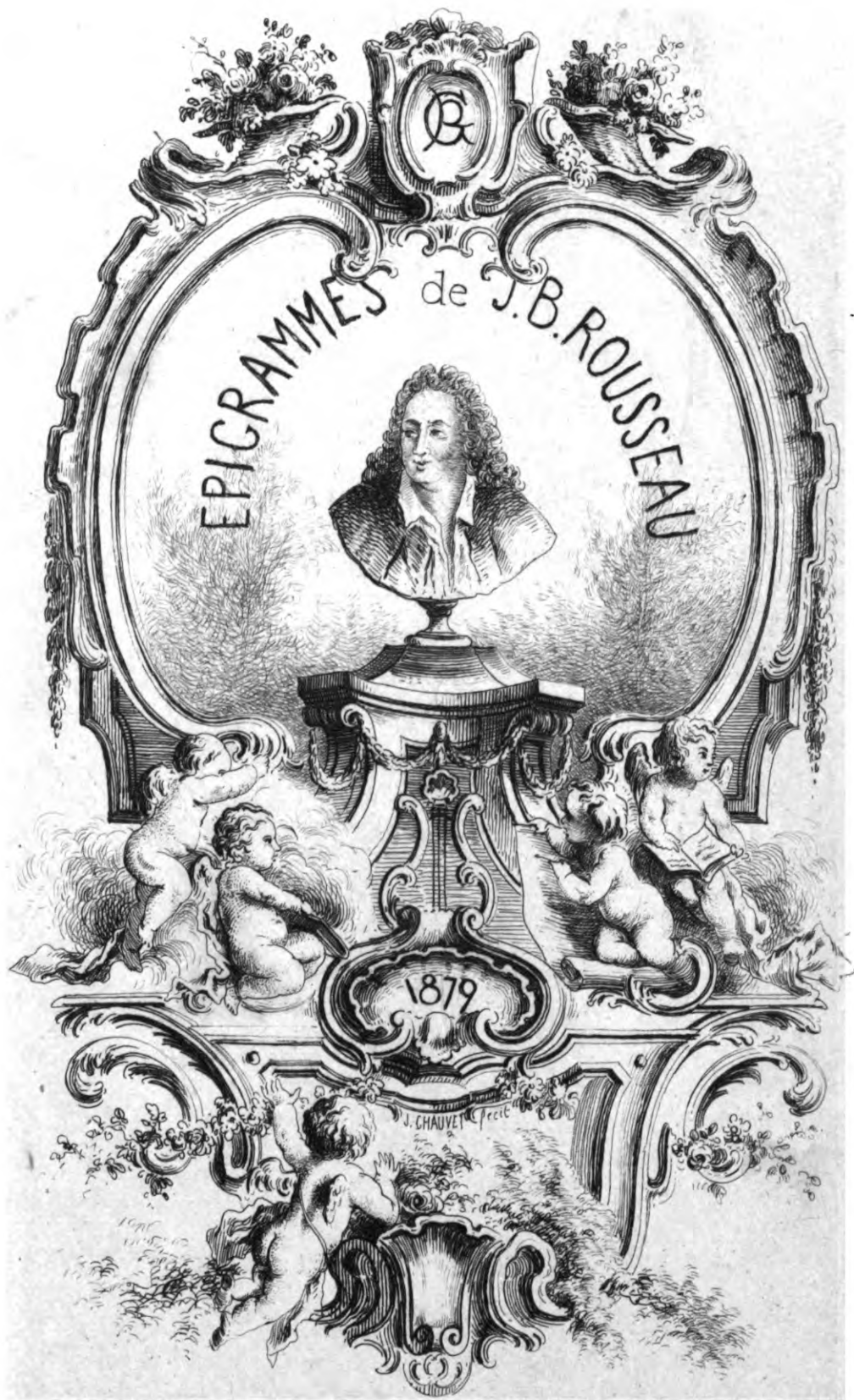
DE

J.-B. ROUSSEAU

Imprimé en tout à 500 exemplaires.

N^o 123





TOUTES LES
Epigrammes

DE

Jean-Baptiste Rousseau.

Publiées en partie pour la première fois.



LONDRES
CHEZ JAMES KRICK
18, AVE MARIA STREET, 18





PRÉFACE



A l'âge de trente ans, J.-B. Rousseau n'avait encore fait imprimer que trois comédies : le Café, le Flatteur et le Capricieux, qui ne se recommandaient pourtant pas par leur succès au théâtre, et deux opéras : Jason ou la Toison d'Or et Vénus et Adonis, qui n'avaient pas mieux réussi que ses comédies. Il était pourtant très connu déjà et très admiré, comme poète lyrique et satyrique ; on le jugeait même digne de succéder à Boileau, qui n'avait composé qu'une assez mauvaise ode et quelques épigrammes malicieuses, mais, qui était resté le chef souverain et incontesté de la littéra-

ture française. J. B. Rousseau s'était fait des protecteurs, à la cour, par ses belles odes sacrées qu'il récitait avec beaucoup d'élévation et de noblesse ; il s'était fait aussi, à la ville, des amis non moins empressés et non moins actifs, par ses charmantes épîtres familières et surtout par ses épigrammes libres et joyeuses. Bossuet, Fénelon, Rollin, Louis Racine s'attachèrent à lui, à cause de ses odes sacrées, et l'entourèrent de la plus vive sympathie, tandis que les financiers et les philosophes épicuriens se réjouissaient de l'avoir à leur table pour applaudir ses épigrammes.

On lui demanda souvent de publier ces épigrammes, qui étaient généralement des contes graveleux en style marotique, renfermés dans le cadre de dix à douze vers. Mais il n'avait garde de mettre au jour, même sous le voile de l'anonyme, ces petits chefs-d'œuvre libertins, qu'il n'eût jamais osé avouer devant les admirateurs de ses odes sacrées ; d'ailleurs, il n'aurait plus eu le plaisir de les dire lui-même avec une verve endiablée, dans les soupers intimes dont il était l'Anacréon gaillard, si ces épigrammes avaient été imprimées. On les retenait par cœur cependant ; on en prenait copie, sans l'aveu de l'auteur, et l'on en fit des recueils plus ou moins complets, plus ou moins authentiques, qui donnèrent l'éveil à l'indiscrétion et à la jalousie des gens de lettres. J.-B. Rousseau fût signalé dès lors comme un émule effronté de Martial et de Pétrone.

C'était principalement pour amuser l'aimable et spirituelle société du Temple, présidée par le grand-prieur de Vendôme, que Rousseau ne se lassait pas de produire des épigrammes grivoises ou obscènes. « Aussi, disait un des éditeurs des poésies de Chaulieu en 1732, la maison de l'abbé de Chaulieu devint-elle le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de plus aimable à la cour et de plus distingué dans la république des lettres. M. Rousseau, qui dès ce temps-là était à juste titre à la tête de cette dernière et que MM. de la Fare et de Chaulieu avaient admis dans leur plus intime société, en faisait tour à tour et en partageait les délices. Combien de fois a-t-il chanté ces délicieux soupers du Temple, où l'esprit n'était que sentiment ; la plaisanterie, gaité ; l'érudition, amusement ; la critique, instruction badine... Tout y respirait le bon goût ; tout y était en son honneur. »

J.-B. Rousseau habitait alors chez Rouillé de Coudray, directeur des finances, qui lui servait de Mécène et qui ne lui demandait, en échange de cette généreuse hospitalité, que d'avoir la primeur de ses poésies nouvelles, par conséquent des épigrammes qu'il tenait en réserve pour les soupers du Temple. « Il vivait, disait M. Victor Fournel dans une excellente notice sur J.-B. Rousseau, il vivait dans la Société intime de La Fare, de Chaulieu, et de tous ces hôtes du Temple où il puisait de plus en plus, avec l'amour des vers, celui de l'indépendance et de l'épicurisme prati-

que. » Il était si heureux de cette vie de sybarite lettré, qu'il ne songeait pas même, lui qui n'était et ne voulait être que poète, il ne pensait pas à recueillir et à publier ses poésies.

Cette douce et agréable existence changea tout-à-coup après la triste affaire des couplets, qui se termina par un arrêt de bannissement à perpétuité contre le malheureux J.-B. Rousseau. Il était certainement l'auteur des premiers couplets injurieux contre Lamotte, Danchet, Saurin et les autres habitués du café Laurens, mais il n'avait pas fait les derniers couplets, qui le firent condamner par sentence du 7 avril 1711 : ces couplets, plus venimeux, plus atroces que les premiers, mais moins licencieux, furent attribués à Rousseau en raison de certaines analogies d'idées et de style qu'on croyait y découvrir en les comparant avec les épigrammes que le poète vindicatif avait écrites contre ses ennemis. J. B. Rousseau espérait que ses protecteurs et ses amis, qui lui restaient fidèles, parviendraient à faire casser l'arrêt du Parlement; il dût, en attendant, quitter la France et il se retira en Suisse, dans la ville de Soleure, où, pour occuper ses loisirs, il mit sous presse une première édition de ses œuvres poétiques qu'il avait toujours refusé de publier.

Ce fut alors qu'il apprit par les gazettes de Hollande, paraissant au mois de juillet 1711, que les libraires Reitsch et Böhm, de Rotterdam, préparaient aussi une édition plus complète de ses

œuvres, édition dont un de ses ennemis les plus acharnés, l'odieux Gacon, leur avait envoyé le manuscrit accompagné de son ouvrage satyrique intitulé l'Anti-Rousseau. J.-B. Rousseau écrivit, de Soleure, aux deux libraires associés de Rotterdam, la lettre suivante, datée du 13 août 1711 :

« J'ai été très surpris de voir dans vos gazettes, que mes œuvres vraies ou supposées étaient prêtes de voir le jour, et je l'ai été bien davantage d'apprendre que dans un pays où les lettres sont en quelque recommandation, deux libraires ne faisoient point de difficulté d'imprimer un homme vivant sans savoir de lui s'il le trouvoit bon. Je ne sais si vous avez crû que la guerre qui est entre nos deux nations, vous mettoit en droit de profiter d'un vol qui m'a été fait. Si cela est, permettez-moi de vous dire que vous vous êtes trompez, les gens de lettres n'ayant jamais été compris, que je sache, dans les querelles des puissances, et les auteurs aiant de tout tems regardé les libraires comme les dépositaires, et non comme les voleurs de leurs ouvrages. Le tort que vous me faites en cela, est d'autant plus considérable, que je sais par des avis certains, que celui qui vous a choisis pour complices de son larcin, ne s'est pas contenté d'altérer et de corrompre le peu de pièces de moi qu'il a pu ramasser, mais que par une malice abominable il y a joint quantité d'ouvrages grossiers et libertins, auxquels je n'ai jamais eu la moindre part. Ainsi, Messieurs, non seulement

vous offensez cruellement un homme qui ne vous a jamais fait de mal ; mais vous abusez le public, qui doit toujours être respecté, sans avoir d'autre garand de votre conduite qu'un homme, pour lequel ce même public n'a jamais eu que du mépris. Vous êtes les maîtres de faire paroître cette coupable édition : mais si vous le faites, je vous répons par avance, Messieurs, de l'exécration éternelle de tous les honnêtes gens, non pas contre moi, qui trouverai peut-être plus d'un moïen de me laver d'une si noire imposture, mais contre ceux qui n'auront pas eu honte de la consacrer par l'impression. Il ne faut pas que vous espériez, Messieurs, d'établir votre fortune en publiant des ouvrages faits pour la canaille, tels que le sont ceux qu'on a l'impudence de m'attribuer. Les honnêtes gens ne meublent pas volontiers leurs bibliothèques de ces honteuses rapsodies, qui ne décrivent pas moins le libraire qui les imprime, que l'auteur qui les a faites, et vous vous apercevrez peut-être, dans les suites, que l'on vous a fait un présent plus propre à décroître vôtre crédit qu'à l'augmenter.

« Je ne vous parle point du volume d'injures que vous promettez contre moi sous le titre d'Anti-Rousseau. Vous ne pouvez mieux me venger de mes ennemis qu'en publiant les infamies dont ils sont capables, et j'aurois mauvaise grâce d'exiger de la médisance de ces petits barbouilleurs de papier une retenue, qu'ils n'ont pas pour les Têtes

les plus sacrées. Pour ce qui est de vous, Messieurs, si vous êtes, comme je le crois, assez gens d'honneur pour faire cas de mes avis, j'espère que le public vous en saura gré, et je vous en serai très obligé en particulier. Si, au contraire, vous jugez à propos de passer outre à l'édition d'un ouvrage que je vous déclare n'être point de moi, vous pouvez encore y ajouter cette lettre dont vous ne sauriez douter que je ne sois l'auteur, puisque je la signe et que je veux bien vous y assurer que je suis, etc. »

Les libraires Fritsch et Böhm adressèrent à J.-B. Rousseau, à la date du 1^{er} septembre 1711, une réponse dont ils ne nous donnent que l'analyse dans l'édition des œuvres de J.-B. Rousseau, qu'ils publièrent à Rotterdam, en 1712, édition formant trois gros volumes in-12, ornés de frontispices et de gravures de Bernard Picard.

» Nous lui répondîmes, disent-ils dans la préface de cette édition, qu'il étoit vrai que nous imprimions ses ouvrages ; mais que c'étoit avec la plus grande injustice du monde qu'il nous regardoit comme complices du larcin qu'il prétendoit lui avoir été fait ; puisque nous les imprimions sur deux différens manuscrits, qui nous avoient été envoyés de Paris par deux différentes personnes.

» Que quand bien même nous ne les aurions pas imprimés, un de nos confrères d'Amsterdam, à qui l'on en avoit offert un troisième, l'auroit

fait, si nous ne l'avions prévenu par l'avertissement que nous avions fait mettre dans les gazettes.

» *Que M. Du Fresni en aiant inséré une bonne partie dans ses Mercurès, c'étoit une preuve que ses poësies n'étoient pas rares à Paris. Que ses ouvrages étant ainsi répandus dans le monde, il n'en étoit plus le maître, et par conséquent qu'il se plaignoit à tort qu'on les lui eût volés.*

» *A l'égard de l'Anti-Rousseau, dont il se plaignoit avec raison, sans cependant l'avoir vu, comme d'une Satire très violente contre lui ; nous lui offrions d'imprimer les Réponses qu'il trouveroit à propos d'y faire, quelque piquantes qu'elles pussent être.*

» *Nous le priions de nous envoïer une liste de tous les ouvrages qu'il avoïoit, nous engageant d'en donner avis au public. Nous lui demandions en même tems le Torticolis et l'Adieu aux Muses, qui nous manquoient, en lui promettant d'en avoir toute la reconnaissance possible. Enfin nous lui mandions que nous suspendrions notre impression de quinze jours, afin de lui donner le tems de nous faire réponse, pour nous y conformer.*

» *Ce fut en vain que nous atendîmes cette réponse. Elle ne vint point ; et nous reprîmes notre édition, que nous avions interrompue.*

» *Quelque soin que M. Rousseau prenne aujourd'hui de la décrier, nous espérons qu'il n'y réussira pas. Qu'il l'appelle impudente, tant qu'il voudra ; cela ne nous regarde point. C'est un reproche qui*

doit le toucher plus que nous. Il a beau dire qu'on y a inséré divers ouvrages infâmes et grossiers, qu'on fait passer sous son nom; il n'aura pas le plaisir d'en être cru sur sa parole, et l'on n'oubliera pas, qu'il lui étoit le plus facile du monde d'empêcher qu'on ne lui attribuât quelque pièce étrangère, en nous envoyant un état exact de toutes celles qu'il reconnoissoit pour être de sa composition. Et si par hazard, il s'en trouvoit ici quelques-unes qui ne lui apartinssent point, ce que nous ne croions pourtant pas, il ne doit s'en prendre qu'à lui-même, puisque c'est sa pure faute.

» Il nous est fort indifférent que ce soient ses amis ou ses ennemis qui aient fait la collection de ses ouvrages. Comme cela ne nous touche point, nous ne devons pas en répondre. Nous ne pouvons néanmoins nous dispenser de dire ici, que nous ne saurions nous persuader que ce soient ses ennemis qui aient pris cette peine pour le flétrir comme il l'avance. Outre qu'un tel soin est plutôt un service qu'une injure, nous pouvons prouver le contraire à tout le monde, et nous avons même de quoi le désabuser lui-même la-dessus. C'est dans cette vue que nous alons rapporter l'avertissement, qui est à la tête d'un des deux manuscrits, que nous avons reçu de France: le voici.

*« Voici les œuvres de M. Rousseau, poëte aussi
» fameux par son bel esprit, que par ses malheurs.
» Je puis assurer le public que cette édition est
» exacte; et qu'il ne s'y trouvera aucune pièce*

» qui ne soit de lui, et telle qu'il les donnoit lui-
» même à ses intimes amis. Elle est plus ample
» qu'on ne peut jamais espérer de l'avoir, quand
» ce seroit de lui-même, puis qu'il y a beaucoup
» d'épigrammes et même d'autres poésies, qu'il
» ne voudra jamais avouer, soit par rapport à la
» liberté de la matière, ou parce qu'elles intéres-
» sent des personnes, qu'il a intérêt de ménager.
» C'est tout ce qui est de mon ministère ; car
» pour l'excellence de l'ouvrage, la renommée ne
» permet pas d'en douter. »

« Ce n'est point là, comme on le voit, le lan-
gage d'un ennemi qui cherchoit à le flétrir. On y
parle de lui trop avantageusement : et son repro-
che nous paroît trop faible pour mériter beaucoup
d'attention.

» Celui qu'il fait à quelques personnes à front
large, pour nous servir de ses propres termes, ne
nous paroît pas mieux fondé. « Il falloit trouver
quelqu'un, dit-il, qui eût le front assez large
pour se rendre caution de mes ouvrages en l'état
où on les a mis, et pour se vouloir charger de
toutes les ordures et de toutes les iniquitez du
peuple. »

» Sans examiner si c'est avec justice qu'il
donne ce nom à des ouvrages, qu'il sait être
véritablement de sa composition, quelque soin
qu'il prenne de les désavouer, nous nous conten-
terons de lui dire, sans entrer dans cet examen,
que si ce reproche étoit tant soit peu fondé, il tom-

beroit sur trop de monde, et par conséquent ne signifieroit rien. A-t-il oublié que ses ouvrages sont répandus à la Cour et à la Ville, et qu'il y en a un si grand nombre d'exemplaires à Paris, qu'il n'est pas fort difficile d'en avoir ? Le manuscrit qu'on en ofroit à Amsterdam, aussi bien qu'un autre qu'on vouloit nous envoyer d'Angleterre, avec des notes sur les fameux couplets que nous avons refusés d'accepter, parce que les nôtres nous suffisoient, ne nous permettent pas d'en douter.

» D'ailleurs, nous n'avons jamais eu besoin de caution de la certitude de ses ouvrages. Quand même ils ne seroient pas aussi communs dans le monde qu'ils le sont, les deux manuscrits que nous avons en main, nous les certifioient assez, sans avoir recours à des cautions qui ne nous en auroient rendus guère plus certains, ni plus assurés. Et si nous avions eu le moindre petit doute là-dessus, la seule lecture de ses pièces, insérées par M. Du Fresny dans ses Mercurès, avant même que nous songeassions à imprimer cet ouvrage, n'étoit-elle pas plus que suffisante pour nous rassurer et pour nous convaincre que nos manuscrits contenoient véritablement les œuvres de M. Rousseau.

» Au reste, s'il y a quelques pièces que la trop grande liberté l'engage à desavouer ; la beauté des images, l'énergie des expressions et l'heureux tour qu'il sait donner aux moindres choses dans les ouvrages qu'il avoue, feront juger au lecteur,

que toutes celles que nous donnons, sont véritablement de lui, puisque sans contre-dit, à la licence près, ce ne sont pas les moindres de ce recueil. »

Cette édition contenait 113 épigrammes, parmi lesquelles on n'avait pas oublié les plus libres et les meilleures, que Rousseau n'avait jamais avouées que dans l'intimité de ses amis du Temple. Les éditeurs de Rotterdam, sachant bien qu'ils n'avaient pas la moitié des épigrammes attribuées à Rousseau, faisaient appel dans les gazettes de Hollande à ceux qui voudraient bien leur en communiquer de nouvelles pour enrichir une prochaine réimpression.

*Ils avaient déjà tiré des œuvres diverses du sieur R*** (Soleure chez Ursus Heuberger, 1712, in-12), toutes les pièces qui manquaient à leur édition, mais ils ne jugèrent pas nécessaire de reproduire la préface dans laquelle Rousseau avait désavoué timidement la plus grande partie des épigrammes licencieuses qu'on venait d'imprimer sous son nom à Rotterdam.*

Voici le passage où il cherche à se défendre d'avoir réellement composé ces épigrammes, en déclarant toutefois que, les eût-il composées toutes, il ne croyait pas être indigne de l'estime des honnêtes gens. Au reste, il en excepte 32, « que je trouve moi-même, dit-il, un peu trop libres pour être imprimées avec des pièces plus sérieuses. » Mais, avant de parler de ces épigrammes, il proteste avec force contre le mauvais

procédé du sieur Du Fresny, qui avait inséré dans son Mercure galant une foule de pièces qu'il lui attribuait audacieusement et qu'il avait habillées à sa mode et au goût des honnêtes gens à qui il voulait faire plaisir :

« C'en étoit bien assez pour deshonorer des ouvrages meilleurs que les miens. Mais il n'étoit pas seulement question de les flétrir pour un tems, il falloit perpétuer en quelque sorte cette flétrissure, en les ramassant en un corps, et en y joignant toutes les infamies et toutes les grossièretés que mes ennemis ont intérêt de faire passer sous mon nom. Cela ne se pouvoit pas en France; et comme les libraires de Hollande sont tous les jours attrapés aux libelles que ces Messieurs leur envoient, il falloit trouver quelqu'un qui eût le front assez large pour se rendre caution de celui-ci en l'état où ils l'ont mis, et pour se vouloir charger, s'il faut ainsi dire, de toutes les ordures et de toutes les iniquitez du peuple. Véritablement ils ne pouvoient jeter les yeux sur un sujet plus propre à cela que celui qu'ils ont choisi, homme accoutumé à ne rougir de rien, et que la bassesse de ses mœurs, aussi bien que de son stile, a rendu si méprisable, que personne n'ose l'avouer ni pour ami ni pour ennemi. Il y a vingt ans qu'il cherche à s'attirer quelque adversaire qui le puisse faire connoître, semblable à cet impertinent dont il est parlé dans Tacite, qui attaquoit les plus honnêtes gens de Rome, ut magnis inimicis claresceret, et

il a eu le malheur de n'offenser personne en déchirant tout le monde. Je ne prétens point le tirer de la foule de ses semblables, et je suis persuadé que c'est faire honneur à des hommes de cette trempe que de parler d'eux, même avec mépris. Il me suffit que le public soit informé du tort qu'on m'a voulu faire, et qu'il puisse être une bonne fois en état de juger de la différence qu'il y a de mon langage à celui que l'imposture m'attribue.

« C'est le but que je me propose en donnant cette édition, dans laquelle j'ai ramassé tout le peu de vers dont je suis véritablement l'auteur ; à la réserve de quelques Psaumes qui sont moins travaillés que le reste, et de trente-deux Épigrammes que je trouve moi-même un peu trop libres pour être imprimées avec des pièces plus sérieuses, quoiqu'elles soient infiniment moins hardies que quantité d'ouvrages de cette espèce, qui ont eu pour auteurs des gens d'un mérite et d'une probité hors d'atteinte. Car si l'on veut parler sans prévention, on conviendra que rien n'est plus téméraire que de vouloir juger des mœurs d'un homme par le plus ou le moins de liberté qu'il se donne quelquefois en écrivant ; et quoique la morale chrétienne ait raison de condamner ces sortes de libertez, il est certain que la morale du monde leur a toujours fait grâce, surtout lorsque les auteurs ont pris soin d'éviter les termes grossiers, et qui pouvoient choquer la bienséance ordinaire. L'antiquité nous a conservé des épigrammes de

Platon qui passeroient aujourd'hui pour très scandaleuses. Cela n'a pas empêché que Platon n'ait été regardé dans tous les temps comme le plus sage des philosophes et Virgile n'en a pas moins passé pour le plus modeste de tous les poètes profanes, quoiqu'il ait fait plusieurs vers extrêmement licencieux. Car sans parler des amusemens poétiques dont ses historiens font mention, que peut-on imaginer de plus libre que le sens naturel de ces vers de la troisième Eglogue, novimus et qui te, etc., et quantité d'autres endroits des Bucoliques, qu'on ne fait pourtant nulle difficulté de donner à traduire, et apprendre par cœur à la jeunesse ? non plus que les Satyres de Perse, poète aussi recommandable par la douceur et par la chasteté de ses mœurs que par la hardiesse et la liberté de sa plume. »

J.-B. Rousseau, qui publia lui-même à Londres et à Amsterdam plusieurs éditions de ses œuvres, depuis sa première édition de Soleure, n'y admit jamais que 60 à 62 épigrammes, les plus décentes qu'il eût composées. Mais personne n'ignorait qu'il en avait fait trois ou quatre cents autres, dont la moitié à peine était imprimée dans des éditions de Hollande, qu'il désavouait. On doit donc s'étonner qu'un éditeur, dès cette époque, ne se soit pas attaché à réunir tout ce qu'il pouvait rassembler alors de ces épigrammes si facétieuses et si bien tournées, que l'on attribuait à Rousseau et qui étaient certainement la part la plus remar-

quable de son œuvre littéraire. Voilà ce que nous avons voulu faire, pour réparer un oubli des anciens éditeurs, et si nous publions aujourd'hui plus de 300 épigrammes en tout genre, peu ou point connues, d'après les éditions hollandaises et les manuscrits, nous sommes bien sûrs qu'il en existe encore deux cents au moins, que nos successeurs ramasseront çà et là, pour les ajouter tôt ou tard au recueil presque inédit des épigrammes de J.-B. Rousseau.





LIVRE PREMIER ⁽¹⁾



I

LES DEUX VÉNUS

LE Dieu des vers, sur les bords du Permesse,
Aux deux Vénus m'a fait offrir des vœux :
L'une à mes yeux fit briller la sagesse ;
L'autre, les ris, l'enjouement et les jeux.
Lors il me dit : Choisis l'une des deux ;
Leurs attributs Platon te fera lire.
« Docte Apollon, dis-je au Dieu de la lyre,
Les séparer, c'est avilir leur prix :
Laissez-moi donc toutes deux les élire :
L'une pour moi, l'autre pour mes écrits. »

(1) Les épigrammes des trois premiers livres sont prises dans l'édition des *Œuvres de J.-B. Rousseau*, publiées par Amar (Paris, Lefèvre, 1820, 5 vol. in-8°). Aux deux livres d'épigrammes, que J.-B. Rousseau, avait seulement admis dans toutes les éditions avouées par lui depuis celle de Londres, 1723, l'éditeur de 1820 a réuni, pour former le 3^e livre, trente et une épigrammes, littéraires la plupart, qu'il a recueillies dans les éditions d'Amsterdam. Ce 3^e livre est à peu près semblable au 3^e livre de l'édition des *Œuvres de Rousseau* (Londres, 1753, 5 vol. in-12).

II

SUR L'AMOUR

CE traître Amour prit à Vénus sa mère
Certain bijou, pour donner à Psyché :
Puis, dans les yeux de celle qui m'est chère,
S'enfuit tout droit, se croyant bien caché.
Lors je lui dis : « Te voilà mal niché,
Petit larron ; cherche une autre retraite ;
Celle du cœur sera bien plus secrète.
« Vraiment, dit-il, ami, c'est m'obliger ;
Et, pour payer ton amitié discrète,
C'est dans le tien que je me veux loger. »

III

SUR UN BAISER

PRÊT à descendre au manoir ténébreux,
Jà de Caron j'entrevois la barque,
Quand de Thémire un baiser amoureux
Me rendit l'âme, et vint frauder la Parque.
Lors, de son livre Éacus me démarque,
Et le nocher tout seul l'onde passa.
Tout seul ? Je faux : mon âme traversa
Le fleuve noir ; mais Thémire, Thémire,
En ce baiser, dans mes veines glissa
Part de la sicne, avec quoi je respire.

IV

LE PLAISIR D'AIMER

LE bon vieillard qui brûla pour Bathylle,
Par amour seul était ragaillardé :
Aussi, n'est-il de chaleur plus subtile
Pour réchauffer un vieillard engourdi.
Pour moi, qui suis dans l'ardeur du midi,
Merveille n'est que son flambeau me brûle ;
Mais, quand du soir viendra le crépuscule,
Temps où le cœur languit inanimé,
Du moins, Amour, fais-moi bailler cédule
D'aimer encor, même sans être aimé.

V

SUR LES TRAITES D'AMOUR

QUELS sont ces traits, qui font craindre Caliste
Plus qu'on ne craint Diane au fond des bois ?
Quel est ce feu, qui brûle à l'improviste,
Ravage tout, et met tout aux abois ?
Seroit-ce feu Saint-Elme, ou feu Grégeois ?
Nenni. Ce sont flèches, ou je m'abuse ?
Encore moins. C'est donc feu d'arquebuse ?
Non. Et quoi donc ? Ce sont regards coquets,
Yeux de prunelle en qui flamme est incluse,
Qui brûle mieux qu'arquebuse et mousquets.

V I

L'HÉRITAGE DE VÉNUS

SUR ses vieux jours, la déesse Vénus
S'est retirée en un saint monastère ;
Et de ses biens propres et revenus,
Ainsi que vous, m'a nommé légataire.
Or, de ce legs, signé devant notaire,
L'exécuteur fut l'aîné de ses fils.
Mais le matois n'en prit point son avis,
Et se laissa corrompre par vos charmes.
Il vous donna les plaisirs et les ris,
Et m'a laissé les soucis et les larmes.

V I I

SUR LE DÉPART D'UNE AMANTE

SOUcis cuisants, au partir de Caliste,
Jà commençaient à me supplicier,
Quand Cupidon, qui me vit pâle et triste,
Me dit : « Ami, pourquoi te soucier ? »
Lors m'envoya, pour me solacier,
Tout son cortège et celui de sa mère,
Songes plaisants et joyeuse chimère,
Qui, m'enseignant à rapprocher les temps,
Me font jouir, malgré l'absence amère,
Des biens passés, et de ceux que j'attends.

VIII

SUR LES QUALITÉS D'UNE MAÎTRESSE

JE veux avoir, et je l'aimerai bien,
Maîtresse libre et de façon gentille,
Qui soit joyeuse et de plaisant maintien ;
De rien n'ait cure, et sans cesse frétille ;
Qui, sans raison, toujours cause et babille,
Et n'ait de livre autre que son miroir :
Car, ne trouver, pour s'ébattre le soir,
Qu'une matrone honnête, prude et sage,
En vérité, ce n'est maîtresse avoir,
C'est prendre femme, et vivre en son ménage.

IX

SUR UN HUISSIER

CERTAIN huissier, étant à l'audience,
Criait toujours : « Paix-là, messieurs ! paix-là ! »
Tant qu'à la fin tombant en défaillance,
Son teint pâlit, et sa gorge s'enfla.
On court à lui. Qu'est-ce ci ? Qu'est-ce là ?
Maître Perrin ! à l'aide ? il agonise !
Bessière vient : on le phlébotomise.
Lors, ouvrant l'œil clair comme un basilic :
« Voilà, messieurs, dit-il sortant de crise,
Ce que l'on gagne à parler en public ! »

X

ORDONNANCE D'UN MÉDECIN DIFFICILE A SUIVRE

SUR leurs santés, un bourgeois et sa femme
Interrogeaient l'opérateur Barri :
Lequel leur dit : « Pour vous guérir, madame,
Baume plus sûr n'est que votre mari. »
Puis, se tournant vers l'époux amaigri :
« Pour vous, dit-il, femme vous est mortelle.
— Las ! dit alors l'époux à sa femelle,
Puisque autrement ne pouvons nous guérir,
Que faire donc ? — Je n'en sais rien, dit-elle ;
Mais, par saint Jean, je ne veux point mourir. »

XI

SUR CE QUI MANQUAIT A UNE JOLIE FEMME

ELLE a, dit-on, cette bouche et ces yeux,
Par qui d'amour Psyché devint maîtresse ;
Elle a d'Hébé le souris gracieux,
La taille libre, et l'air d'une déesse.
Que dirai plus ? On vante sa sagesse ;
Elle est polie et de doux entretien,
Connaît le monde, écrit et parle bien,
Et de la cour sait tout le formulaire.
Finalement il ne lui manque rien,
Fors un seul point. — Et quoi ? — Le don de plaire.

XII

SUR UNE VIEILLE INCRÉDULE

PRÈS de sa mort, une vieille incrédule
Rendait un moine interdit et perclus :
« Ma chère fille, une simple formule
D'acte de foi ! quatre mots, et rien plus.
— Je ne saurais. — Mon Dieu, dit le reclus,
Inspirez-moi ! Ça, voudriez-vous être
Persuadée ? Oui : je voudrais connaître,
Toucher au doigt, sentir la vérité...
— Hé bien, courage ! allons, reprit le prêtre ;
Offrez à Dieu votre incrédulité. » *

XIII

SUR UN IVROGNE

CERTAIN ivrogne, après maint long repas,
Tomba malade. Un docteur galénique
Fut appelé : « Je trouve ici deux cas,
Fièvre adurante, et soif plus que cynique.
Or, Hippocras tient pour méthode unique,
Qu'il faut guérir la soif premièrement. »
Lors le fiévreux lui dit : « Maître Clément,
Ce premier point n'est le plus nécessaire :
Guérissez-moi ma fièvre seulement ;
Et, pour ma soif, ce sera mon affaire. »

XIV

SUR LES GOUVERNANTS

CE monde-ci n'est qu'une œuvre comique,
Où chacun fait ses rôles différents.
Là, sur la scène, en habit dramatique,
Brillent prélats, ministres, conquérants :
Pour nous, vil peuple, assis aux derniers rangs,
Troupe futile et des grands rebutée,
Par nous d'en bas la pièce est écoutée ;
Mais nous payons, utiles spectateurs,
Et quand la farce est mal représentée,
Pour notre argent nous sifflons les acteurs.

XV

A UN PIED-PLAT QUI FAISAIT COURIR DE FAUX BRUITS CONTRE MOI

VIL imposteur, je vois ce qui te flatte :
Tu crois peut-être aigrir mon Apollon,
Par tes discours ; et, nouvel Erostrate,
A prix d'honneur, tu veux te faire un nom ?
Dans ce dessein, tu sèmes, ce dit-on,
D'un faux récit la maligne imposture.
Mais, dans mes vers, malgré ta conjecture,
Jamais ton nom ne sera proféré ;
Et j'aime mieux endurer une injure,
Que d'illustrer un faquin ignoré.

XVI

SUR UN CARDINAL

PAR passe-temps, un cardinal oyait
Lire les vers de *Psyché*, comédie ;
Et, les oyant, pleurait et larmoyait,
Tant qu'eussiez dit que c'était maladie.
« Quoi ! monseigneur, à cette rapsodie,
Lui dit quelqu'un, tant vous semblez touché ;
Et l'autre jour, au martyre prêché
De saint Laurent, parûtes si paisible !
— Ho ! ho ! dit-il, tudieu ! cette *Psyché*
Est de l'Histoire, et l'autre est de la Bible. »

XVII

CONTRE UN VOLEUR MÉDISANT

LORSQUE je vois ce moderne Sisyphe
Nous aboyer, je trouve qu'il fait bien :
Mieux vaut encor porter l'hiéroglyphe
D'impertinent, que celui de vaurien.
Il est sauvé, s'il peut trouver moyen
Qu'au rang des sots Phébus l'immatricule ;
Et semble dire : « Auteurs, à qui Catulle
De badiner transmit l'invention,
Par charité, rendez-moi ridicule,
Pour rétablir ma réputation ! »

XVIII

SUR UN CURÉ ET UN FRATER

CERTAIN curé, grand enterreur de morts,
Au chœur assis, récitait le service.
Certain frater, grand disséqueur de corps,
Tout vis-à-vis chantait aussi l'office.
Pour un procès tous deux étant émus,
De maudissons lardaient leurs oremus.
« Hom ! disait l'un, jamais n'entonnerai-je,
Un *requiem* sur cet opérateur ?
— Dieu paternel, dit l'autre, quand pourrai-je
A mon plaisir disséquer ce pasteur ? »

XIX

POUR MADAME *** ÉTANT A LA CHASSE

QUAND sur Bayard, par bois ou sur montagne,
A giboyer vous prenez vos ébats,
Dieux des forêts d'abord sont en campagne,
Et vont en troupe admirer vos appas.
Amis Sylvains, ne vous y fiez pas ;
Car ses regards font souvent pires niches
Que feu ni fer ; et cœurs, en tel pourchas,
Risquent au moins autant que cerfs et biches.

XX

POUR LA MÊME ÉTANT A LA REPRÉSENTATION DE
L'OPÉRA D'*Alcide*.

NON, ce n'est point la robe de Nessus
Qui consuma l'amoureux fils d'Alcmène :
Ce fut le feu de cent baisers reçus,
Qui dans son sang coulait de veine en veine.
Il en mourut ; et la nature humaine
En fit un dieu, que l'on chante aujourd'hui.
Que de mortels, si vous vouliez, Climène,
Mériteraient d'être dieux comme lui !

XXI

SUR LA MÊME QUI S'OCCUPAIT A FILER

CE ne sont plus les trois Sœurs de la Fable,
Qui de nos jours font tourner le fuseau :
Une déesse, aux mortels plus affable,
Leur a ravi le fatal écheveau.
Mais notre sort n'en sera pas plus beau
D'être filé par ses mains fortunées :
L'Amour, hélas ! armé de leur ciseau,
Mieux qu'Atropos, tranchera nos années.

XXII

A LA MÊME, SUR SA CONSTANCE EN AMOUR

CÉPHALE, un soir, devait s'entretenir
Avec l'Aurore, au retour de la chasse :
Il vous rencontre ; et de son souvenir,
En vous voyant, le rendez-vous s'efface.
Qui n'eût pas fait même chose, en sa place ?
J'eusse failli, comme lui, sur ce point.
Mais le pauvret (mal tient qui trop embrasse !)
Perdit l'Aurore et ne vous gagna point.

XXIII

SUR DES CHRYSOGONS QUI SE FAISAIENT ARBITRES
ENTRE CORNEILLE ET RACINE

ENTRE Racine et l'ainé des Corneilles,
Les Chrysogons se font modérateurs.
L'un, à leur gré, passe les sept merveilles ;
L'autre ne plaît qu'aux versificateurs.
Or, maintenant veillez, graves auteurs,
Mordez vos doigts, ramez comme corsaires,
Pour mériter de pareils protecteurs,
Ou pour trouver de pareils adversaires.

XXIV

SUR UN MAQUIGNON

UN maquignon de la ville du Mans,
Chez son évêque, était venu conclure
Certain marché de chevaux bas-normands,
Que l'homme saint louait outre mesure.
« Vois-tu ces crins ? vois-tu cette encolure ?
Pour chevaux turcs on les vendit au roi.
— Turcs, monseigneur ? A d'autres ! Je vous jure
Qu'ils sont chrétiens, ainsi que vous et moi. »

XXV

L'ŒIL D'UN MAGISTER

UN magister, s'empressant d'étouffer
Quelque rumeur parmi la populace,
D'un coup dans l'œil se fit apostropher,
Dont il tomba, faisant laide grimace.
Lors un frater s'écria : « Place ! place !
J'ai pour ce mal un baume souverain.
— Perdrai-je l'œil ? lui dit messer Pancrace.
— Non, mon ami ; je le tiens dans ma main. »

XXVI

CONTRE UN GALANT SURANNÉ

NE vous fiez, bachelettes rusées,
A ce galant qui vous vient épier.
Et que j'ai vu dans nos Champs-Élysées
Se promener, grave comme un chapier.
Car, bien qu'il ait poil noir, teint de pourpier,
Echine large, et poitrine velue,
Si sais-je bien qu'Amour, en son clapier,
Onc n'eut lapin de si mince value.

XXVII

SUR L'AMOUR

LE teint jauni comme feuilles d'automne,
Et n'invoquant autre dieu qu'Atropos,
Amour s'en vint, qui me la baillant bonne :
« Tais-toi, dit-il, tu trouveras repos. »
Je me suis tu, croyant, sur ce propos,
De ses mignons aller grossir la liste.
Mais c'est pitié ! Loin que ce Dieu m'assiste,
En me taisant, mon mal devient plus fort...
J'entends, Amour : vous êtes bon sophiste ;
J'aurai repos, oui, quand je serai mort.

XXVIII

SUR UNE ODE COMPOSÉE PAR UN MISÉRABLE POÈTE
SATIRIQUE, A LA LOUANGE DE M. CATINAT

O Catinat ! quelle voix enrhumée
De te chanter ose usurper l'emploi !
Mieux te vaudrait perdre ta renommée,
Que los cueillir de si chétif aloi,
Honni seras, ainsi que je prévoi,
Par cet écrit. Et n'y sais, à vrai dire,
Remède aucun, sinon que contre toi
Le même auteur écrive une satire.

XXIX

SUR LE DIALOGUE DE PLATON INTITULÉ *le Banquet*.

LORSQU'A Platon le messager Mercure
Eut apporté *le Banquet* de Platon,
Il fit venir le maître d'Epicure,
Et lui dit : « Tiens, lis-moi ce rogaton ? »
Lors Démocrite, abusé par le ton,
Lut cet écrit, le croyant d'un sophiste.
Qui fut penaut ? Ce fut le bon Platon ;
Car son rieur devint panégyriste.

X X X

SUR L'AMOUR

DE haut savoir Phébus ne m'a doté,
Mais des neuf Sœurs je sais toucher la lyre ;
Grosse chevance oncques ne m'a tenté,
Mais peu de biens ont de quoi me suffire.
Amour me tint longtemps sous son empire :
J'ai retrouvé repos et liberté ;
Mais ce bien-là, certes, je le puis dire,
Si c'en est un, je l'ai bien acheté !

FIN DU PREMIER LIVRE.





LIVRE SECOND



I

SUR ORPHÉE

QUAND, pour ravoir son épouse Eurydice,
Le bon Orphée alla jusqu'aux enfers,
L'étonnement d'un si rare caprice
En fit cesser tous les tourments divers.
On admira, bien plus que ses concerts,
D'un tel amour la bizarre saillie ;
Et Pluton même, embarrassé du choix,
La lui rendit pour prix de sa folie,
Puis la retint en faveur de sa voix.

II

LES DEUX AMOURS

DEUX grands Amours, fripons de même race,
S'étoient nichés dans les yeux de Doris :
Un tiers survint, qui leur a dit : — De grâce,
Recevez-moi ! le reste est déjà pris.
— Tant pis pour toi, dirent ces mal-appris,
Qui tout à l'heure en deux ou trois bourrades
Le firent cheoir sur un sein de cristal.
Lors il leur dit : — Grand-merci, camarades :
Vous êtes bien ; moi, je ne suis pas mal.

III

SUR LES TRAITS DE L'AMOUR

ENTREZ, Amours, votre Reine s'éveille.
Venez, mortels, admirer ses attraits :
Déjà l'enfant qui près d'elle sommeille,
De sa toilette a rangé les apprêts.
Mais gardez-vous d'approcher de trop près !
Car ce fripon, caché dans sa coiffure,
De temps en temps décoche certains traits
Dont le trépas guérit seul la blessure.

IV

SUR UNE COIFFURE

DE ce bonnet, façonné de ma main,
Je te fais don, me dit un jour ma belle :
Sache qu'il n'est roi ni prince romain,
Qui n'enviât faveur si solennelle.
— Malheur plutôt, dis-je, à toute cervelle
Que vous coiffez : le grand diable s'y met.
— Va, va, j'en coiffe assez d'autres, dit-elle,
Sans leur donner ni toque ni bonnet.

V

SUR UNE BEAUTÉ FANTASQUE

QUI, vous aimant, ô fantasque beauté ;
Veut obtenir amitié réciproque,
Y parviendra par mépris affecté,
Mieux que par soins ni gracieux colloque :
Car je connais votre cœur équivoque
Respect le cabre, amour ne l'adoucit ;
Et ressemblez à l'œuf cuit dans sa coque :
Plus on l'échauffe, et plus se rendurcit.

VI

SUR UN ÉPOUX

C E pauvre époux me fait grande pitié !
Incessamment son diable le promène :
Au moindre mot que nous dit sa moitié,
Il se tourmente, il sue, il se démène.
Fait elle un pas ? le voilà hors d'haleine :
Il cherche, il rôde, il court deçà, delà.
Hé ! mon ami, ne prends point tant de peine :
Tu serais bien dupé sans tout cela.

VII

POUR UNE DAME NOUVELLEMENT MARIÉE

S EIGNEUR Hymen, comment l'entendez-vous ?
Disait l'aîné des enfants de Cythère.
De cet objet qui semble fait pour nous.
Pensez-vous seul être dépositaire ?
— Non, dit l'Hymen, encor qu'à ne rien taire
Pour mon profit vous soyez peu zélé.
— Hé ! mon ami, reprit l'enfant ailé,
Conserve-nous, ainsi que ta prunelle :
Quand une fois l'Amour s'est envolé,
Le pauvre Hymen ne bat plus que d'une aile.

VIII

L'ACCOUCHEMENT PRÉCOCE

JEAN s'est lié par conjugal serment
A son Alix, si longtemps recherchée.
Mais quatre mois après le sacrement,
D'un fruit de neuf elle s'est dépêchée.
Jean se lamente ; Alix est bien fâchée :
Mais le public varie à leur égard.
L'un dit qu'Alix est trop tôt accouchée ;
L'autre que Jean s'est marié trop tard.

IX

SUR UNE ÉPOUSE TROP ACCOMPLIE

J'AI depuis peu vu ta femme nouvelle,
Qui m'a paru si modeste en son air,
Si bien en point, si discrète, si belle,
L'esprit si doux, le ton de voix si clair,
Bref, si parfaite et d'esprit et de chair,
Que si le ciel m'en donnait trois de même,
J'en rendrais deux au grand diable d'enfer,
Pour l'engager à prendre la troisième.

X

SUR UN MARQUIS VOLÉ

CERTAIN marquis, fameux par le grand bruit
Qu'il s'est donné d'homme à bonne fortune,
Se plaint partout que des voleurs de nuit
En son logis sont entrés sur la brune.
— Ils m'ont tout pris, bagues, bijoux, pécune ;
Mais ce que plus je regrette, entre nous,
C'est un recueil d'amoureux billets doux
De cent beautés, dont mon cœur fit capture.
— Seigneur marquis, j'en suis fâché pour vous ;
Car ces coquins connaîtront l'écriture.

XI

SUR RONSARD

LE vieux Ronsard, ayant pris ses besicles,
Pour faire fête au Parnasse assemblé
Lisait tout haut ses odes par articles
Dont le public vient d'être régalé.
Ouais ! qu'est-ce ci ? dit tout à l'heure Horace
En s'adressant au maître du Parnasse :
Ces odes-là frisent bien le Perrault !
Lors Apollon bâillant à bouche close :
— Messieurs, dit-il, je n'y vois qu'un défaut,
C'est que l'auteur les devait faire en prose.

XII

SUR LA TRADUCTION DE L'ILIADÉ, PAR LAMOTTE- HOUDART

LE traducteur qui rima l'Iliade,
De douze chants prétendit l'abrégé :
Mais son style est aussi triste que fade,
De douze en sus il a su l'allonger.
Or, le lecteur, qui se sent affliger,
Le donne au diable, et dit, perdant haleine :
— Hé ! finissez, rimeur à la douzaine !
Vos abrégés sont longs au dernier point.
— Ami lecteur, vous voilà bien en peine ;
Rendons les courts en ne les lisant point.

XIII

SUR LE MÊME ET SUR VOLTAIRE

HOUDART n'en veut qu'à la raison sublime
Qui dans Homère enchante les lecteurs :
Mais Arouet veut encor de la rime
Desabuser le peuple des auteurs.
Ces deux rivaux érigés en docteurs,
De poésie ont fait un nouveau code ;
Et, bannissant toute règle incommode,
Vont produisant ouvrages à foison,
Où nous voyons que, pour être à la mode,
Il faut n'avoir ni rime ni raison.

XIV

SUR LAMOTTE-HOUDART

LÉGER de queue, et de ruses chargé,
Maître Renard se proposait pour règle :
Léger d'étude, et d'orgueil engorgé,
Maître Houdart se croit un petit aigle.
Oyez-le bien : vous toucherez au doigt
Que l'Iliade est un conte plus froid
Que Cendrillon, Péau-d'âne ou Barbe-bleue,
Maître Houdart, peut-être on vous croirait ;
Mais par malheur, vous n'avez point de queue ?

XV

SUR FONTENELLE

DEPUIS trente ans un vieux berger Normand
Aux beaux esprits s'est donné pour modèle :
Il leur enseigne à traiter galamment
Les grands sujets en style de ruelle.
Ce n'est le tout : chez l'espèce femelle
Il brille encor, malgré son poil grison ;
Et n'est caillette en honnête maison
Qui ne se pâme à sa douce faconde.
En vérité, caillettes ont raison ;
C'est le pédant le plus joli du monde.

XVI

LE CURÉ INCORRIGIBLE

PAR trop bien boire, un curé de Bourgogne
De son pauvre œil se trouvait déferré.
Un docteur vient : — Voici de la besogne
Pour plus d'un jour. — Je patienterai.
— Ça, vous boirez.... — Eh bien ! soit, je boirai.
— Quatre grands mois.... — Plutôt douze, mon maître.
— Cette tisane. — A moi ? reprit le prêtre.
Vade retro. Guérir par le poison ?
Non, par ma soif ! Perdons une fenêtre,
Puisqu'il le faut ; mais sauvons la maison.

XVII

A UN CRITIQUE MODERNE

APRÈS avoir bien sué pour entendre
Vos longs discours doctement superflus,
On est d'abord tout surpris de comprendre
Que l'on n'a rien compris, ni vous non plus.
Monsieur l'abbé, dont les tons absolus
Seraient fort bons pour un petit monarque,
Vous croyez être au moins notre Aristarque !
Mais apprenez, et retenez-le bien,
Que qui sait mal (vous en êtes la marque),
Est ignorant plus que qui ne sait rien.

XVIII

SUR LE PORTRAIT D'UN POÈTE

A son portrait certain rimeur braillard
Dans un logis se faisait reconnaître ;
Car l'ouvrier le fit avec tel art,
Qu'on bâillait même en le voyant paraître.
— Ha ! le voilà ! c'est lui ! dit un vieux reître ;
Et rien ne manque à ce visage-là
Que la parole. — Ami, reprit le maître,
Il n'en est pas plus mauvais pour cela.

XIX

CONSEIL A UN ABBÉ SUR UN PROCÈS

UN vieil abbé sur certains droits de fief
Fut consulter un juge de Garonne,
Lequel lui dit : — Portez votre grief
Chez quelque sage et discrète personne :
Conseillez-vous au Palais, en Sorbonne :
Puis, quand vos cas seront bien décidés,
Accordez-vous, si votre affaire est bonne ;
Si votre cause est mauvaise, plaidez.

X X

LES TROIS VERBES ADMIRABLES

TROIS choses sont que j'admire à part moi ;
La probité d'un homme de finance,
La piété d'un confesseur du roi,
Un riche abbé pratiquant l'abstinence.
Pourtant, malgré toute leur dissonance,
Je puis encor ces trois points concevoir :
Mais pour le quart, je m'y perds, plus que j'y pense,
Et quel est-il ? L'orgueil d'un manteau noir (1).

X X I

CONTRE LES FEMMES

L'HOMME créé par le fils de Japhet
N'eut qu'un seul corps, mâle ensemble et femelle.
Mais Jupiter de ce tout si parfait
Fit deux moitiés, et rompit le modèle.
Voilà d'où vient qu'à sa moitié jumelle
Chacun de nous brûle d'être rejoint.
Le cœur nous dit : Ah ! la voilà ! c'est elle !
Mais à l'épreuve, hélas ! ce ne l'est point.

(1) L'auteur veut parler ici des Jésuites.

XXII

MOYEN DE SE MAINTENIR EN PAIX AVEC LES GENS
DE LETTRES

Avec les gens de la cour de Minerve
Désirez-vous entretenir la paix ?
Louez les bons, pourtant avec réserve ;
Mais gardez-vous d'offenser les mauvais.
On ne doit point, pour semblables méfaits,
En purgatoire aller chercher quittance ;
Car il est sûr qu'on ne mourut jamais
Sans en avoir fait double pénitence.

XXIII

CONTRE LES GENS DE ROBE

Si de Noé l'un des enfants maudit
De son Seigneur perdit la sauvegarde,
Ce ne fut point pour avoir, comme on dit,
Surpris son père en posture gaillarde :
Mais c'est qu'ayant fait cacher sa guimbarde
Au fond de l'arche, en guise de relais,
Il en tira cette espèce bâtarde
Qu'on nomme gens de robe et de Palais.

X X I V

SUR UN ABBÉ.

MONSIEUR l'abbé, vous n'ignorez de rien,
Et ne vis onc mémoire si féconde.
Vous pérerez toujours, et toujours bien,
Sans qu'on vous prie, et sans qu'on vous réponde.
Mais le malheur, c'est que votre faconde
Nous apprend tout, et n'apprend rien de nous.
Je veux mourir, si pour tout l'or du monde,
Je voudrais être aussi savant que vous.

X X V

CE QUE C'EST QU'UN FAVORI DE COUR.

AMI, crois-moi : cache bien à la cour
Les grands talents qu'avec toi l'on vit naître ;
C'est le moyen d'y devenir un jour
Puissant seigneur, et favori peut-être.
Et favori ? qu'est cela ? — C'est un être
Qui ne connaît rien de froid ni de chaud,
Et qui se rend précieux à son maître,
Par ce qu'il coûte, et non par ce qu'il vaut.

XXVI

SUR LA MANIE DE FAIRE DE L'ESPRIT

TOUT plein de soi, de tout le reste vide,
Le petit homme étale son savoir,
Jase de tout, glose, interrompt, décide,
Et sans esprit veut toujours en avoir ;
Car son babil, qu'on ne peut concevoir,
Tient toujours prêts contes bleus à vous dire,
Ou froids dictons, que pourtant il admire.
Et de là vient que l'archigodenot,
Depuis trente ans que seul il se fait rire,
N'a jamais su faire rire qu'un sot.

XXVII

CE QUI MANQUE A BEAUCOUP D'AUTEURS

DOCTES héros de la secte moderne,
Comblés d'honneurs, et de gloire enfumés,
Défiez-vous du temps qui tout gouverne ;
Craignez du sort les jeux accoutumés.
Combien d'auteurs, plus que vous renommés,
Des ans jaloux ont éprouvé l'outrage !
Non que n'ayez tout l'esprit en partage
Qu'on peut avoir ; on vous passe ce point.
Mais savez-vous qui fait vivre un ouvrage ?
C'est le génie, et vous ne l'avez point.

XXVIII

CONTRE LE POÈTE GACON

GACON, rimailleur subalterne,
Vante Person le barbouilleur ;
Et Person, peintre de taverne,
Prône Gacon le rimailleur.
Or, en cela certain railleur
Trouve qu'ils sont tous deux fort sages :
Car sans Gacon et ses ouvrages,
Qui jamais eut vanté Person ?
Et sans Person et ses suffrages.
Qui jamais eût prôné Gacon ?

XXIX

AUX JANSÉNISTES DE TRÉVOUX

PETITS auteurs d'un fort mauvais journal,
Qui d'Apollon vous croyez les apôtres,
Pour Dieu, tâchez d'écrire un peu moins mal,
Ou taisez-vous sur les écrits des autres.
Vous vous tuez à chercher dans les nôtres
De quoi blâmer, et l'y trouvez très-bien :
Nous, au rebours, nous cherchons dans les vôtres
De quoi louer, et nous n'y trouvons rien.

X X X

AUX MÊMES

GRANDS réviseurs, courage, escrimez-vous :
Apprêtez-moi bien du fil à retordre.
Plus je verrai fumer votre courroux,
Plus je rirai ; car j'aime le désordre.
Et je l'avoue, un auteur qui sait mordre,
En m'approuvant peut me rendre joyeux :
Mais le venin de ceux du dernier ordre
Est un parfum que j'aime cent fois mieux.

X X X I

SUR LES TRAGÉDIES DE CRÉBILLON

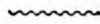
CACHEZ-VOUS, Lycophrons antiques et modernes,
Vous qu'enfanta le Pinde au fond de ses cavernes,
Pour servir de modèle au style boursoufflé.
Retirez-vous, Ronsard, Baïf, Garnier, La Serre ;
Et respectez les vers d'un rimeur plus enflé
Que Rompale, Brébeuf, Boyer, ni Longepierre.

FIN DU LIVRE SECOND





LIVRE TROISIÈME



I

LE VÉRITABLE HÉROÏSME

EST-ON héros pour avoir mis aux chaînes
Un peuple ou deux ? Tibère eut cet honneur.
Est-on héros en signalant ses haines
Par la vengeance ? Octave eut ce bonheur.
Est-on héros en régner par la peur ?
Séjan fit tout trembler, jusqu'à son maître.
Mais de son ire éteindre le salpêtre,
Savoir se vaincre, et réprimer les flots
De son orgueil, c'est ce que j'appelle être
Grand par soi-même ; et voilà mon héros.

I I

A M. LE DUC DE BOURGOGNE

MARS et l'Amour, au jour de votre fête,
De même ardeur pour vous se sont épris ;
L'un de lauriers ornera votre tête,
L'autre y joindra ses myrtes favoris.
Jeune héros, l'un et l'autre ont leur prix :
Mars fût toujours ami de Cythérée.
Vous trouverez les myrtes plus fleuris,
Et les lauriers de plus longue durée.

I I I

LES DEUX DONNS, A MADAME D'USSÉ

LES Dieux jadis nous firent pour tributs,
Deux de leurs dons d'excellente nature :
L'un avait nom Ceinture de Vénus,
A l'autre était la Bourse de Mercure.
Lors Apollon dit, par forme d'augure :
— De celle-ci largesse elle fera.
De l'autre, non ; car jamais créature
De son vivant ne la possédera.

I V

LES SOUHAITS

ÊTRE l'Amour quelquefois je désire :
Non pour régner sur la terre et les cieux ;
Car je ne veux régner que sur Thémire ;
Seule elle vaut les mortels et les Dieux :
Non pour avoir le bandeau sur les yeux ;
Car de tout point Thémire m'est fidèle :
Non pour jouir d'une gloire immortelle ;
Car à ses jours survivre je ne veux :
Mais seulement pour épuiser sur elle,
Du dieu d'Amour et les traits et les feux.

V

A M. ROUILLÉ

MYRTES d'Amour, pampres du dieu de l'Inde,
Ne sont moissons dont je sois fort chargé ;
En qualité de citoyen du Pinde,
Le laurier seul est le seul bien que j'ai.
Bien qu'en soyez noblement partagé,
Ne dédaignez pourtant notre guirlande ;
Car ce laurier dont je vous fais offrande,
Ressemble assez aux faveurs d'une Iris.
Ce don, commun, devient de contrebande :
Mais est-il rare ? il vaut encor son prix.

V I

A L'ABBÉ DE CHAULIEU

MAÎTRE Vincent, ce grand faiseur de lettres,
Si bien que vous n'eût su prosaïser.
Maître Clément, ce grand faiseur de mètres,
Si doucement n'eut su poétiser :
Phébus à donc va se désabuser,
De son amour pour la docte fontaine ;
Et connaîtra que pour bons vers puiser,
Vin champenois vaut mieux qu'eau d'Hippocrène.

V I I

L'EMBARRAS TERMINÉ, CONTRE MONTFORT

DANS une troupe avec choix ramassée,
On produisit certains vers languissants :
Chacun les lut, on en dit sa pensée ;
Mais sur l'auteur on était en suspens,
Lorsque Montfort présenta son visage :
Et l'embarras fut terminé d'abord ;
Car par Montfort on reconnut l'ouvrage,
Et par l'ouvrage on reconnut Montfort.

V I I I

CONTRE UN MARGUILLIER

J'AVAIS frondé le culte et les mystères,
Dont à la Chine on s'est embarrassé ;
Et Brisacier, dans ses lettres austères,
Me paraissait justement courroucé.
Mais quand je vois sire Alain encensé,
Je suis forcé d'abjurer mes paroles,
Et de souscrire à l'hommage insensé
Que les Chinois rendent à leurs idoles.

I X

CONTRE LONGEPIERRE, SUR SES TRADUCTIONS

LONGEPIERRE le translateur,
De l'antiquité zéléteur,
Imite les premiers fidèles,
Qui combattaient jusqu'au trépas,
Pour des vérités immortelles,
Qu'eux-mêmes ne comprenaient pas.

X

CONTRE LE MÊME ET CONTRE PFERRAULT

Avoir Perrault et Longepierre,
Chacun de son parti vouloir régler le pas,
Ne dirait-on pas d'une guerre.
Dont le sort est remis aux soins de deux goujats ?

XI

SUR L'AVENTURE DE L'ÉVÊQUE DE NÎMES

POUR éviter des Juifs la fureur et la rage,
Paul, dans la ville de Damas,
Descend de la fenêtre en bas :
Le Parisière, en homme sage,
Pour éviter ses créanciers
En fit autant, ces jours derniers.
Dans un siècle tel que le nôtre
On doit être surpris, je crois,
Qu'un de nos prélats une fois
Ait su prendre sur lui d'imiter un apôtre.

XII

CONTRE DANCHET

POUR disculper ses œuvres insipides
Danchet accepte et le froid et le chaud ;
« Le froid, dit-il, fit choir les *Héraclides*
Et la chaleur fit tomber mon *Lourdaud* (1). »
Mais le public qui n'est point en défaut,
Et dont le sens s'accorde avec le nôtre.
Dit à cela : « Taisez-vous, grand nigaud !
C'est le froid seul qui fit choir l'un et l'autre. »

(1) *Lourdaud*, comédie, n'est point de Danchet, mais de de Brie ; il y a des éditions où cette épigramme porte le nom de *de Brie* et non de *Danchet*.

XIII

CONTRE UN DÉTRACTEUR DE L'AUTEUR

UN gros garçon qui crève de santé,
Mais qui de sens a bien moins qu'une buse,
De m'attaquer a la témérité,
En médissant de ma gentille muse ;
De ce pourtant me chaulx et l'excuse,
En demandant à gens de grand renom,
S'il peut mon los m'ôter par telle ruse,
Ils m'ont tous dit assurément que non.

XIV

CONTRE UN ENNUYEUX QUI VOULAIT ÊTRE POÈTE

PAUL, de qui la vraie épithète
Est celle d'ennuyeux parfait,
Veut encor devenir poète
Pour être plus sûr de son fait.
Sire Paul, je crois en effet
Que cette voie est la plus sûre,
Mais vous eussiez encore mieux fait
De laisser agir la nature.

X V

CONTE DU POGGE

U^N fat, partant pour un voyage,
Dit qu'il mettrait dix mille francs
Pour connaître un peu par usage
Le monde avec ses habitants.
« Ce projet peut vous être utile,
Reprit un rieur ingénu :
Mais mettez-en encor dix mille
Pour ne point en être connu. »

X V I

A PRADON, QUI AVAIT FAIT UNE SATIRE PLEINE
D'INVECTIVES CONTRE DESPRÉAUX

Au nom de Dieu, Pradon, pourquoi ce grand courroux ?
Qui contre Despréaux exhale tant d'injures ?
« Il m'a berné, me direz-vous ;
Je veux le diffamer chez les races futures »,
Ah ! croyez-moi, laissez d'inutiles projets,
Quand vous réussiriez à ternir sa mémoire,
Vous n'avanceriez rien pour votre propre gloire,
Et le *Grand Scipion* (1) sera toujours mauvais.

(1) Tragédie de Pradon.

XVII

SUR L'IGNORANCE D'UN BÉNÉDICTIN

E^N son lit une demoiselle
Attendait l'instant de sa mort ;
Un capucin brûlant de zèle,
Lui dépêchait son passeport.
Puis il lui dit pour reconfort :
« Consolez-vous, âme fidèle ;
La Vierge est là qui vous appelle
Dans la sainte Jérusalem ;
Dites trois fois, pour l'amour d'elle :
Domine salvum fac regem.

XVIII

SUR UN LIVRE

Tu dis qu'il faut brûler mon livre ?
Hélas ! ce pauvre enfant ne demandait qu'à vivre
Les tiens auront eu meilleur sort.
En mourant de leur belle mort.

XIX

SUR LES FABLES DE LAMOTTE

QUAND le graveur Gilot et le poète Houdart
Pour illustrer la fable auront mis tout leur art,
C'est une vérité très sûre
Que le poète Houdart et le graveur Gilot
En fait de vers et de gravure
Nous feront regretter La Fontaine et Callot.

XX

SUR LE MÊME SUJET

DANS les Fables de La Fontaine
Tout est naïf, simple et sans fard ;
On n'y sent ni travail ni peine
Et le facile en fait tout l'art ;
En un mot, dans ce froid ouvrage
Dépourvu d'esprit et de sel,
Chaque animal tient un langage
Trop conforme à son naturel.
Dans Lamotte-Houdart, au contraire,
Quadrupède, insecte, poisson,
Tout prend un noble caractère,
Et s'exprime du même ton.
Enfin, par son sublime organe,
Les animaux parlent si bien,
Que, dans Houdart, souvent un âne
Est un académicien.

XXI

LES DEUX FAUSSAIRES

DEUX gens de bien, tels que Vire en produit,
S'entre-plaidaient sur la fausse cédule
Faitte par l'un, dans son art tant instruit,
Que de Thémis il bravait la férule.

Or, de cet art se targuant sans scrupule,
Se trouvant seuls sur l'huis du rapporteur :
Signes-tu mieux ? vois, disait le porteur :
T'inscrire en faux serait vaine défense.
— M'inscrire en faux, reprit le débiteur,
Tant ne suis sot : tiens, voilà ta quittance.

XXII

CONTRE UN SOT QUI VEUT PLAIRE

QUAND VOUS VOUS efforcez à plaire,
On croit voir l'âne contrefaire
Le petit chien vif et coquet ;
Et si vous vous contentiez d'être
Un sot, tel que Dieu vous a fait,
On craindrait moins de vous connaître.

XXIII

L'ÉPITAPHE D'UN AUTEUR

CI-GÎT l'auteur d'un gros livre
Plus embrouillé que savant.
Après sa mort il crut vivre,
Et mourut dès son vivant.

XXIV

ÉPITAPHE DE L'ABBÉ COURTOIS

CI-DESSOUS gît monsieur l'abbé Courtois
Qui mainte dame en son temps coqueta,
Et par la ville envoya maintes fois
De billets doux plus d'un duplicata.
Jean, son valet, qui très bien l'assista,
Souvent par jour en porta plus de dix ;
Mais de réponse onc il n'en rapporta.
Or prions Dieu qui leur doint paradis.

XXV

CONTRE L'ABBÉ DE BELLEGARDE

SOUS ce tombeau gît un pauvre écuyer,
Qui, tout en eau sortant d'un jeu de paume,
En attendant qu'on le vint essuyer,
De Bellegarde ouvrit un premier tome.
Las ! en un rien tout son sang fut glacé.
Dieu fasse paix au pauvre trépassé !

XXVI

A M. LE COMTE D'ATTINGER

DE tes lectures assidues,
Ami, crois-moi, pour quelques jours,
Tâche d'interrompre le cours ;
Car pour peu que tu continues,
Je crains, à te parler sans fard,
Que la mort sévère et chagrine,
Jugeant, peut-être à tout hasard,
De ton âge par ta doctrine,
Ne te prenne pour un vieillard.

XXVII

A M. T.....

AMI T... sais-tu pourquoi
On te fuit comme la chouette ?
— Non. Que peut-on reprendre en moi ?
— Rien, sinon d'être trop poète.
Car quelle rage, en bonne foi !
Toujours réciter, toujours lire !

Point de paix dedans ni dehors ;
Tu me talonnes quand je sors,
Tu m'attends quand je me retire,
Tu me poursuis jusques au bain.
Je lis, tu m'étourdis l'oreille ;
J'écris, tu m'arrêtes la main ;
Je dors, ton fausset me réveille.
A l'église je veux prier,
Ton démon me fait renier.
Bref, sur moi partout il s'acharne,
Et si je t'enferme au grenier,
Tu récites par la lucarne.
Trop déplorable infirmité !
En veux-tu voir l'énormité ?
Bon homme, ingénu, serviable,
Tu te fais haïr comme un diable.
Avecque toute ta bonté.

XXVIII

CONTRE PIC ET COLASSE, AUTEURS DES PAROLES
ET DE LA MUSIQUE DE LA *Naissance de Vénus*,
OPÉRA.

Toi qui places impudemment
Le froid Pic au haut du Parnasse,
Puisses-tu pour ton châtiment
Admirer les airs de Colasse !

XXIX

SUR LES TALENTS DIVERS DE L'ABBÉ BIGNET

CHRYSOLOGUE toujours opine ;
C'est le vrai Grec de Juvénal :
Tout ouvrage, toute doctrine
Ressortit à son tribunal.
Faut-il disputer de physique ;
Chrysologue est physicien.
Voulez-vous parler de musique ;
Chrysologue est musicien.
Que n'est-il point ? Docte critique,
Grand poète, bon scolastique,
Astronome, grammairien.
Est-ce tout ? Il est politique,
Jurisconsulte, historien.
Platoniste, cartésien,
Sophiste, rhéteur, empirique.
Chrysologue est tout, et n'est rien.

XXX

JUSTIFICATION DE LA PRÉCÉDENTE ÉPIGRAMME
A UN IMPORTANT DE COUR

BIEN que votre ton suffisant
Prête un beau champ à la satire,
Ne vous alarmez pas, beau sire ;

Ce n'est point vous, quant à présent,
Que ma muse a voulu décrire.
Et qui donc ? Je vais vous le dire :
C'est un prêtre mal décidé,
Moitié robe, moitié soutane,
Moitié dévot, moitié profane,
Savant jusqu'à l'A B C D,
Et galant jusqu'à la tisane.
Le reconnaissez-vous ? — Selon.
— C'est celui qui sous Apollon,
Prend soin des haras du Parnasse,
Et qui fait provigner la race
Des bidets du sacré Vallon.
Le reconnaissez-vous mieux ? — Non.
— Ouais ! Pourtant, sans que je le nomme,
Il faut que vous le deviniez.
C'est l'ainé des abbés noyés.
— Oh ! oh ! j'y suis. Ce trait peint l'homme
Depuis la tête jusqu'aux pieds.

FIN DU TROISIÈME LIVRE





LIVRE QUATRIÈME ⁽¹⁾



I

SERMON D'UN CORDELIER CONTRE L'ADULTÈRE

UN cordelier prêchait sur l'adultère,
Et s'échauffait le moine en son harnois
A démontrer, par maint beau commentaire,
Que ce péché blessait toutes les lois.
« Oui, mes enfants, dit-il haussant la voix,
J'aimerais mieux, pour le bien de mon âme,
Avoir affaire à dix filles par mois,
Que de toucher en dix ans une femme. »

(1) Toutes les épigrammes de ce 4^m livre sont tirées de l'édition des *Œuvres du S^r Rousseau* (Rotterdam, Fritsch et Bôhm, 1712, 3 vol. in-12).

II

LA GAGEURE

DEUX jeunes gars, en amour, gens d'élite,
Gageaient un jour à qui mieux le ferait;
L'un le fit onze, et tout bas murmurait,
Mais l'autre en fit quatorze tout de suite,
Et dans l'instant se saisit de l'enjeu.
Le malheureux, à certaine donzelle,
Conta le cas : « Sainte Vierge ! dit-elle,
Est-il permis de perdre à si beau jeu ? »

III

LE QUIÉTISME

UN quiétiste, ardent comme un tison,
Mettant un soir son rossignol en cage,
Le corps en rut, l'esprit en oraison,
Très saintement dépêchait son ouvrage;
Et redoublant maint dévôt culetage,
L'esprit au Ciel sans relâche attaché :
« Dieu soit... Dieu soit... dit le saint personnage,
Dieu soit loué, je l'ai fait sans péché ! »

I V

LA VEUVE PRÉFÉRÉE

E^N fait d'amour, je le dis et répète,
Ce n'est pas tout qu'un minois doux et coïnt ;
Beau naturel n'est que joie imparfaite :
Je veux encor que l'art s'y trouve joint.
Jeune tendron j'à ne me déplaît point :
Mais j'aime mieux gentille douairière.
Or, savez-vous en quoi gît tout le point ?
L'une le fait, l'autre le laisse faire.

V

LA VOIE DU SALUT

AVEC scandale, un Peintre, en son taudis,
Entretenait gentille chérubine :
« Vous, pour le sûr, et votre concubine,
Dit frère Luc, de Dieu serez maudits.
Épousez-vous : les anges ébaudis,
Fête en feront sur le céleste cintre.
— Épousons donc, puisqu'il faut, dit le Peintre,
Être cocu, pour gagner paradis. »

V I

LE BAPTISEUR DE JUIVES

CHEZ des juives, un paillard Moine
Prenait sa récréation.
Sur quoi certain grave Chanoine
Lui disait par compassion :
« Ami, vous courez risque d'être
Brûlé, comme un porc vif ou mort.
— Nenni, par Dieu, reprit le prêtre,
Car je les baptise d'abord. »

V I I

REMÈDE CONTRE LA CHAIR

UN Guillaumet mâtinait à confesse
Un sectateur de l'art du Titien,
« Quoi ! vous peignez, disait l'homme de bien,
D'après le nu, bras, tétons, cuisses, fesses,
Le tout à choix ! Il n'est nul, voire un saint,
Dont, en ce cas, la chair ne fut rebelle.
— J'ai, dit le Peintre, un remède certain :
J'exploite, avant, quatre fois mon modèle. »

V I I I

LA NOVICE CIRCONSPECTE

UNE Novice accusait un Curé,
A son Prélat, d'avoir cueilli sa rose.
« Avez-vous là, lui dit l'homme sacré,
Quelque témoin, qui contre lui dépose ? »
— Las ! monseigneur, la cellule était close,
Et ne voulus crier, tant j'avais peur
De réveiller Madame, qui repose,
Toutes les nuits, avec le Promoteur.

I X

LA NONNE PIEUSE

UN maître Moine exploitait une Sœur,
Pendant la nuit, comme on disait matine.
Mère Christine, en s'en allant au chœur,
Les aperçut, avec Sœur Clémentine ;
Dont celle-ci, faisant la diablotine,
Voulut crier et sonner le tocsin.
« Laissez, laissez, lui dit mère Christine,
Ne troublons point le service divin ! »

X

COMPLIE

U^N Cordelier faisait l'œuvre de chair,
Et s'ébattait en fêtoyant sa mie,
Son compagnon lui dit : « Frère très cher.
Pourtant faut-il aller chanter Complie ? »
Lors le frater dit : « Parbleu ! je m'oublie !
Sus ! haut le cul, dépêchons-nous, Gogo !
Je reviendrai, si Dieu me prête vie,
Dès que j'aurai chanté *tantum ergo*. »

XI

LE DÉVÔT

Q^{UOI} ! faire cas d'un plaisir qui ne dure ?
Ah ! renoncez à celui de nature !
Disait un jour un Dévôt très outré.
Le gars, auquel fut ainsi remontré,
Lui répliqua : « Vous savez mal conclure.
Bon pour celui qui pourrait se lasser,
Et s'abattrait d'une seule aventure !
Mais mon plaisir est de recommencer. »

XII

LE PIEUX SOUHAIT

POUR confesser femelle de vingt ans,
Par un matin, arriva frère Antoine;
Près de son lit d'abord se mit le Moine,
Et tôt après le ribaud fut dedans.
Frère Lubin, avec des yeux ardents,
Voyait le tout, de loin par la fenêtre :
« Mon Dieu ! dit-il alors entre ses dents,
N'aurai-je point le bonheur d'être prêtre ? »

XIII

LA COURTISANE SCRUPULEUSE

UN gros Prieur, de luxure écumant,
Sur un chalit, piquait son haridelle,
Et s'échauffait, jurant et blasphémant,
Comme un payen, tant qu'enfin la donzelle :
« Pour Dieu, mon fils, ne jurez plus, dit-elle,
Vous vous damnez ! » — Cornes de Belzébuth !
Dit le Pater, vous me la baillez belle !
Suis-je en ce lieu pour faire mon salut ? »

XIV

AVERTISSEMENT D'UN CURÉ

DANS un village, au jeudi de l'Absoute,
Certain Pasteur dit au peuple amassé :
« Au moins, enfants, afin que nul n'en doute,
N'allez pas faire ainsi que l'an passé ?
Tous vos maris, femmes, m'ont confessé,
Avoir troussé leurs voisines en mâle,
Et d'entre vous nulle n'a prononcé,
Avoir forfait à la foi conjugale. »

XV

QUESTION CURIEUSE

QUI fait l'enfant, dans l'amoureux ébat ?
Disait Agnès à sa Dame prudente.
Est-ce celui qui sous l'autre s'abat,
Ou bien l'agent qui dessus instrumente ?
La Dame alors lui dit : « Pauvre innocente,
L'enfant se fait par ceux qui sont dessous.
— Dieu soit béni ! s'écria la suivante,
J'en ai fait un à monsieur votre époux. »

XVI

MAUVAISE PENSÉE

UN Barnabite exploitait sœur Colette,
Mal à son aise au travers d'un parloir.
« Ah ! quel travail ! lui disait la Nonnette ;
Bien mieux au lit ferions un tel devoir.
— Ma chère sœur, répond le Moine noir,
Un tel penser vient de l'Esprit immonde.
Dieu ne nous fit, pour nos aises avoir,
En ce bas lieu, comme les gens du monde. »

XVII

QUITTE A QUITTE

CERTAIN Chanoine, à la taille légère,
Se confessait d'avoir su bricoler
Une nonnain : « Passons ! lui dit le Père,
C'est du Seigneur la vigne travailler.
— Plus une veuve... — Allons, c'est consoler
Les affligés. — Oui, mais dit le Chanoine,
Ce n'est le tout. — Comment ? — Par saint Antoine !
Poursuivit-il, j'ai fourbi contre un mur...
— Qui ? — Votre sœur ! — Ma sœur ! reprit le Moine
Et moi, ta mère. Adieu... *Remittuntur.* »

XVIII

LE MINISTRE INSTRUISANT UNE JEUNE PROSÉLYTE

CERTAIN Ministre, instruisant la jeunesse
D'une Nonnain, qui venait d'abjurer :
« Approchez-moi le vase de liesse,
Dit-il : nature est prête d'opérer.
Venez, Sara, venez sans différer,
Faire un Élu dans la loi Protestante,
Pour me prouver votre conversion.
— Las ! non pas un, dit-elle, mais cinquante. »
Lors le Ministre : « O fille de Sion !
S'écria-t-il, que la Grâce est puissante ! »

XIX

L'AMOUR RECONNAISSANT

LE traître Amour prit, à Vénus sa mère,
Certain bijou, pour donner à Psyché ;
Puis, dans les yeux de celle qui m'est chère,
S'en va tout droit, se croyant bien caché.
Lors je lui dis : « Te voilà mal niché,
Petit larron, cherche une autre retraite :
Celle du cœur sera bien plus secrète.
— Vraiment ! dit-il, ami, c'est m'obliger ;
Et pour payer ton amitié discrète,
C'est dans le tien que je me veux loger. »

X X

LA CONVERSION RÉCIPROQUE

UN Mandarin de la Société,
Chez un Chinois, prêchait le culte nôtre.
Le Bonze, ayant quelque temps disputé
Sur certains points, convint avec l'apôtre :
Dont, à part soi, fort contents l'un de l'autre,
Chacun sortit en se congratulant.
Le Moine dit : « Grâce à mon talent,
De ce Chinois, j'ai fait un prosélyte. »
— Béni soit Dieu ! dit l'autre en s'en allant,
J'ai converti cet honnête Jésuite. »

X X I

LA NONNE EXPÉRIMENTÉE

UNE Nonain par un Moine requise
Du jeu d'amour, lui dit : « Père Cordon,
Si me faut-il d'abord, peur de surprise,
Par la châtière, auner votre bourdon.
Venez ce soir, à l'heure du Pardon. »
L'autre, n'étant sûr de son allumelle,
Le soir venu, fait à la jouvencelle,
Au lieu de lui, tâter son compagnon :
« Nenni, nenni, je m'y connois, dit-elle ;
C'est, de par Dieu, celui du Frère Oignon. »

XXII

CONTRE LES MALTÔTIERS ET LES COCUS

LA joie est encor dans Paris,
Malgré le temps et la misère,
Et subsiste sous deux abris,
Qui sont Cocus et Gens d'affaire.
Chez l'un, est gentille commère ;
Chez l'autre, sont bons cuisiniers :
Partant, cocus et maltôtiers,
Sont gens qu'il est bon de connaître.
Aussi les vois-je volontiers ;
Mais pour rien ne le voudrais être.

XXIII

LA MEUNIÈRE ENTRE LES MAINS DES HUSSARDS

CERTAINS Hussards, usant du droit de guerre,
Chez un Meûnier entrèrent sans pitié ;
Puis, à ses yeux, tirant leur cimenterre,
Mirent à mal sa dolente moitié :
De quoi la sotte, en signe d'amitié,
Du croupion remuait la charnière.
Lors le mari lui dit : « Ah ! boucanière,
Je suis cocu ! tu prends plaisir au cas !
— Hélas ! mon fils, répartit la Meûnière,
C'est pour sortir plus vite d'embarras. »

XXIV

LE PEINTRE ET LA VIEILLE

UN jeune Peintre, étant dans une église
A contempler certains tableaux connus,
Dit : « Je voudrais, pour plus de mignardise,
Féminiser un peu ces anges nus. »
Lors une Vieille, achevant ses agnus,
Lui répliqua : « Tais-toi, Jean de Nivelles !
Vois-tu pas bien que si mince allumelle
Ne peut jamais nous faire succomber ?
Mais, vertuchoux, les joyaux de femelle,
Plus sont petits, plus vous font regimber. »

XXV

CORDON DE SAINT FRANÇOIS

Aux deux genoux, une gentille Pucelle,
Se confessait aux pieds d'un Cordelier,
Et lui montrait, par dessous sa dentelle,
L'échantillon d'un téton régulier.
Lors de la chair le démon familier
Se fit sentir ; par quoi l'homme d'église
Lui mit en mains son joyeux aiguillon :
« Oh ! qu'est ceci ? dit la fille surprise. »
— Prenez, prenez, lui dit le penailon,
C'est le cordon de saint François d'Assise. »

XXVI

DÉSIR DU MARTYRE

UN Compagnon, que les Turcs avaient pris,
A son retour, merveilles racontoit,
En récitant comment il fut surpris,
Et ses tourments à deux Dames contoit.
L'une des deux, qui si piteux cas oit,
Lui demanda : « Que font les Turcs aux femmes ?
— Hélas ! dit-il, ces malheureux infâmes
Leur font cela, tant, qu'ils les font mourir.
— Oh ! plutôt à Dieu, dit l'une de ces femmes,
Que pour la Foi puissions ainsi souffrir ! »

XXVII

LE CONFESSEUR INTÉRESSÉ

UN Compagnon disait sa ratelée
A certain Carme, et s'accusait à Dieu
D'avoir donné trente fois l'accolée
A son amie, au même jour et lieu.
Le moine dit : « Trente fois ! Vertubieu ! »
— Oui, dit le gars, par la vertu secrète
D'une racine. — Ami, dit le Billette,
A tout pécheur Dieu fait rémission.
Or, donne-moi ta joyeuse recette,
Et te promets mon absolution. »

XXVIII

SECRET POUR LA VUE

UN jeune gars s'accusait d'avoir pris
Le grand plaisir à qui tout autre cède.
Le Confesseur lui dit d'un air surpris :
« Tison d'enfer ! quel Démon te possède ?
Pouvant trouver dans le jeûne un remède
Contre la chair, te damner pour si peu ! »
L'autre répond qu'il a lu que ce jeu
Rend l'œil plus clair, les visières plus nettes.
« Eh ! gros butor ! reprit le Moine en feu,
S'il était vrai, porterais-je lunettes ? »

XXIX

LE DIABLE ROI DE LA FÈVE

UN Prêtre fut, qui, la veille des Rois,
En quatre parts son gâteau découpa.
Trop d'une en fit, car ils n'étaient que trois,
Jésus, sa mère et lui, qui se trompa.
Deux ou trois fois les quatre parts compta ;
Trois suffisaient : « Le grand Diable y ait part !
Voilà pour Dieu, pour sa Mère et pour moi. »
Qui fut penaud ? Ce fut frère Frappard.
Car il admit que le Diable fut roi.

X X X

DIEU PRÉFÉRABLE AUX SAINTS

EN un quartier, une maison brûlait :
Chacun y court, comme on fait en tel cas.
L'un, sainte Barbe, à son aide appelait,
L'autre, saint Jean, l'autre, saint-Nicolas.
Le Maître donc, tout en colère, sort
Et leur cria : « Que le Diable nous tord !
Allez à Dieu tout droit, mieux il sera,
Car, cependant qu'ils feront leur rapport,
Vertu-sambleu ! ma maison brûlera. »

X X X I

LA MAQUERELLE AGONISANTE

D'UN monastère à Vénus consacré,
L'Abbesse était prête de rendre l'âme.
Un vieux Dragon, de débauche altéré,
Vint en ce lieu pour rafraîchir sa flamme.
« Las ! je me meurs, lui dit la bonne dame.
Je ne saurais... — Parbleu ! dit le soudard,
Voilà de l'or, envoyez quelque part ;
Mais prenez garde, au moins, que la donzelle
Ne m'aïlle ici donner de mauvais fruits !
— Ah ! croyez-vous que je veuille, dit-elle,
Tromper quelq 'un, en l'état où je suis ! »



LIVRE CINQUIÈME

I

CHAPEAU REJETÉ

UNE fillette accorte et très apprise,
En pleine rue, un jour, se laissa choir ;
Grand vent soufflait, et sa blanche chemise
De voltiger fit très bien son devoir ;
Si que chacun sans lunettes put voir
A découvert sa gentille chapelle.
Lors un Béat, pour cacher à la belle
Ce que savez, mit son chapeau dessus :
« Chapeaux à moi ! Tirez, tirez, dit-elle ;
C'est bien assez de la main tout au plus. »

(1) Toutes les épigrammes, jusqu'à la XVIII^e, de ce cinquième livre, sont tirées de l'édition des *Œuvres du Sr Rousseau* (Rotterdam, Fritsch et Böhm, 1712, 3 vol. in-12).

II

LE DOUTE RÉSOLU

COMTE, par qui Vénus mit en pratique
Tout ce que peut damoiselle tenter,
Pour décider ton doute académique,
Point ne nous faut Calepin consulter.
Ce cas je puis, sans trop argumenter,
Te débrouiller en style d'épigramme :
Qu'ainsi ne soit, on sait qu'à mainte dame
Tu fais souvent tour de maître Gonin ;
Mais, par ta foi, dis-nous si jamais femme
Ne t'a joué tour de maître Conin ?

III

LE MOINE RENDANT COMPTE

EN plein Chapitre, un Moine, à son retour,
Compte rendait des frais de son voyage :
Tant pour le coche, et tant pour autre usage.
Puis, quand se vint aux frais de culétage,
Le Papelard mit vingt livres tournois.
Lors le Prieur lui dit : « Par saint François !
C'est trop payé. — Trop payé ! dit le drôle ;
Je l'ai tant fait, parbleu, que chaque fois
Ne coûte pas au couvent une obole. »

IV

LE CARME FILEUR

UN Cavalier, de Landau revenu,
Fort mal en point, chopinait chez un Carme ;
En chopinant, vit sur son bras charnu
Toile de lin dont la beauté le charme.
« Par la corbien ! s'écria le Gendarme ;
Onc tisserand ne sut avec tel art
Filer chemise ! — Oh ! oh ! dit le Frappart,
Troussant sa robe ; il n'est que d'être habile.
Vois-tu bien là Messire Jean Chouart ?
C'est la quenouille avec quoi je les file. »

V

LE PARI

UN Cordelier, un Billète, un Gendarme,
N'avaient qu'Alix pour unique atelier.
On tire au sort : le sort échut au Carme ;
Puis au Frappart, et puis au Cavalier.
« Gentil soudard, dit lors le Cordelier,
I à de longtemps tu n'auras ton aubaine ;
Le Carme et moi finirons la douzaine,
C'est la gageure. Or ne sois point marri :
En attendant, faisons l'œuvre romaine,
Et pour cela ne perdrai le pari. »

V I

LE DÉMON VICTORIEUX

UN vieil Abbé, peu curieux de messes,
Pendant la nuit de Noël, exploitait
Fille de bien ; mais mal s'y présentait,
Dont tous les deux avaient grandes détresses.
« De ce, dit-il, ne t'étonnes, m'amour ;
Dieu ne permet qu'on pêche en si saint jour. »
Advint pourtant qu'à la fin il engaine.
Lors elle dit : « Dieu n'y songe-t-il plus ?
— Si, dit l'Abbé, mais ce n'est pas sans peine
Qu'enfin le Diable a repris le dessus. »

V I I

L'INCRÉDULE AGONISSANTE

Au lit de mort, une Vieille incrédule
Rendait un Moine interdit et perclus.
« Ma chère fille, une simple formule
D'acte de foi, quatre mots, et puis plus....
— Je ne saurais!... — Mon Dieu ! dit le Reclus,
Répondez-moi : ça, voudriez-vous être
Persuadée ? — Oui, je voudrais connaître,
Toucher au doigt, sentir la Vérité...
— Eh bien, courage ! Allons, reprit le Prêtre :
Offrez à Dieu votre incrédulité. »

VIII

VIE DES BERNARDINS

DEUX Bernardins, de diverses provinces,
De leur couvent faisaient description :
« Chez nous, dit l'un, moines vivent en princes;
Cave et cuisine ont à discrétion,
Et des nonnains, avec permission
De s'en servir quatre fois la journée,
— Quatre? Parbleu, c'est pitance bornée,
Dit l'autre Moine; on nous le permet huit,
Cinq le matin, et trois l'après-dinée,
Et si j'enrage encor toute la nuit. »

IX

EXHORTATION D'UN CONFESSEUR

Au temps de Pâque, un certain Jouvenceau
Se confessait, suivant l'usage
D'avoir un jour sous un feuillage
Appris quelque terme nouveau
A jeune fille prude et sage.
« Bon! dit le Père; après, que fites-vous?
— Rien de plus contre l'innocence,
Reprit le Gars, avec un naturel fort doux.
— A votre âge, mon fils, je gardais le silence;
Mais j'avais une autre éloquence....
Allez! Puisque ainsi est, fuyez les rendez-vous! »

X

LE MOINE MÉCONTENT

Aux pieds d'un Moine à barbe vénérable,
Un Cavalier contoit ses passetemps :
Le jour, bon vin, grand' chère, bonne table ;
La nuit, tendrons ou veuves de vingt ans.
Le Révérend, levant de temps en temps
Les yeux au ciel, disait : « Vierge Marie !
Quel chien de train ! quelle chienne de vie !
— Las ! j'en conviens, et je suis en ce lieu,
Pour m'excuser, répond le bon apôtre.
— Eh ! ce n'est pas la tienne, de par Dieu,
Dit le Frater, je parle de la nôtre ! »

XI

L'ABBÉ ET LE CONFESSEUR

CERTAIN Abbé se manuélisait,
Tous les matins, songeant à sa voisine.
Son Confesseur, l'interrogeant, disait :
« Vertu de froc ! c'est donc beauté divine ?
— Ah ! dit l'Abbé, plus gente chérubine
Ne se vit onc, c'est miracle d'amour :
Blancheur de lis, cuisses faites au tour,
Tétons, Dieu sait, et croupe de chanôine,
Toujours j'y pense, et même encore ici
Je fais le cas... — Parbleu ! ce dit le Moine,
Je le crois bien, car je le fais aussi. »

XII

ENTRETIEN DE QUATRE CORDELIERS

UN Cordelier, frais gaillard et dispos,
Après dîner, attendant le service,
Entretenait trois autres de propos,
Et leur contait qu'une jeune novice
L'avait prié de fourbir son devant.
Puis il leur dit, son discours poursuivant :
« Frères très-chers, qu'eussiez-vous voulu faire ? »
Les deux ont dit qu'ils eussent pris la haire,
Et que soudain eussent quitté le lieu,
Mais le dernier dit qu'il l'aurait foutue.
Lors le Frater : « Cest bien dit, vertubleu !
Elle le fut, ou la peste me tue !

XIII

LES DEUX ROSAIRES

D'UN jeune Gars, de frayeur tout pantois,
Frère Remi confessait le péché :
« Père, dit-il, j'ai forniqué six fois,
— Six fois ? Oh ! oh ! quel garçon débauché ! »
Ensuite, ayant son tarif épluché,
Pour un Rosaire, absous, il le quitta
Vint un second, qui de neuf se vanta :
La taxe fut d'un Rosaire et demi.

Mais le dernier troubla Frère Remi ;
Car il avait onze fois fait le cas :
« Onze ! Parbieu ! mon compte n'y vient pas ;
Ce nombre n'est dans mes Capitulaires. »
Lors le Frater, calculant sur ses doigts :
« Morbleu ! dit-il, voilà bien des mystères !
Allez le faire encore une autre fois,
Et pour le tout vous direz deux Rosaires. »

X I V

POUR LA FÊTE DE SAINT DENIS

*A Mademoiselle ****

Vous imitez fort mal, soit dit sans vous déplaire,
La charité fervente et la vie exemplaire
Du bienheureux et saint patron,
Dont on vous a donné le nom.
Nos climats à sa gloire ont servi de théâtres ;
Son zèle y renversa le culte des Payens,
Mais vos yeux font plus d'idolâtres,
Qu'il ne fit de chrétiens,
Or, j'admire la Providence
D'avoir en divers temps placé votre naissance ;
Car si l'on vous eut vu paraître en même lieu,
On eut perdu le fruit de ses soins charitables :
Vous eussiez fait donner aux diables.
Tous ceux qu'il fit donner à Dieu.

X V

LES BELLES FESSES

DU temps des Grecs, deux Sœurs disaient avoir
Le plus beau cu, que filles de leur sorte.
La question fut de savoir
Laquelle sur l'autre l'emporte.
Sur ce débat, un expert étant pris,
A la moins jeune il accorde le prix ;
Puis, l'épousant, lui fait don de son âme.
A son exemple, un sien frère est épris
De la cadette, et la prend pour sa femme.
Tant fut enfin, sur ce point, procédé,
Que, par les sœurs, un temple fut fondé
Au nom de Vénus belle-fesse ;
Je ne sais pas à quelle occasion.
Mais c'eut été pour moi le Temple de la Grèce,
Pour qui j'eusse eu plus de dévotion.

X V I

LE CORDELIER CHARITABLE

Deux Cordeliers, grands débrideurs de bonnes,
A frais communs desservant un couvent,
Et dirigeaient douze fringantes nonnes ;
C'en était six pour chaque desservant.
L'un trépassa dans ses rudes épreuves ;
« Moi, j'ai bon dos, dit l'autre survivant ;
Morbleu ! je veux épouser les six veuves. »

XVII

SUR UNE BAGUE ENVOYÉE PAR UNE DAME
A UNE AUTRE DAME

BEAU doigt, ministre des plaisirs,
Toi, qui sais soulager les plus ardents désirs,
Reçois aujourd'hui mon hommage :
Quoi qu'on en puisse soupçonner
D'un diamant je veux t'orner,
Et la reconnaissance à ce devoir m'engage.

XVIII

VANITÉ D'UN FLORENTIN IN EXTREMIS (1)

EN un marché, passaient, avec maint sbire,
Deux Florentins, que pour crime on brûla ;
Crime galant, tel que l'aurez pu lire
Du beau Catulle et de Caligula.
« Peuple assemblé, disait l'un, me voilà !
Je suis l'agent : que tu ne t'y méprennes ?
— Ah ! dit le Prêtre, ami, laissons cela :
Ne songez plus aux vanités humaines. »

(1) Cette épigramme et les deux suivantes sont tirées de l'édition des
(*Œuvres de Rousseau* (Londres, 1748, 3 vol. in-12).

XIX

LES INDULGENCES DE LA TAXE APOSTOLIQUE

UN vieux Paillard, qu'à Rome on accusait
De pratiquer l'amour antiphysique,
Vit à Paris un Prêtre, qu'on cuisait,
Pour même cas, dans la place publique.
« Hélas ! dit-il, le pauvre catholique !
Que n'est-il né Romain ou Ferrarois ?
Pour un écu, le Pape apostolique
L'aurait absous au moins quatre ou cinq fois. »

XX

LA GAGEURE

DEUX jeunes Gars, en amour gens d'élite,
Gageaient, un jour, à qui mieux le ferait.
L'un le fit onze, et tout bas murmurait.
L'autre le fit quatorze fois de suite,
Et dans l'instant se saisit de l'enjeu.
Le malheureux, à certaine donzelle,
Conta le cas : « Sainte Vierge ! dit-elle,
Est-il permis de perdre à si beau jeu ! »

XXI

ÉPITAPHE D'UN PETIT CHIEN (I)

PASSANT, pleurez mon triste sort,
Il fut toujours digne d'envie,
Quand je vivais près de Sylvie,
Mais sa rigueur causa ma mort.
Amour, voyant que la cruelle
Bravait ses feux, fuyait ses lois,
Voulut punir ce cœur rebelle.
Il prend son arc et son carquois,
Et, plein de couroux, il fait choix
De sa flèche la plus nouvelle.
J'étais alors près de la belle
Je jouais sans penser à mal.
L'Amour visa. Le trait fatal
Part, vole, et m'atteint au lieu d'elle.
Un feu prompt et séditieux,
Se glissa dès lors dans mes veines.
Après mille cruelles peines,
La mort vint me fermer les yeux.
Alors je garantis Sylvie,
Et de l'Amour et d'Atropos.
Son cœur jouit d'un plein repos...
Mais il m'en a coûté la vie.

(1) Cette épigramme est tirée de l'édition des *Œuvres de Jean-Baptiste Rousseau* (Amsterdam, Marc Michel Rey, 1759, 3 vol. in-12).

X X I I

PORTRAIT (I)

UN teint où les fleurs les plus belles
Font un agréable combat ;
Des yeux, dont le brillant éclat
Va percer jusqu'au fond les cœurs les plus rebelles :
Un visage fait pour l'amour ;
Une bouche et des dents, que la nature pare
De tout ce qu'elle a de plus rare ;
Des lèvres, où les ris ont fixé leur séjour ;
Des bras, grands Dieux ! quels bras ! unis, blancs, faits au
[tour :]
Tel jadis les avait Omphale,
Quand Hercule, enivré des douceurs du repos,
S'y délassait de ses travaux ;
Un sein, d'une blancheur qu'aucun autre n'égale,
Un sein, dont la beauté fatale
Fait le plaisir des yeux et le tourment du cœur ;
Mille appas plus cachés, mais ce sont lettres closes...
Il n'est permis qu'aux Dieux ou qu'à l'Amour vainqueur,
De s'expliquer sur de si belles choses.

(1) Cette épigramme et la suivante sont tirées des *Œuvres du Sr Rousseau* (Rotterdam, Fritsch et Böhme, 1716, 3 vol. tom. in-12).

XXIII

LA PICADE

QUAND le Seigneur vit que l'Esprit immonde,
Par l'Opéra, séduisait tous esprits,
Et dans l'abîme entraînait tout le monde,
Il résolut d'abolir un lieu tel,
Pourri de vice et de péché mortel,
Et se servant même du ministère
De Sathanas, de tous péchés le père,
Dans un cachot mit ce déterminé,
Cachot de chair, et dans un corps tanné,
Vous l'emboisa; puis lui mit sur l'échine
Manteau d'abbé; bref, l'accoutra si bien,
Que de ce troc nul ne doutât en rien,
Et que chacun le crut homme à la mort (1).
Or, voilà donc le Diable en sa machine,
Enveloppé d'organes tant épais,
Que Diable aucun, si sot ne fut jamais.
En cet état, s'en va trouver Francine (2),
Car Dieu l'avait sur terre mis exprès,
Pour le dessein que verrez ci-après.
Francine est là, qui lui dit: « Versifie
Pour mon théâtre? » Ainsi fit le vilain,
Versifia, chatouillé par le gain.
Mais admirez, en ceci, je vous prie,

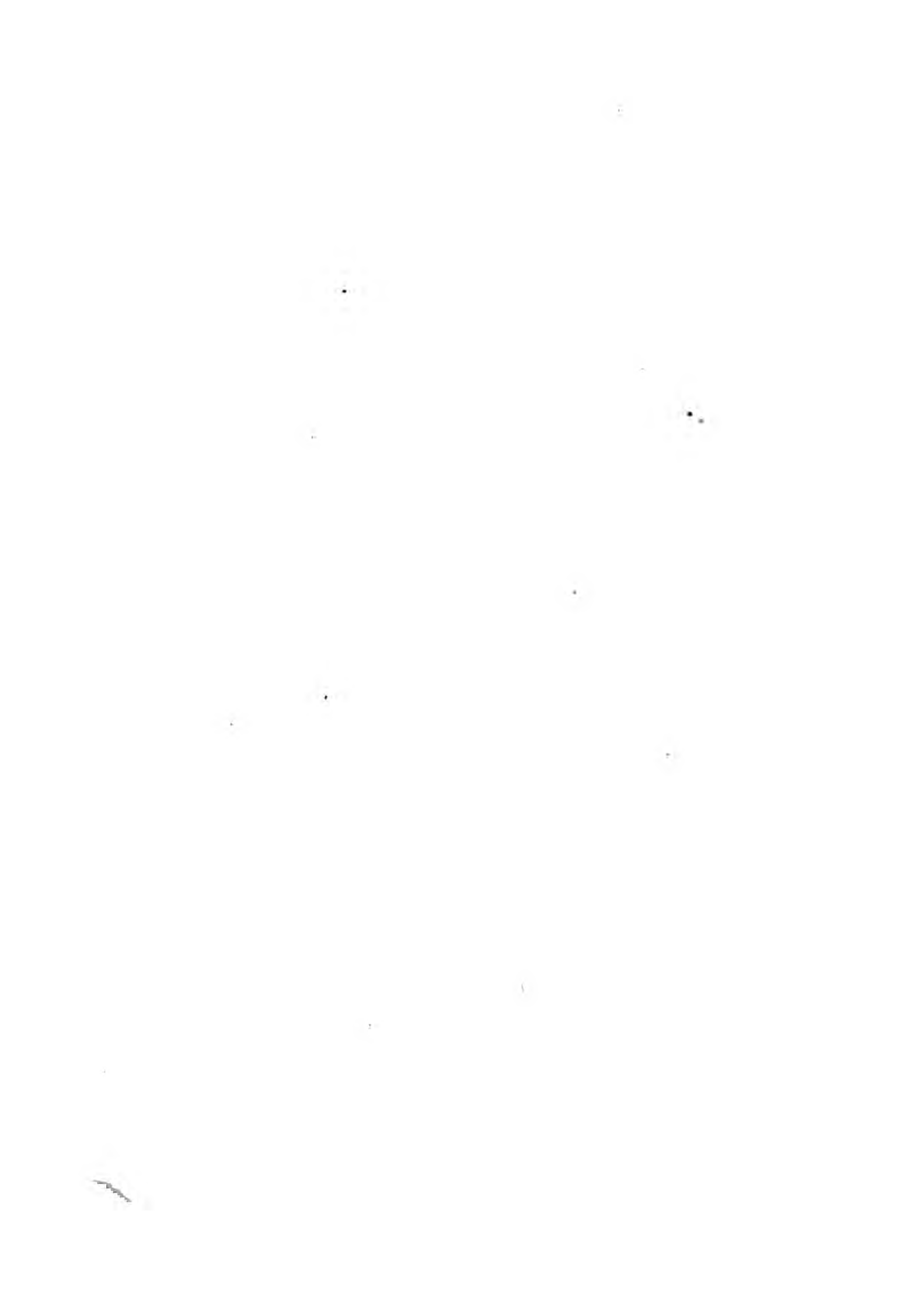
(1) L'abbé Pellegrin, auteur de nombreux opéras.

(2) Directeur de l'Opéra.

Combien profonds sont les ordres de Dieu ;
Car l'Opéra, cet impudique lieu,
Où s'attroupaient tant de femmes coquettes,
Où se tramaient tant d'intrigues secrètes,
Est, depuis ce, plus désert et rebut,
Qu'un hôpital de peste ou de scorbut.

FIN DU CINQUIÈME LIVRE







LIVRE SIXIÈME



I

CONTRE DE BRIE (1)

Tu dis partout, maître usurier,
Que, contre toute règle, on rit au *Légataire*, (2)
Et que tu saurais bien mieux faire
Un spectacle à la fois risible et régulier?
Sans doute, et pour punir tes petits tours espiègles,
Lorsque, au bout d'un chevron, danser on te verra,
Il est certain que l'on rira,
Et que l'on rira dans les Règles.

(1) Les dix premières épigrammes de ce livre sont tirées des *Œuvres du S^r Rousseau* (Rotterdam, Fritsch et Böhm, 1712, 3 vol. in-12).

(2) Comédie de Regnard.

II

CONTRE LE MÊME

L'USURE et la poésie,
Ont fait jusques aujourd'hui,
Du fesse-Mathieu de Brie,
Les délices et l'ennui.
Ce rimailleur à la glace
N'a fait qu'un saut de ballet,
Du Châtelet au Parnasse,
Du Parnasse au Châtelet.

III

CONTRE LE MÊME

EN fait de plaisanterie,
Sur Marot vous l'emportez ;
Mais vos vers, maître de Brie,
Seront bientôt acquittés.
C'est en vain que vous partez ;
Je vous paierai, je vous jure,
Et comme vous souhaitez,
C'est-à-dire avec usure.

IV

CONTRE LA *Judith* DE BOYER (1)

A sa *Judith*, Boyer, par aventure,
Était assis près d'un riche Caissier ;
Bien aise était, car le bon financier
S'attendrissait et pleurait sans mesure.
« Bon gré vous sais, lui dit le vieux rimeur :
Le beau vous touche, et ne seriez d'humeur
A vous saisir pour une baliverne. »
Lors le Richard, en larmoyant, lui dit :
« Je pleure, hélas ! sur ce pauvre Holoferne,
Si méchamment mis à mort par Judith. »

V

CONTRE SAURIN ET LA MOTTE

DEUX jours y a, courte sera l'histoire,
Qu'avec Saurin, La Motte disputait,
Lequel des deux sur l'autre l'emportait
A bien prôner leur mérite et leur gloire.
« Moi, dit Saurin, pouvais-je faire plus ?
Dans mon journal, je vous mets au dessus
Des écrivains de la Grèce et de Rome ;
Par les savants, j'en serai bien grondé !
— Moi, dit La Motte, ai-je moins hasardé ?
Mes vers vous font passer pour honnête homme. »

(1) Cette épigramme est attribuée à Racine et figure dans ses œuvres.

VI

CONTRE * * * *

POUR des vers qui ne sont qu'un jeu,
Vous avez tort d'être en colère :
Il est vrai que j'y mens un peu,
Mais, au lieu de vous mettre en feu,
Ce mensonge aurait dû vous plaire.
Que diable aurait-ce donc été,
Si j'avais dit la vérité ?

VII

POUR LE PORTRAIT DE DESPRÉAUX

LA Vérité par lui dévoila l'artifice :
Le faux, dans ses écrits, fut partout combattu,
Mais au parfait mérite il sut rendre justice,
Et ses vers furent moins la satire du vice,
Que l'éloge de la vertu.

VIII

A MADAME * * * *

L'AUTRE jour, la Cour du Parnasse,
Fit assembler tous ses bureaux,
Pour juger, au rapport d'Horace,
Du prix de certains vers nouveaux.

Après maint arrêt toujours juste,
Contre mille ouvrages divers,
Enfin, le courtisan d'Auguste
Fit rapport de vos derniers vers.
Aussitôt, le dieu du Permesse
Lui dit : « Connais-tu cette pièce ?
Je la fis en ce même endroit ;
L'Amour avait monté ma lyre :
Je chantais, Iris écrivait. »

I X

CONTRE BOINDIN

MONSIEUR l'auteur, que Dieu confonde,
Vous êtes un maudit bavard.
Jamais on n'ennuya son monde,
Avec tant d'esprit et tant d'art.
Je vous estime et vous honore,
Mais les ennuyeux tels que vous,
Eussiez-vous plus d'esprit encore,
Sont la pire espèce de tous.
Qu'un sot afflige mon oreille,
Passe encor, ce n'est pas merveille :
Le don d'ennuyer est son lot.
Mais Dieu préserve mon ouïe,
D'un homme d'esprit qui m'ennuie :
J'aimerais mieux cent fois un sot !

X

L'INDÉVOT PUNI

LE Pénitent d'un Disciple d'Élie,
Lui racontait qu'en un lieu débauché,
Il avait pris, de fille assez jolie,
Le fruit cuisant de l'amoureux péché.
Le Carme dit : « Je n'en suis point fâché.
Aux indévôts sied bien un tel salaire :
Jà ne seriez de Vénus entiché,
Si comme nous portiez le scapulaire. »

XI

CONTRE UN ZOÏLE ANONYME (1)

AUTEUR caché, qui que tu sois,
Brigand des forêts du Parnasse,
Qui de mon style et de ma voix
Couvre ton impudente audace ;
Vil rimeur, cynique effronté,
Que ne t'es-tu manifesté ?
Nous eussions tous deux fait nos rôles,
Toi, d'aboyer qui ne dit mot,
Et moi de choisir le tricot
Qui fût digne de tes épaules.

¹) Cette épigramme et la suivante sont tirées de l'édition des *OEuvres de J.-B. Rousseau* (Amsterdam, Marc-Michel Rey, 1759, 3 vol. in-12).

XII

A MADAME LA PRINCESSE DE CONTI, *sur un bruit qui s'était répandu que le Roi du Maroc était devenu amoureux d'elle sur son portrait.*

VOTRE beauté, grande Princesse,
Porte les traits dont elle blesse
Jusques aux plus sauvages lieux :
L'Afrique avec vous capitule,
Et les conquêtes de vos yeux
Vont plus loin que celles d'Hercule.

XIII

SUISSE ET BÊTE, C'EST TOUT UN

UN Florentin faisait son cupidon
Et s'ébattait d'un Suisse du Saint-Père.
Le Barigel, par sentence sévère,
Le condamna d'aumôner un teston.
Le condamné criait : « C'est tyrannie !
Payer vingt sols pour péché si mignon !
Beau justicier, sommes en Italie,
En lieu papal... — Paye et sans repartie !
Reprit Dandin. Tu l'as bien mérité :
Ton cas n'est pas honnête sodomie,
Mais bien péché de bestialité. »

XIV

SUR LE *Temple du goût* DE M. DE VOLTAIRE (1)

VOLTAIRE, SUR Montmartre, endormi l'autre nuit,
Avait construit en songe un Temple pour sa secte,
Mais un bruit de sifflets réveillant l'architecte,
Il se frotta les yeux et trouva tout détruit.

XV

CONTRE L'AUTEUR D'UNE TRAGÉDIE RIDICULE (2)

PAR le démon de la dramaturgie,
Ce vil rimeur, aux Pradons subrogé,
Que ses prôneurs, avec tant d'énergie,
En Euripide ont jadis érigé,
Moins que jamais devrait s'en faire accroire.
Sa tragédie a pourtant eu la gloire
De s'être fait de larmes honorer ;
Car, s'il n'a fait pleurer son auditoire,
Son auditoire au moins l'a fait pleurer.

(1) Cette épigramme est tirée de l'édition des *OEuvres diverses de M. Rousseau* (Amsterdam, François Changuyon, 1734, 4 vol. in-12).

(2) Cette épigramme et les seize suivantes sont tirées du *Portefeuille de J.-B. Rousseau* (Amsterdam, Marc-Michel Rey, 1751, 2 vol. in-8°).

XVI

QUERELLES D'AUTEURS

GRANDS écrivains qui vous entremordez,
Quand par hasard, faisant brochure et livre,
Par le courroux vous vous sentez guidés,
Pour votre honneur gardez-vous de poursuivre,
Car je crains fort que le Public, moins ivre,
N'abjure enfin vos écrits indécents,
Fruit d'une aveugle et bachique manie,
Où vous croyez attirer son encens,
En opposant le fiel à l'ironie,
L'ire au sang-froid et l'injure au bon sens,

XVII

SUR DE MAUVAIS VERS PUBLIÉS CONTRE
L'ABBÉ DES FONTAINES

Vous sentez bien, turbulents Rimailleurs,
Vos vieux battus, d'aller chercher querelle
A de fâcheux et discourtois railleurs,
Qu'Apollon même a pris en sa tutelle.
Si donc en vous reste un grain de cervelle,
Ne rimez plus. Surtout, gardez-vous bien
De molester un nouveau Lucien,
Qui mit jadis si bien à la compote,
Pour réparer l'honneur Parnassien,
Les vers défunts du très défunt La Motte.

XVIII

CONSOLATION D'UN AUTEUR SIFFLÉ

TOUT frais sifflé, certain Rimeur de bale.
Soupait, un soir, encore tout furieux,
Chez une vieille, où sa muse vénale
Se va parfois venger des envieux.
Si se vengeait, avalant de son mieux,
Cailles, perdrix, tourte, crème, gelée,
Sans sonner mot : dont un de l'assemblée
Lui dit : « Bon cœur, poussez doux notre ami :
Tel aujourd'hui votre pièce a sifflée,
Qui n'a, par Dieu, soupé si bien que vous. »

XIX

L'INVULNÉRABLE

DITES de lui qu'il est fat, effronté :
Chacun le sait, lui-même en fait parade.
Reprochez-lui blasphème, impiété :
C'est de nectar lui présenter rasade.
Ajoutez-y balaffres, bastonnade :
C'est son plus clair et plus sûr revenu.
Bref, le mignon est sur tout trop connu,
Pour craindre encore affronts ni flétrissures,
Et son salut est d'être devenu
Invulnérable, à force de blessures.

X X

IMITATION D'UNE ÉPIGRAMME DE MARTIAL

(Lib. IX, ep. 82).

LORSQU'À la Cour, à la Ville, en tous lieux,
Chacun nous prête oreilles attentives,
D'un tas d'Auteurs sottement envieus,
Quel mal nous font les critiques chétives ?
Fruits savoureux et fleurs récréatives,
Ne sont régal des pauvres jardiniers :
Quand le festin contente les convives,
Est-il besoin qu'il plaise aux cuisiniers ?

X X I

LA GRANDEUR DES ROIS

J'APPELLE grand un roi qui, par soi-même,
Brigue l'honneur de se voir applaudi,
Qui, secondé de ses peuples qu'il aime,
Offre aux périls un cœur ferme et hardi.
Mais, pour un roi sur son trône engourdi.
Qui ne dit rien que ce qu'on veut qu'il dise,
N'agit, ne voit rien que par entremise :
Malgré sa morgue et tout son quant-à-moi,
Ce n'est qu'un coq sur un clocher d'église.
Haut élevé, oui, mais grand ? Non, ma foi.

XXII

L'ARCHI-GODENOT

TOUT plein de foi, de tout le reste vide,
Ce petit homme étale son savoir,
Jase de tout, glose, interrompt. décide,
Et, sans esprit, veut toujours en avoir,
Car son babil, qu'on ne peut concevoir,
Tient toujours prêts contes bleus à vous dire,
Ou froids dictons, que pourtant il admire ;
Et de là vient que l'archi-godenot,
Depuis trente ans que seul il se fait rire,
N'a jamais su faire rire qu'un sot.

XXIII

JALOUSIE POSTHUME

SIRE Martin consolait sire Éloi
Sur le trépas de sa femme brunette ;
« Las ! disait-il, tu le sais mieux que moi,
La male-mort fait partout maison nette.
Mais qui l'eût cru qu'épouse si jeunette
En paradis, dût si tôt s'envoler ?
— Ah ! cher ami, dit l'autre, je souhaite
Que jamais Dieu ne t'y puisse appeler ! »

XXIV

SUR UN PARASITE

INSPIRÉ par son appétit,
Il flatte, amuse, divertit :
Le matin, lit son répertoire ;
Le soir, vide à table son sac.
Son esprit est dans sa mémoire,
Et son est dans son estomac.

XXV

SUR UN HYPERCRITIQUE

CROYEZ-MOI, changez de maxime,
Et soyez quelquefois de l'avis de quelqu'un,
Car, avec cet orgueil et ce tic importun
De contrarier tout, sans raison et sans rime,
De trancher du censeur et du juge sublime,
De jouer l'esprit fort et de livrer combat
A ce que tout le monde estime ;
Tel qui croit se donner pour homme délicat,
Ne se donne que pour un fat.

XXVI

POUR METTRE AU DEVANT D'UN RECUEIL
DE POÉSIES

CES vers ne sont ni laids, ni beaux ;
Ils ne sont ni bons ni mauvais,
Mais ils seront toujours nouveaux,
Car on ne les lira jamais.

XXVII

L'ESPRIT DE CONTRADICTION THÉÂTRALE

DEUX auteurs, de même séquelle,
Se sont fait au Théâtre une route nouvelle ;
L'un, de beaux sentiments paré hors de saison,
Fait pleurer à ses comédies,
Et l'autre, furieux sans rime ni raison,
Nous fait rire à ses tragédies.

XXVIII

SUR LA CONTINUATION DE L'*Histoire de l'Académie*
française, PAR L'ABBÉ D'OLIVET

LECTEUR, qui vous sentez l'âme assez intrépide,
Pour lire jusqu'au bout la légende insipide
De ce Compilateur ingénieux et fin ;
Vous apprendrez, du moins, à sa lecture entière,
Qui des deux, au bon jeu, rompt le plus en visière,
L'apologiste de Cotin,
Ou le censeur de la Bruyère.

XXIX

L'ATTRACTION EN MATIÈRE DE COUPS DE BATON

RARE esprit, génie inventif,
Qui prétend, qu'à toi seul la Nature connue
N'a son principe opératif,
Que dans l'attraction par Newton soutenue,
Voltaire, explique-nous le principe attractif,
Qui fit tomber sur tes épaules
Ces orages de coups de gaules,
Dont tu reçus le prix en argent effectif ?

XXX

AU SUJET DE L'ÉPITRE SUR LA MODÉRATION,
PAR VOLTAIRE

QUAND Voltaire, d'un si beau style,
Chante la modération,
Peut-être le Lecteur docile,
Des maximes qu'il nous compile,
Lui ferait l'application,
Si l'Apocalypse, fertile
En objets d'admiration,
Eut prédit que, de ville en ville,
On verrait avec onction,
L'Antéchrist prêcher l'Évangile.

X X X I

LE DOCTE IGNORANT

PAUVRE en esprit, riche en mémoire,
Avec sa pesante mâchoire,
Il combat les meilleurs écrits,
Mais l'on voit, pour peu qu'on le sonde,
Qu'il n'ignore rien au monde
Que ce qu'il a le plus appris.

FIN DU LIVRE SIXIÈME





LIVRE SEPTIÈME ⁽¹⁾



I

SUR LA QUESTION PROPOSÉE PAR M. LE COMTE
D'ALBERT : S'IL Y A DE LA DIFFÉRENCE ENTRE
Maître Gonin ET *Maître Conin*.

COMTE, par qui Vénus mit en pratique
Tout ce qui peut damoiselles tenter,
Pour décider ton doute académique
Point ne nous faut Calepin consulter.
Le cas je puis, sans trop argumenter,
Te débrouiller en style d'épigramme :
Qu'ainsi ne soit, on sait qu'à mainte dame
Tu fais souvent tours de maître Gonin ;
Mais, par ta foi, dis-nous si jamais femme
Ne t'a joué tours de maître Conin ?

(1) La plupart des épigrammes, qui composent ce livre, sont inédites.
On les trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal,
n° 2947.

I I

LA GRATTELLE AMOUREUSE

A PRÈS confesse, à travers un parloir,
Colette, un soir, entretenait Père Ange :
« Est-ce péché, dit-elle au Père noir,
De se gratter, quand le nombril démange ? »
— Oui, c'est péché, dit-il, fut-ce un moment.
Nos corps ne sont que boue et que souillures,
Et quelque soit le désir véhément,
Ne faut sur soi porter des mains impures ? »
Lors, se levant et troussant ses habits :
« Grattez-moi donc, dit Colette au Père Ange,
Vous Père en Dieu, dont les doigts sont bénis,
Et grattez fort, car bien fort me démange. »

I I I

LEÇON DE BESTIALITÉ

UN Charlatan subtil, s'il en fut onc,
Se confessait d'avoir fait la conquête
D'un léopard : « Et comment fis-tu donc ?
Dit le Frater. — Parbleu ! je mis la bête
Dans une tonne, et là je lui fis fête,
Tirant sa queue au travers du bondon.
— Homme de bien, lui dit frère Fredon :
Tu m'apprends là chose très profitable,
Car, l'autre jour, exigeant pareil don,
Un simple chat me fit un mal de diable.

IV

REMÈDE CONTRE LA LUXURE

BRULÉ du feu de la concupiscence,
Frère Thibaut courut à son Gardien :
« Jeûnez, mon fils ! » lui dit sa Révérence.
Thibaut jeûna ; le jeûne ne fit rien.
Lors de rechef Thibaut se plaint : « Eh bien !
Joignez au jeûne et discipline et haire ? »
Dit le vieillard. Mais las ! le pauvre hère
Sentit encor la chair plus regimber.
« Vertu de froc ! Faites-le donc, mon frère,
Tant, que d'un an n'y puissiez retomber ! »

V

LE MARTYRE DE SAINT SÉBASTIEN

UN Florentin, voulant, d'après nature,
Peindre à plaisir un saint Sébastien,
Prit jeune gars de gentille figure,
Puis le mit nud et le lia très bien.
Quand tout à coup un feu vénérien
Saisit le peintre, il pousse, il se fait brèche.
Le saint cria : « Chut ! dit l'Italien,
Ce n'est encor que la première flèche ! »

V I

LES QUALITÉS D'UN ÉCONOME

UN beau Chartreux, moine napolitain
Fut pris sondant son prieur dom Jérôme.
Il fut conduit au Métropolitain :
« Ça, votre nom ? dit l'évêque dom Cosme.
Votre péché, quel est-il ? — De Sodome.
— Moine, de quand ? — Dès mes plus jeunes ans.
— Dans le couvent, quel emploi ? — D'économe.
— Ah ! dit alors l'évêque entre ses dents :
Bien payerais un pareil majordome ! »

V I I

LES DEUX ROUTES FORAINES

L'AMI Pascal, après cinq ans de soins
Et menus frais pour certaine commère,
Un jour, enfin demanda son salaire
(Et le galant ne requérait pas moins),
Qui payé fut au tarif de Cythère.
« Je n'en puis mais, dit la belle à Pascal ;
Non que pour nul je sois ingrate et fière,
Mais ce chemin est tout à ton rival :
Pour l'autre route, est à toi toute entière. »
Lors dit l'ami : « Passons ! il m'est égal
Que Pascal soit ou devant ou derrière. »

V I I I

LE POINT D'HONNEUR D'UN CARME

MASQUÉ du froc d'un des fils d'Élysée,
Damon pressait sœur Alix, et d'abord
Par cet objet Alix humanisée,
Avec Damon fut aisément d'accord ;
Lui, pour l'honneur du froc, fit maint effort,
Mais six exploits mirent bas le gendarme :
« Quoi ! dit Alix, cet homme-ci s'endort,
Après six coups !... Ah ! chien, tu n'es pas Carme ! »

I X

LES CHARGES DU PRÉCEPTORAT

UN Précepteur, logé chez un Génois,
Tant procéda, que, de fil en aiguille,
Il exploita la nièce du bourgeois,
Et le disciple, et la mère et la fille.
Le cas fit bruit, et le chef de famille,
Homme prudent, tira mon drôle à part :
« Ah ! ah ! dit-il, venez, messire Houdart,
Sur notre peau consommer vos ouvrages.
C'est bien raison que j'en prenne ma part,
Puisque c'est moi qui vous donne des gages ! »

X

OBÉISSANCE A DIEU ET AU DIABLE

U^N Agonisant, effrayé,
Était au désespoir de ses fautes premières
Et dans son cerveau dévoyé,
Croyait voir de l'enfer les bouillantes chaudières.
En vain un Confesseur payé
Le voulut flatter d'espérances ;
Au souvenir de ses offenses,
Du livre des élus il se croyait rayé !
Enfin, de ses cris lamentables,
Le prêtre aussi las qu'étourdi,
Lui dit : « Mon cher enfant, Dieu veut être obéi,
Et si c'est son plaisir que vous alliez au diable,
Il faut bien prendre son parti. »

XI

ENTRÉE DE JEU

E^N rendez-vous avec Donzelle vive,
Pour consommer une affaire de cœur,
Paul recherchait sa nature tardive :
Lise au filet l'accusait de tiédeur.
Mais, lui, feignant un excès de roideur,
Pour gagner temps, mettait de la salive :
Ce que voyant, la ribaude naïve
Dit : « Tu nous fais à tous deux trop d'honneur ! »

XII

LE BAPTÈME DÉFENDU PAR UNE JUIVE

SARA, juive de nation,
Approuve fort notre baptême,
Contre la circoncision.
Elle soutient qu'on devrait même
Au membre de l'homme ajouter,
Plutôt que de lui rien ôter.

XIII

FIDÉLITÉ AU CULTE

Au jeu d'amour, une jeune Donzelle
Voulait induire un Cavalier romain ;
L'Ultramontain, à son culte fidèle,
La refusait et même avec dédain.
Quand, pour lui plaire, elle tourna soudain
Ce qu'à Jupin Ganimède réserve ;
Mais, dans son culte, malgré l'offre, affermi :
« Me fourrer là ? dit-il, Dieu m'en préserve.
Je logerais trop près de l'ennemi ! »

XIV

EFFETS CONTRAIRES DU TOUCHER ET DE LA VUE

Au moindre mot, vous voulez qu'il soit droit !
Vous vous trompez, il n'est pas comme un doigt.
Et croyez-moi, n'y touchez davantage !
A l'exciter, seriez jusqu'à demain.
Tout ce travail que faites de la main,
Trop le savez défaire du visage.

XV

PATER IS EST

UN Français, avec un Romain,
Partageait sa bonne fortune :
La garce, qui leur fut commune,
En eut bientôt le ventre plein.
Lors chacun d'eux, la voyant grosse,
Jure par le dieu triomphant,
Qu'il n'a point de part à l'enfant,
De crainte d'en avoir l'endosse.
Enfin, après un long combat,
Ne pouvant finir leur débat,
Un jour, l'Etranger dit à l'autre :
« Un point nous accordera bien ;
S'il sort par derrière il est mien,
S'il sort par devant il est vôtre. »

X V I

LES ADIEUX D'UN MOURANT

A DIEU, Lise, je vais descendre
Où Malherbe fait des chansons,
Pour divertir l'horrible gendre
De la Déesse des moissons.
Quand j'aurai passé le Cocyte,
Il est juste que je visite
Les mânes de votre cocu,
Pour lui dire en quelle posture
Vous m'avez, à grands coups de cu,
Fait tomber dans la sépulture.

X V I I

FAIRE UN COCU POUR L'AMOUR DE DIEU

A ux pieds d'un vieil Ermite, un jeune Adolescent,
Le carême passé, dit, en se confessant,
Que, par un accident sinistre,
Il avait trois fois en secret,
Dont il avait bien du regret,
Fourbi la femme d'un ministre.
Alors le bon Ermite, homme plein de savoir,
Dit : « Baiser une femme est un péché bien noir,
Quand femme c'est d'un Catholique.
Lorsqu'on s'en dit coupable, à l'instant je frémis ;
Mais cocufier un Hérétique,
Autant de pris sur l'ennemi ! »

XVIII

IL N'Y A QUE LE PREMIER PAS QUI COÛTE

UN vert Galant se confessait naguère
D'avoir réduit mainte fille aux abois :
« Et des garçons ? dit le Moine. — Ah ! mon Père,
Je ne suis pas homme à pareils exploits.
— Tant mieux, mon fils ! Poursuis, si tu me crois,
Dit le frater, je te loue, et pour cause,
Car si ce mal t'arrivait une fois,
Plus ne voudrais jamais faire autre chose. »

XIX

DE PEUR DE JETER EN MOULE L'ANTECHRIST

FRÈRE Lubin, dans sa cellule,
Sur son froc étendu, chevauchait sœur Ursule.
Mais, prêt à débonder son monacal,
Songeant que de ce coup l'Antechrist pouvait naître,
Et craignant d'engendrer l'ennemi de son maître,
Il la retourne... Opinez ? Fit-il mal ?

XX

CHACUN LE SIEN

BAISER un coup, sans y faire retour,
Est proprement d'un malade le tour ;
Deux bonnes fois à son aise le faire,
Est d'homme sain suffisant ordinaire.
L'homme galant rengaine jusqu'à trois,
Le moine quatre, et cinq aucunes fois...
Six ou sept fois, ce n'est pas le métier
D'homme d'honneur, c'est pour un muletier.

XXI

LA VOIE ÉTROITE DU SALUT

CERTAIN enfant de Loyola,
Trouvant à son goût sœur Collette,
Sans trop de façon l'enc...,
Au grand chagrin de la nonnette.
Qui par devant aimait bien mieux cela.
« Sodomiste, que fais-tu là ?
Dit-elle. — Ne crains rien, poulette,
Pour mon salut, dit l'apostat ;
C'est en suivant la voie étroite,
Ma fille, qu'on se sauvera. »



XXII

RESPECT AU CULTE

UN jeune Moine émouchait une Sœur,
Pendant la nuit, comme on disait matinee.
Mère Christine, en s'en allant au chœur,
Les aperçut, avec sœur Clémentine :
Dont celle-ci, faisant la diablotine,
Voulut crier et sonner le tocsin.
« Laissez, laissez, lui dit Mère Christine ;
Ne troublons point le service divin. »

XXIII

LES GENS DE SODOME EN PARADIS

LORSQUE les deux anges blondins
Aux Sodomites apparurent,
Deux des plus nobles citadins,
En rût, après eux, accoururent.
Les anges eurent beau voler,
Ces messieurs, pour les enc...,
A leur dos si fort se lièrent,
Qu'emportés là-haut tout brandis,
En déchargeant, ils s'écrièrent :
« Ah ! nous sommes en paradis ! »

XXIV

LES FOUTIMASSERIES D'UNE PÉNITENTE

Au lit de mort, une Femme, à confesse,
A qui depuis cinquante ans sous l'homme travailla,
A Bourdaloue exagérait sans cesse
Combien de fois on la ravitailla.
« Or ça, lui dit le fils de Loyola,
Songez à Dieu ? — Je le voudrais, dit-elle,
Mais j'ai toujours un bougre de v... là,
Même en mourant, qui me f... la cervelle. »

XXV

L'EXEMPLE DU DUC DE VENDÔME

BALTHAZAR, retranché sur la croupe d'un cu,
Dit que Villiers n'est point cocu,
Et nous donne pour sa raison,
Que le frère du grand Vendôme
N'a jamais caressé Fanchon,
Que par la porte de Sodôme.

XXVI

QUESTION THÉOLOGIQUE

C^E fut pour pisser seulement,
Dit un Carme à son Pénitent,
Que Dieu fit nos andouilles. »
Il lui répondit : « Et les couilles? »

XXVII

UN ROMAIN CONVERTI

U^N Pénitent se confessait de faire
Certain péché, qu'on fait delà les monts :
« Oh ! le méchant ! lui disait le bon Père ;
Crains-tu si peu l'enfer et les démons ?
— Père, dit-il, tant beaux soient vos sermons,
Romain je suis ; c'est notre petite oie.
— Mais, dit le Moine, ami, prends l'autre voie,
Et mets au moins les choses en leur lieu. »
Il le promit. Le Père dit : « Montjoie !
Alleluia ! j'acquiers une âme à Dieu. »

XXVIII

LA REVANCHE D'UN PUCELAGE

CIL, qui des Agnès séducteur
De l'amour leur ouvre la lice,
Est, disait un certain Docteur,
De tous leurs péchés le complice.
S'il advient que le pied lui glisse,
Il en est damné, comme auteur. »
Jeanne, dont Blaise est l'affronteur,
A ce sermon, s'écriait d'aise :
« Fait bon ouïr prédicateur ;
Ah ! que je vais bien damner Blaise !

XXIX

FAUT-IL ÊTRE A JEUN POUR FAIRE L'AMOUR ?

Au rendez-vous, sur le matin donné,
Thémire vint, ivre d'un vin nocturne,
Dont le Galant, se trouvant étonné,
A la tancer, point ne fut taciturne.
« Morbleu ! dit-il, chaussant son grand cothurne,
Ce n'est aimer, que s'enivrer ainsi.
Le trait est noir. — Oh ! oh ! nous y voici,
Reprit la dame, et de par le roi Jacques !
Vous semble-t-il que nous soyons ici
Venus tous deux pour y faire nos Pâques ? »

X X X

PRÉCAUTION INUTILE

U^N Florentin, interrogé comment
Et par quel goût les culs, en Italie,
Sont tout poissés, répondit sur le champ :
« C'est par raison, et non pas par folie,
Ainsi qu'on croit. Les femmes l'ont si grand,
Nous si petit, que, sans ce doux échange,
Plaisir d'amour ne nous serait de rien.
— Vous m'éclairez, lui dis-je, homme de bien ;
A votre avis volontiers je me range :
J'en essaierai .. — Tu t'en trouveras bien. »

X X X I

A CERTAINS PÉCHÉS MISÉRICORDE

PÈRE Machaut, en enfilant un Frère,
Lui demandait : « Ne vous fais-je pas mal ?
— Non, lui dit-il, mon très révérend Père.
Mais que dira le Père Général ! »
Alors Machaut, remuant le derrière,
Et secouant son harnois hardiment :
« Dieu soit loué ! dit-il, mon très cher Frère,
Qui ne fait mal ne pêche nullement. »



LIVRE HUITIÈME⁽¹⁾



I

L'ANE ET LA CHÈVRE

L'ANE et la Chèvre, une fois,
Faisaient ensemble voyage,
Et, passant près d'un village,
Ouïrent un grand bruit de voix.

La curiosité fut et sera femelle :

Peut-on l'être, et n'en pas avoir ?

« Qu'entends-je ? dit la Chèvre. Aussitôt, allons voir ?

C'est une fête, allons ! » L'Ane, sans s'émouvoir.

Lui dit : « Allez ! courez, la belle,

J'attendrai quelque temps ici.

Si l'on y danse, restez-y ;

Si l'on y baise, qu'on m'appelle ! »

(1) Les 17 premières épigrammes de ce 8^me livre sont tirées du manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal, qui nous a fourni toutes les épigrammes du livre précédent.

I I

LE *De profundis* D'UN AVEUGLE

UN jour, auprès d'un Aveugle en prière,
Au coin d'un bois, Jean, du Malin pressé,
Mit bas Alix, gentille chambrière,
Et l'exploita sur le bord d'un fossé.
L'Aveugle écoute, et d'un ton plus baissé,
Va marmottant l'*Ave* de Notre-Dame.
« Ah ! je me meurs ! dit Alix, qui se pâme.
— Moi ! reprit Jean, jà je suis trépassé ! »
L'Aveugle dit : « Dieu veuille avoir leur âme !
Et requiescant in pace ! »

I I I

LE POIL DE LA BÊTE

CERTAIN Frocard, prêchant à des Nonnettes,
Leur dit : « Mes sœurs, Nabuchodonosor,
Ainsi qu'il est écrit dans les Prophètes,
Pour avoir fait adorer le Veau d'or :
Se vit couvert, en guise d'une bête,
D'un gros poil noir, des pieds jusqu'à la tête. »
Dès le soir même, une jeune Nonnain,
Ayant porté je ne sais où la main,

Sentit du poil : la pauvrete étonnée
Montra son cas à la mère Renée :
« Pour mon péché, disait-elle en pleurant,
Dieu me punit, comme ce vieux méchant !
— Ah ! vraiment oui, dit l'Abbesse dévoté,
Mais tu n'en as que pour un véniel. »
Alors levant sa chemise et sa cotte :
« Tiens, en voilà pour un péché mortel ! »

IV

GAGNER AU CHANGE

ROBIN, cherchant accointance charnelle,
Pressait au bal tendron de quatorze ans,
Qui, sous l'habit de gente demoiselle,
Lui dit : « Calmez désirs si violents ;
Point ne ferez ici d'exploits galants :
Mâle je suis. » Robin ne se dérange,
Et s'écria, les yeux étincelants :
« Eh bien ! tant mieux ! Parbleu, je gagne au change !

V

LES BONS COMPTES FONT LES BONS AMIS

UN Cordelier gageait à son hôtesse,
Qu'il lui ferait douze coups une nuit.
Marché fut fait, et l'affaire se dresse.

Le Cordelier marquait de craie au lit,
Puis, en marquant : « Voilà, dit-il, sont huit !
— Ah ! dit l'hôtesse, est-ce, frater, bien fait
De marquer huit, quand ce ne sont que sept ?
Bien, bien ! Je vois que vous sentez lassé.
Ainsi cuidez la besogne avancer.
— Moi ! vertubleu ! Voilà tout effacé.
Sus ! haut le cul ! C'est à recommencer ! »

VI

MANIÈRE D'ÉCLAIRCIR LA VUE

Aux pieds d'un Carme, homme déjà sur l'âge,
De ses péchés s'accusait Isabeau,
Entre autres cas, d'avoir prêté sa cage
Au rossignol d'un jeune damoiseau.
Le Moine dit : « Ce n'est ni bon, ni beau,
Et vous étiez de bon sens dépourvue. »
Elle répond : « Père, le damoiseau
Dit que cela m'éclaircirait la vue.
— Il est bon là, repart-il, sur ma foi !
Ce sont vraiment croyances erronées !
Si c'était vrai, pauvre fille, crois-moi
Que je verrais d'ici les Pyrénées ! »

VII

GENS COIFFÉS DE PAR VÉNUS

VÉNUS tenait un bonnet dans sa main :
« Je t'en fais don, me dit cette immortelle.
Sâche qu'il n'est roi, ni consul romain,
Qui n'enviât une faveur si belle.
— Malheur plutôt, dis-je, à toute cervelle,
Que vous coiffez : le désordre s'y met !
— Va, va, j'en coiffe assez d'autres, dit-elle,
Sans leur donner ni toque ni bonnet. »

VIII

CONTRE UN POÈTE (I)

S AVEZ-VOUS bien pourquoi Sosie agace
Tout écrivain folâtre et ricaneur ?
A la faveur des brocards du Parnasse,
Il voudrait fort sauver son pauvre honneur,
Et semble dire : « Auteur, à qui Catulle
De badiner transmit l'invention,
Par charité, rendez-moi ridicule,
Pour réparer ma réputation. »

(1) De Brie.

IX

L'AMOUR AUX CHAMPS ET L'AMOUR A LA COUR

C'EST n'est qu'aux champs qu'Amour est sans feintise ;
Toujours enfant, il n'y paraît que nu ;
Mais, à la Cour, d'abord il se déguise,
Changeant sa voix et son air ingénu.
Ce sont deux dieux : l'un, discret, retenu ;
Fidèle, craint de se faire connaître ;
L'autre, volage et charmé de paraître,
Aux yeux de tous fait briller son flambeau.
Qui le voudra serve ce dernier maître !
Je veux servir l'autre jusqu'au tombeau.

X

LE VÉRITABLE AMOUR (I)

PROJETS flatteurs de jouir d'une belle,
Soins concertés de lui faire la cour,
Tendres écrits, serments d'être fidèles,
Airs empressés, vous n'êtes point l'amour !
Mais se donner sans espoir de retour,
Par son désordre annoncer que l'on aime,
Respect timide avec ardeur extrême,
Persévérance au comble du malheur,
Dans sa Philis n'aimer que Philis même,
Voilà l'amour, mais il n'est qu'en mon cœur.

(1) Attribué aussi à La Faye.

X I

PUISSANCE DE L'AMOUR

IL est un dieu maître de l'univers,
Dont tous les Dieux reconnaissent l'empire :
C'est un enfant ; mais, chargé de ses fers,
Quand il lui plait, le plus sage soupire.
Il n'est plaisir ici-bas qu'il n'inspire ;
Quand il le veut, le chagrin suit sa loi.
Ce Dieu pourtant ne peut rien sur Thémire,
Et ne pouvait, sans elle, rien sur moi.

X I I

CONTRE UN MAGISTRAT QUI FRONDAIT LA TRAGÉDIE
DE MANLIUS

QUEL est ce fou privé de sens commun,
Qui plus cruel que consul, que tribun,
De *Manlius* ennemi se déclare ?
C'est Briconnet, c'est ce magistrat rare,
Fléau mortel des oreilles d'autrui.
Je le connais, et ce n'est d'aujourd'hui
Qu'il est connu de tous pour juge ignare.

XIII

LE CYGNE ET LE PIGEON

QUE le Saint-Esprit, de son aile,
Ait obombré gente pucelle,
Ce sont contes bredi bréda,
Dont la source n'est point tarie ;
Et le beau cygne de Lédà
Vaut bien le pigeon de Marie.

XIV

RÉPONSE AUX FAMEUX COUPLETS QU'ON ATTRIBUA DEPUIS A J.-B. ROUSSEAU

Tu le prends sur un ton nouveau !
Ta façon d'écrire est fort belle :
Tu nous viens parler de bourreau,
De fouet, de potence et d'échelle !
La Grève est ton sacré vallon,
Maître André te sert d'Apollon :
Pour rimer avec tant de grâce,
Je suis trompé, si Montfaucon
Ne te tienne lieu de Parnasse ?

X V

CURIOSITÉ D'UNE IGNORANTE

UNE Nonnain, encor tout innocente,
De mère Abbesse apercevant le cas,
Cas pour lequel hommes font tant de pas :
« A quoi vous sert, dit-elle, cette fente,
Dont je ne puis vous bien dire le nom ?
— Un tel penser ne vient que du démon,
Reprit l'Abbesse ; ô Dieu ! quelle demande !
Pour pisser seulement, nature nous l'a fait...
— Pisser ? dit la Nonnain : pour si petit sujet,
N'était besoin de la faire si grande. »

X V I

L'ART DE RESSUSCITER LES MORTS

LISE, en son lit, luttait contre la Parque.
La Faculté la laissait sans espoir.
L'époux voulut lui donner une marque,
Même en mourant, du conjugal devoir.
Lise revient. Surpris de la revoir,
Son médecin dit : « Quel est ce mystère ?
Quel *recipe*, quel julep salutaire
L'ont rétablie ? — Ah ! que j'ai de regret,
Reprit l'époux, quand je perdis mon père,
De n'avoir pas employé ce secret. »

XVII

DOUTE DE SAINT PIERRE

QUAND Jésus-Christ, sur le Thabor,
Se vit armé d'un tatabor,
Il parut brillant de lumière ;
Tous les anges sonnaient du cor,
Mais on ouït dire à saint Pierre :
« Tout ce qui reluit n'est pas or ! »

XVIII

VANITÉ D'UN SIMPLE MOINE (1)

UN Moine, ayant (c'était un sous-prieur),
D'une Nonnain vérifié le sexe,
Las d'encenser le temple antérieur,
Voulut aussi visiter son annexe.
« O vanité ! dit la Nonne perplexe ;
Qu'en son état l'homme se connaît mal !
Que vers le bien la route est circonflexe !
Un sous-prieur trancher du cardinal ! »

(1) Les épigrammes XVIII à XXI sont tirées de l'édition des *Œuvres de J.-B. Rousseau* (Londres 1753, 5 vol. in-12).

XIX

HUMILITÉ CHRÉTIENNE

FRÈRE Conrard, hermite plein de suc,
Trouvant au lit une Dame discrète,
Lui fit tourner l'anagramme de Luc,
Et de droit fil s'ouvrit la voie étroite.
« Que faites-vous ? s'écria la levrette !
Ce n'est pas là, c'est plus bas, vous dit-on. »
— Laissez, laissez, dit l'humble Anachorète,
Ceci pour moi n'est encor que trop bon. »

XX

LES DANGERS DE L'AMOUR A ROME

DIANTRE soit fait, disait un passager,
Et de la ville et des dames de Rome !
Chez la donzelle, on poivre l'étranger ;
Chez la matrone, un mari vous assomme.
Eh ! chez qui, diable ! ira donc un pauvre homme ?
Chez les Gitons ! — Ami, vous dites bien,
Reprit d'abord un Prêtre italien,
Et n'auriez tous rien de meilleur à faire,
Si ce n'était la Bulle d'Adrien,
Qui, par malheur, ordonne le contraire. »

XXI

LES HOMMES DE PROMÉTHÉE

QUAND Prométhée eut les humains formés :
« Je veux, dit-il, vous rendre aux Dieux pareils :
Par quoi serez, tels que Priape, armés
De braquemarts entre les deux orteils. »
Si les forgea tous beaux et bien vermeils ;
Les uns petits, et les autres plus grands,
Selon la taille et les corps différents.
Mais, sur le point que chaque carabine,
S'allait poser sur son vrai parapet,
Survint Bacchus, dont la liqueur mutine,
De Prométhée échauffa le toupet ;
Dont, à la fin, le bon fils de Japhet
Tout de travers acheva sa besogne,
Et de là vint (dont c'est grande vergogne).
Qu'aux corps humains, tant soient-ils apparents,
Harnais d'amour furent mal assortis,
Ayant donné les plus petits aux grands,
Et les plus grands à nous autres petits.

XXII

CONTRE LES FEMMES (I)

P OUR triompher de l'humaine nature,
Le vieux serpent cauteleux et madré,
Tenta la femme, et la femme parjure
Fit parjurer l'homme inconsideré.

(1) Cette épigramme est tirée des *Œuvres du Sr Rousseau* (Rotterdam, Fritsch et Böhm, 1716, 2 vol. in-12).

Mais que nous a Moïse figuré
Par ce récit ? Le sens en est palpable :
De tout temps l'homme à la femme est livré,
Et de tout temps la femme l'est au diable.

XXIII

LE MÉDECIN QUI TUE SES MALADES ET QUI PROCRÉE DES ENFANTS (1)

UN Médecin, de la nombreuse bande,
J'entends de ceux qui sont les moins savants,
Des trépassés augmentant la légende,
Les remplaçait par de nouveaux vivants.
Or, sa Catin, lasse du badinage,
Veut en venir enfin au Sacrement.
Mais le Paillard, pour le concubinage,
Méprise tout, et promesse et serment.
Quelqu'un lui dit : « Cherchez un lieu propice,
Pour éviter... — Qui donc ? — Dame Justice.
— Vraiment, l'ami, la Justice a grand tort.
Ce qu'elle en fait sans doute est par envie :
Impunément si j'ai donné la mort,
Pourquoi fuirais-je, en procurant la vie ? »

(1) Cette épigramme et les trois suivantes sont tirées de l'édition de *Œuvres de Jean-Baptiste Rousseau* (Amsterdam, Marc Michel Rey 1759, 3 vol. in-12).

XXIV

BAISER VOLÉ

PAR un baiser, ravi sur les lèvres d'Iris,
De ma fidèle ardeur j'ai dérobé le prix ;
Mais ce plaisir charmant a passé comme un songe ;
Ainsi je doute encor de ma félicité ;
Mon bonheur fût trop grand, pour n'être qu'un mensonge ;
Mais il dura trop peu, pour une vérité.

XXV

CONSEIL A UN SOT

QUAND vous vous efforcez à plaire,
On croit voir l'âne contrefaire
Le petit chien vif et coquet,
Et si vous vous contentiez d'être
Un sot, comme Dieu vous a fait,
On craindrait moins de vous connaître.

XXVI

MÉTAMORPHOSES D'UNE FEMME DE THÉÂTRE

CETTE actrice, en tout accomplie,
Sur la scène se multiplie
Avec tant d'art et d'agrément,
Qu'on peut éprouver, quand on l'aime,
Tous les plaisirs du changement,
Jusque dans la constance même.

XXVII

SUR LE DIFFÉRENT ENTRE L'ÉVÊQUE DE N.
ET LES MOINES DE S. G. (1)

C^E Prélat a comblé de biens
L'église dont il fait sa gloire :
Pourquoi donc des moines vauriens
Vilipendent-ils sa mémoire ?
Il voulait les rendre chrétiens.

XXVIII

SUR LA MORT DU PÈRE GIRARD MIS EN CAUSE DANS
LE FAMEUX PROCÈS DE LA CADIÈRE

C^{ET} accusé fameux, innocent ou coupable,
Des juges d'ici-bas n'est plus justiciable,
C'est Dieu seul qui décide à nos derniers moments.
De ce juge suprême, ou sévère, ou propice,
Ne sondons point les jugements,
Mais tremblons devant sa justice.

XXIX

CONTRE UN GRAND PARLEUR

H^{ABILLER} la fable en histoire,
Et causant toujours de mémoire,
Propos sur propos enfler :
Vous croiriez que ce caractère
Est facilité de parler ?...
C'est impuissance de se taire.

(1) Les épigrammes, xxvii à xxxi sont tirées du *Portefeuille de J.-B. Rousseau* (Amsterdam, Marc Michel Rey, 1751, 2 vol. in-8°).

X X X

SUR L'ÉVÊQUE DE N...

POUR éviter des Juifs la fureur et la rage,
Paul, dans la ville de Damas,
Descend de la fenêtre en bas.
Le P..., en homme sage,
Pour éviter ses créanciers,
En fit autant, ces jours derniers.
Dans un siècle tel que le nôtre,
On doit être surpris, je crois,
Qu'un de nos prélats une fois,
Ait sù prendre sur lui d'imiter un Apôtre.

X X X I

ÉPITAPHE DE J.-B. ROUSSEAU, FAITE PAR
LUI-MÊME

DES mœurs de cet auteur qu'on peignit si malin,
Passant : le jugement, en deux mots, je peux faire.
Il avait pour amis Rouillé, Brumoy, Rollin ;
Il eut pour ennemis Lenglet, Saurin, Voltaire.

FIN DU LIVRE HUITIÈME.





LIVRE NEUVIÈME ⁽¹⁾



I

LE PLAGIAIRE

UN Aspirant récitait, au Parnasse,
Riant d'orgueil, satires et dixains :
Et là pourtant le fiel à pleines mains
Était versé sur tout avecque grâce ;
Caustique sens, blessant de tours naïfs (2)
Tout en plaisait ; tant fut loué l'ouvrage,
Que jà Catulle en prenait quelque ombrage,
Quand, plein d'émoi, reconnaissant son bien,
Maître Clément (3) à tous le vol exhibe,
Maître François (4) redemande le sien,
Voire Mellin (5) retrouve mainte bribe ;
Moderne, ancien, tous reprirent au scribe,
Si qu'en son propre il ne lui resta rien,
Fors sa malice et son fade maintien.

(1) Cette épigramme et les suivantes sont extraites du Recueil de *Poésies de M. Rousseau*, in-4°, manuscrit du temps, à la Bibliothèque de l'Arsenal (n° 4845), provenant d'un legs de M. Luzarches, de Tours.

(2) Ici manque un vers rimant avec *naïfs*.

(3) François-Clément Marot.

(4) Rabelais.

(5) Mellin de S'-Gelais.

II

SUR LE REFUS QUE M. DE LAMOIGNON FIT D'ESTRE
DE L'ACADÉMIE

LAMOIGNON, réveillé longtemps avant l'aurore,
Méditait un remerciement,
Qu'il doit pour un choix qui l'honore
Et qu'il désirait ardemment,
Alors qu'il vit entrer, dans son appartement,
Tel qu'on peint un énergumène,
Un homme égaré, furieux,
Qui s'agite, qui se démène,
Tordant les bras, roulant les yeux.
Surpris, il s'écrie au plus vite :
« Qu'on apporte de l'eau bénite ! »
Il l'asperge, il demande : « Où vas-tu ? D'où viens-tu ? »
Le possédé répond : « Je suis l'abbé Testu,
Qui, depuis trente ans, meurt d'envie
De vous voir à l'Académie.
Enfin, vous y voilà ! Mes soins ont réussi ;
J'ai fait agir pour vous tel duc, telle duchesse,
Et tel prince et telle princesse ».
Lamoignon lui répond : « Tirez-moi de souci :
De cette Académie, en êtes-vous aussi ?
— Si j'en suis ? Mais sans doute, et j'y régente en maître.
— Suffit, dit Lamoignon ; je n'en veux donc plus être. »

III

CONTRE M. DE T...

S i vous cherchez un grand docteur,
Une veine facile, une plume éloquente,
Un bon poète, un habile orateur,
Ne vous transportez pas chez messieurs les Quarante.
Mais, si vous désirez un froid déclamateur,
Un menteur impudent, un indigne imposteur,
Un impertinent traducteur,
Qui donne à Démosthène un style de servante,
Allez au Louvre, ami Lecteur :
Cet homme est parmi les Quarante.

IV

SUR LE *Polichinelle* DE MALEZIEUX

Ces jours passés, naquit grande querelle
Entre l'Académie et son fils Malezieux,
Pour avoir fait, dit-on, en présence des Dieux,
Un peu trop librement parler *Polichinelle*.
Or, me paraît qu'assez mal à propos,
Sur ce sujet, gronde l'Académie,
Car le public ne se courouce mie,
Depuis longtemps, de voir quarante sots
Ne s'occuper qu'à fadaise et sornette,
Qu'à rhabiller et regratter des mots,
Et rendre enfin la langue moins parfaite,
Qu'elle n'était du temps des deux Marots :
Rien n'a plus dit notre marionnette,
Pour tant fâcher les C... et D...

V

QUESTION DE JOUISSANCE

U^{NE} jeune femme épousée
S'enquiert d'une vieille rusée :
« Dites, ma mère, votre avis ?
Les hommes sont-ils si ravis
Quand ils le font ? En ont-ils bien
Autant que nous d'aise et de bien ?
— Je crois, répond la maquerelle,
Que leur douceur est toute telle,
Mais elle passe comme vent.
— Je m'esbahis donc, dit la belle,
Qu'ils n'y retournent plus souvent. »

VI

LE PROCUREUR ET SON CLERC

U^N procureur dit à sa femme :
« Sus, ma chère, que jouerons-nous ?
— Si je gagne, lui dit la dame,
Vous me baiserez quatre coups.
— Quatre coups ! Le cas est bien clair,
Que ce serait jeu sans pitié !
— Tenez tout, dit le maître clerc :
Mon maître, je suis de moitié. »

VII

UNE CONVERTISSEUSE

COLIN sollicitait Margot
De la faveur que plus on prise ;
Mais, elle, avec un ton dévôt,
Lui dit, faisant de la surprise :
« Qui ? Moi, vouloir d'un Huguenot,
D'un ennemi de notre Eglise ? »
Colin depuis se convertit ;
Dit qu'il n'était plus hérétique,
Et Colin d'abord en jouit,
Tant elle est bonne catholique.

VIII

LE BIEN VIENT EN DORMANT

LE clerc d'un procureur trouva,
Un jour, Madame sur un lit,
Et tout aussitôt s'éprouva
Avec elle dans le déduit...
La dame s'éveille, au conflit,
En lui disant : « Je le dirai ! »
Et lui repart : « Je m'en irai,
Sans parachever le surplus...
— Va, va, dit-elle, non ferai...
Achève, mais n'y reviens plus ! »

I X

DEUX POIDS ET DEUX MESURES

U^N galant le fit et refit
A quelque belle, en s'ébattant,
Et puis après la satisfit,
D'un bel écu d'or tout comptant.
« Monsieur, je n'en mérite tant,
Dit la fillette, c'est beaucoup !
— Serrez, serrez ! dit-il à coup. »
Lors ce dit la fille au corps gent :
« Faites-le donc encore un coup,
Pour le surplus de votre argent. »

X

EN ODEUR DE SAINTETÉ

U^{NE} vieille, un jour, confessait
Ses offenses à frère Jean,
Et cette vieille ne cessait
De vessir de peine et d'ahan.
Le pauvre Père disait : « Bran !
Vertusambleu ! voici merveille, »
Lors, ce lui dit la bonne vieille :
« Conseillez-moi, mon Père en Dieu !
— Par Dieu ! dit-il, je vous conseille
D'aller vessir en autre lieu. »

X I

A TROMPEUSE TROMPEUSE ET DEMIE

VOYEZ un peu comme elle est fine
De cacher son jeu sous sa mine,
Et faire croire pour certain,
A sa mère, qu'elle est pucelle !
C'est être bien fière putain,
Que d'abuser sa maquerelle !

X I I

LES LITANIES DES SAINTS

LISETTE, dessus la montée,
Par un gros Valet culbutée,
En ses cris, aux saints eut recours,
Car la galante était trop fine,
Pour appeler une voisine,
Qui pouvait venir au secours.

X I I I

UNE Nonnain, de l'Abbesse reprise,
Du ventre enflé couvrait le vitupère,
Disant qu'à force elle avait été prise,
Et que trop faible était pour le beau Père :
« Que ne fis-tu, dit lors la vieille mère,
Bruit et rumeur, voyant sa violence ?
— C'était au cloître, un jour, dit la commère,
Où l'on nous dit qu'il faut faire silence. »

XIV

LORSQUE l'on voit Saint-Luc s'accroître
Et de valet devenir maître,
Un chacun ne sait qu'en penser.
Pour moi, je ne m'étonne guère
De le voir ainsi s'avancer :
On le pousse assez par derrière.

XV

L'AUTRE jour, épenchant cette liqueur divine
Dont nos plaisirs et nous tirent leur origine,
Iris, qui se sentit inonder de ses flots,
Fit une si charmante mine,
Que j'entendis l'Amour dire ces propres mots :
« Vite, qu'on me la dessine
Pour mon cabinet de Paphos ! »

XVI

UN jouvencéau se confessait ;
Et parmi ses péchés, le drôle s'accusait
D'avoir caressé sa servante
Gentille et jeune, et par dessus ceci,
Très neuve encore, cas rare en ce temps-ci.

« Passons ! ce dit le Moine. Instruire une ignorante
N'est pas tant mal. — Mais, poursuit le compère,
Aussi j'ai quelquefois affaire
Avec Alix, la femme à Jean notre voisin.
— Allons ! c'est aider son prochain.
— Puis, avec une veuve... — Oh ! par dieu ! dit le Père,
De vous passer cela, je ne serai si doux !
Consoler affligés, c'est œuvre assez propice,
Mais des morts faire ainsi l'office,
C'est entreprendre dessus nous. »

X V I I

LA MALADIE CONTAGIEUSE

BLAISE consultait ses amis
Sur une affaire d'importance,
Et leur dit : « Vous m'avez promis,
Mes chers amis, votre assistance ? »
Jean, l'un d'eux, lui dit aussitôt :
« Blaise, qu'est-ce donc qu'il vous faut ?
Quel chagrin trouble ainsi votre âme ?
Est-ce que vos biens sont ravés ?
— Non, répond-il, je vais de mal en pis...
Dois-je à présent baiser ma femme ?
— Malepeste ! vous moquez-vous ?
Dit Jean : c'est pour nous perdre tous !. »

XVIII

QUI PERD GAGNE

THIBAUT se plaignait à sa femme
De ce que Blaise la baisait,
Et lui donnait le nom d'infâme,
Et qu'assez mal elle en usait.
Elle, se mettant en colère,
Répondit sans aucun mystère :
« Il est vrai, sot, et je le veux ! »
Mais, lui, tout indigné d'une telle parole,
Chercha dès ce moment à gagner la vérole,
Afin qu'il pût par là se venger d'eux.

XIX

LE JARDINIER

DES Dames visitaient, un jour, une Comtesse,
Lorsque son Jardinier vint apporter du fruit.
Mais, voyant tant de monde auprès de sa maîtresse,
Crainte de l'interrompre, il s'en allait sans bruit.
Une d'entre elles dit : « Entrez, Jean de Nivelles !
Nous ne mordons personne : avez-vous peur de nous ?
— Si vous ne mordez pas, dit-il, mademoiselle,
On pourrait donc monter sur vous ».

XX

JUPITER EN TAUREAU

JUPITER, amoureux d'Europe,
De diverse forme enveloppe
Sa coquette divinité,
Pour plaire à la jeune beauté,
Dont il entreprend la conquête,
Comme un Dieu, comme un homme, et puis comme une
[bête.

Le Dieu réussit mal auprès de ses appas ;
L'homme, pour la charmer, eut d'inutiles flammes ;
Mais, que cela soit dit à la gloire des dames,
Le taureau ne la manqua pas.

XXI

SUR LA RÉCEPTION DE M. L'ÉVÊQUE DE NOYON
A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Vous dites que l'Académie,
Pour voir jamais sa fin, est trop bien affermie :
Vous le croyez ainsi,
Je le croyais aussi,
Mais, puisque les prélats, malgré la résidence,
A l'envi l'un de l'autre y demandent séance,
Elle périra promptement,
Voici comment :
Il est sûr qu'avant trente années,

Elle aura, pour se mettre au comble des honneurs,
Ses quarante places données
A quarante de nos seigneurs.
Qu'un souverain alors, plein d'une sainte bile,
Vienne à saisir leurs prés, leurs bois et leurs châteaux,
Et chez eux les envoie, y prêchant l'Évangile :
Comme un coup de fusil écarte les moineaux,
Chacun s'enfuira dans sa ville,
Le Louvre en un moment se verra dégarni,
Et l'Académie assemblée
S'étant de la sorte envolée,
Il n'en restera que le nid.

XXII

COMPARAISON DE LA FEMME AVEC LA LUNE

La lune pâle est pluvieuse,
La rougeâtre est toujours venteuse,
La blanche amène le temps beau :
Or donc, à bon droit, ce me semble,
Tout genre de femme ressemble,
Juste à ce nocturne flambeau :
Car la dame pâle est foireuse,
Pour la rougeâtre elle est vesseuse
Et la blanche aime le plaisir.
Ainsi toutes, comme la lune,
Aiment la nuit et sombre brune,
Pour tracasser avec loisir.

XXIII

LE CHANOINE

Des saints habits un Prêtre revêtu
Se disposait au Sacrifice,
Lorsqu'une Dame de vertu,
Pour se rendre à son gré le Saint du jour propice
Vint pour offrir directement
Ce qu'on donne en tel cas, au prêtre, pour salaire.
Mais le valet, porteur du luminaire,
Dit à la Dame brusquement :
« De votre argent on n'a que faire ;
Portez ailleurs votre pieux désir,
Mon maître ne dit d'ordinaire
La messe, que pour son plaisir. »

XXIV

LE NOBLE PRÉLAT

Un jour, un prélat d'importance,
Mais un prélat, de sa haute naissance
Très entêté, pour faire honneur au Saint,
Disait la messe, et tel qu'on le dépeint,
Voulut du peuple et respect et silence.
Lors, dans l'église, entendant quelque bruit,
Qui lui parut profaner sa noblesse,
Fort brusquement il se retourne et dit :
« Feriez-vous pis, peuple vil et maudit,
Quand un laquais dirait ici la messe ? »

XXV

LE CARROSSE

UN homme, assez connu par son vain caractère,
L'autre jour, dans Paris, prêchait à l'ordinaire,
Et, venant au détail, se mit à condamner
Les pécheurs qui se font en carrosse traîner.
Il répète cent fois que c'était chose atroce,
Et de péché mortel traite chaque carrosse !
Le carrosse d'ami lui-même était venu :
Heureux si dans la chaire il se fut souvenu
Que l'ami l'écoutait, assis dans l'auditoire ;
Mais le zèle souvent fait perdre la mémoire.
Enfin, le sermon fait, chacun pense au retour :
L'ami monte en carrosse, et lui-même, à son tour,
Veut y monter aussi ; mais l'arrêtant : « De grâce,
Monsieur, que voulez-vous ? lui dit l'ami, — Ma place...
— Votre place ? Qui, moi, vous faire ainsi pêcher ?
Non, non, allez à pied, monsieur !... Fouette, cocher ! »

XXVI

LE RIVAL

JEAN baisait, dedans un fossé,
La grande fille de Macé :
Ce qui fut aperçu de Colas, son confrère,
Qui lui dit dès le lendemain :
« Gros Jean, hier je te vis faire,
Avec Margot, passant chemin,

Ce que faisait, ma foi, mon père avec ma mère.

Dis-moi, voisin, fis-tu bien ton affaire ?

Car près de toi je vis un terrible rival,

Qui sur le fait d'amour n'eut jamais son égal,

— Quel était ce rival ? Je n'en vis point, compère.

— Quoi ! tu ne vis pas l'âne à notre ami Bidal ? »

XXVII

THÉMIRE, au gré de mes désirs
J'ai cru vous voir abandonnée ;
J'ai crû m'enivrer des plaisirs
De la nuit qui suit l'hyménée,
Mais, à mon réveil, j'ai connu
Que je m'étais entretenu
D'illusions et de mensonges...
Que j'aurais de félicités,
S'il est vrai ce qu'on dit des songes,
Qu'ils promettent des vérités !

XXVIII

BELLES jupes, beaux cotillons
On remarque aux filles de joie ;
Tout le reste est en guenillons,
Gants, souliers, manchons petite oie.
Husé dit que c'est la raison
Que leur devant soit le plus leste,
Puisqu'il est maître à la maison,
Et qu'il doit défrayer le reste.

XXIX

HAINES AU MARIAGE (I)

IL n'est permis, par les lois de Moïse,
De convoiter femme de son prochain ;
Voir jeune fille, est frondé par l'Eglise ;
Sodomiser est un acte vilain ;
Avoir recours quelquefois à sa main,
Est crime affreux, témoin, dans la Genèse,
La mort d'Onan : faut donc, ne vous déplaise,
Pour se sauver, prendre femme ; or, je dis
Que j'aime mieux me damner à mon aise,
Qu'à ce prix-là gagner le paradis.

XXX

RÉHABILITATION DU PÉCHÉ D'ADAM

AUGUSTIN dit que la concupiscence
N'aurait point part au doux accouplement,
Si, respectant la divine défense,
Le premier homme eût été moins gourmand ;
Mais que chacun, dans l'état d'innocence,
Eut engendré, sans charnel mouvement,
D'aussi sang froid, que quand avec prudence,
Le laboureur va la terre semant.

(1) Cette épigramme et les suivantes sont tirées du *Sottisier* de l'abbé de Choisy, à la Bibliothèque de l'Arsenal, n° 2936 des manuscrits.

S'il est ainsi, la faute originelle
N'a point fait tort à la race immortelle ;
Il nous revient même un grand bien par là ;
Et quand je pense au plaisir qu'on y gagne,
Je loue Adam et bénis sa compagne,
Et je rends grâce au serpent qui parla.

XXXI

LAUDATOR TEMPORIS ACTI

IL n'est plus, Philis, de ces cœurs,
Tendres, constants, incapables de feindre,
Qui, d'une ingrante épuisant les rigueurs,
Vivaient soumis et mouraient sans se plaindre.
Les traits d'amour étaient alors à craindre,
Mais aujourd'hui les feux les plus constants
Sont ceux qu'un jour voit naître et voit éteindre...
Hélas ! faut-il que je sois du vieux temps !

XXXII

L'EMBARRAS DU CHOIX

Uⁿ Mari frais dit à sa Demoiselle :
« Ou bien soupçons, ou faisons le déduit ?
— Lequel des deux il vous plaira, dit-elle,
Mais le souper n'est pas encore cuit. »

XXXIII

UN CAS ECCLÉSIASTIQUE

PENDANT les chaleurs de l'été,
La Servante d'un gros Chanoine,
Par un excès de propreté,
Se le tondait ras comme un moine.
Son maître l'ayant aperçu :
« Qui te l'a donc ainsi tondu ?
Margot, qui t'a fait la sottise ?
— C'est moi, Monsieur, qui l'ai rasé :
Puisqu'il vit du bien de l'Eglise,
C'est le moins qu'il soit tonsuré. »

FIN DU NEUVIÈME LIVRE





LIVRE DIXIÈME⁽¹⁾



I

CAS DE CONSCIENCE D'UN IVROGNE

Au point que finit la lanterne,
Un Archi-diacre guédé,
Sur les degrés d'une taverne,
Contestait l'écot commandé.
Fites lui dit : « A tes voisines,
Tu ne plains ainsi le denier ?
— Ote-toi, dit-il, Tavernier !
Tu me feras manquer matines. »

(1) Toutes les épigrammes de ce 10^me livre sont tirées des *Poésies de M. Rousseau*, provenant de M. Luzarches, de Tours, et conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal sous le n° 4845.

I I

L'ÉTALON DES POIDS ET MESURES

AVEC un bon v... long d'une aune,
Et dont la mine ragoutait,
Le Capucin Blaise f
Une vénérable matrone,
Mais, par respect, notre vieux faune.
N'osait lui mettre jusqu'au bout.
« Par la morbleu ! mettez-le tout ?
Dit-elle au pudibond priape :
Un bon v... d'ane, quand il f...
Fait plus d'honneur qu'un v... de pape. »

I I I

SUR UN MUSICIEN CHATRÉ

BERTAUT, qui chantait l'autre jour,
Dans les collines les plus proches,
Remplit de merveilles d'amour
Le cœur des antres et des roches.
Écho, qui n'a plus que la voix,
Lui repartit, d'un petit bois,
En de si douces réparties,
Qu'ils eussent fait d'autres accords,
Si la nymphe eut repris son corps
Et qu'il eut repris ses parties.

I V

L'ACADÉMIE EN DÉMENCE

CLIO vint, l'autre jour, se plaindre au Dieu des vers,
Qu'en certain lieu de l'univers,
On traitait d'auteurs froids, de poètes stériles,
Les Homères et les Virgiles.
« Cela ne saurait être ! On se moque de vous,
Reprit Apollon en courroux.
Où peut-on avancer une telle infamie ?
Est-ce chez les Hurons, chez les Topinambous ?
— C'est à Paris. — Où donc ? A l'hôpital des fous ?
— Non, c'est au Louvre, en pleine Académie ! »

V

LE PORT DE SALUT

CERTAIN Amant et sa maîtresse
Badinaient folâtraient, dans un petit bateau.
L'esquif se renverse et les laisse
L'un sur l'autre au milieu de l'eau.
La fille, craignant pour sa peau,
Saisit son amant et lui presse
Ce qu'il n'est besoin de nommer.
« Vous nous allez faire abîmer ! »
Lui dit le gars, de frayeur l'âme atteinte.
A ce la belle lui répond :
« Mon Dieu ! n'ayez aucune crainte :
Ce que je tiens ne va jamais au fond. »

VI

MERCURIALE DE LA GALANTERIE

C'EST le destin de la gent putassière,
Qu'âge avançant amoindrit le profit,
Et telle vend à vil prix sa carrière,
Qui puis après rachète le déduit.
Partant, ne puis, de la prude Amarante,
Trop haut louer les honneurs inouïs :
Jeune, elle était d'un écu très contente ;
Vicille, à présent, il lui faut un louis.

VII

LE MAL DE TÊTE DE CATIN

CATIN, pour votre mal de tête,
Les médecins ont ordonné
Que, dans le bain qu'on vous apprête,
Vous prendriez casse et sené.
Et moi, je veux, tout au contraire,
Par un remède salulaire
Et propre au mal que vous sentez,
Qu'au sortir du bain on vous couche,
Et qu'un bon drôle vous débouche
L'orifice que vous savez.

VIII

SUR LE MARÉCHAL DE NOAILLES

DANS l'église des Capucines,
On avait transporté le corps d'un Maréchal,
Frère du dévot Cardinal :

« Ce morceau n'est pas fait pour de telles gredines,
Dit aussitôt la Vanité.

Si Turenne fut mis où gît race royale,
Pour Noailles, du moins, c'est une cathédrale.

Qu'en pense dame Humilité?

— Moi, je prends peu de part à tout ce que vous faites.
Je vis loin des lieux où vous êtes.

Vos Noailles, mon Dieu ! sont gens à grands fracas :
Vous les connaissez tous, je ne les connais pas. »

IX

LA COURTE PAILLE

DEUX filles tiraient, l'autre jour,
A la courte paille entre elles,
Pour une caille que l'Amour
Voulait donner à ces deux belles.
Je ne sais pas, pour le certain,
A qui des deux resta la caille ;
Margot eut la plus longue paille,
Et Catin eut la courte en main.

X

PHILOSOPHIE QUI COÛTE CHER

Du haut savoir, Phœbus ne m'a doté,
Mais d'Apollon je sais toucher la lyre;
Grosse chevance oncques ne m'a tenté,
Et peu de biens a de quoi me suffire.
Amour me tint longtemps sous son empire;
J'ai retrouvé repos et liberté :
Mais ce bien-là, certes, je le puis dire,
Si c'en est un, je l'ai bien acheté !

X I

SUR M. DANCHET

FRANCINE nous prend pour des buses,
En nous donnant le *Carnaval*;
En suite du *Ballet des muses*,
C'est tomber de fièvre en chaud mal.
Pour faire une pièce parfaite,
Francine, il ne faut presque rien :
Que Campra change de poète,
Et La Motte, de musicien.

XII

JEAN et Paul, ayant fait ripaille,
Voulurent tenter le hasard,
En tirant à la courte paille,
Lequel des deux serait cornard.
Jean tire, et prend la plus petite :
De quoi paraissant tout fâché,
Il se débat, peste, et s'irrite,
Et dit que Paul avait triché.
Sa femme, qui n'aime querelle,
Voyant son mari tout en feu :
« Ne disputez point, lui dit-elle,
Mon cœur, vous l'êtes de beau jeu. »

XIII

SUR LE CONVOI DE LA REINE

LA nuit de la pompe funèbre,
Qui, de Versailles à Saint-Denis,
Transporta les restes bénits,
D'une Reine auguste et célèbre ;
Le peuple, fort impatient
D'attendre longtemps dans la plaine,
Y prit le divertissement
D'une chasse utile, et sans peine.

Cette chasse fut aux perdrix,
Que l'on gagnait à juste prix :
Après un premier vol, elles se laissaient prendre,
Ou donnaient aisément
Aux pièges qu'on leur voulait tendre.
Une dame, assez plaisamment,
En retint une sous sa jupe :
La perdrix fut prise pour dupe,
Par un voisin, que la femme appela,
Qui la prit avec autre chose,
Que sans nommer chacun suppose.
La dame aussitôt s'écria,
Plus par façon que par coutume,
Et dit : « Compère, arrête là ;
Tu prends le poil avec la plume. »

XIV

LE ROSSIGNOL ET LE MOINEAU

LE tendre rossignol et le galant moineau,
L'un et l'autre charmés d'une jeune fauvette.
Sur la branche d'un arbrisseau,
Parlèrent, un jour, d'amourette.
Le petit chanterel, par ses airs doucereux,
S'efforçait d'amollir le cœur de cette belle :
« Je serai, disait-il, toujours tendre et fidèle,
Si vous voulez me rendre heureux ;

De mes douces chansons vous savez l'harmonie ?
Elles ont mérité le suffrage des Dieux.

Désormais je les sacrifie

A célébrer votre nom en tous lieux :

Les échos de ces bois le rediront sans cesse,

Et j'aurai tant de soin de le rendre éclatant,

Que votre cœur enfin sera content

De voir l'excès de ma tendresse.

— Et moi, dit le moineau, je vous baiserais tant ! »

A ce mot, le procès fut jugé, dans l'instant,

En faveur de l'oiseau qui porte gorge noire :

On renvoya l'oiseau chantant.

Voilà la fin de mon histoire.

XV

INDULGENCE RÉCIPROQUE

LE jour de sa profession,
Parmi mainte autre gaillardise,
Sœur Marie, en sa confession,
Glissa ce mot de *paillardise*.
Le Moine, avec papelardise,
En voulant son cas dépêcher,
Lui dit : « Passons ! ce n'est pêcher,
C'est user de son patrimoine :
Et mon prieur eut beau prêcher.
Autant fis avant d'être moine ! »

XVI

FAUTE DE MIEUX

Las de tourner une Catin,
Dessus, dessous, devant, derrière,
Sans oser f . . . la commère,
Un jeune Cordelier jurait comme un lutin :
« Eh quoi ! poulains partout, aussi grands que leur mère !
Chancres de tous côtés ! D'ailleurs, pas de tétin !
Si j'échappais d'ici, ce serait grand merveille.
Voyons la bouche ? Ah ! les affreuses dents ! »
Que fera le paillard, en ses besoins pressants ?
Le drôle la f . . . par l'oreille.

XVII

LE PRIX DES PLACES

MERLIN, dans une église, alla prendre une chaise,
Pour entendre plus à son aise
Un passable prédicateur.
Celle qui les louait demanda son salaire,
Et lorsque de trois blancs il crut la satisfaire :
« Vous donneriez, dit-elle, autant pour un docteur !

XVIII

L'ENTRÉE SOLENNELLE

MARGOT, la première nuit
Que nous couchâmes ensemble,
Sans faire beaucoup de bruit,
Elle marcha fort bien l'amble.
Il lui sort un pet du cu,
Quand je sondai sa vertu.
« D'où nous vient cette bourrée ! »
M'écriai-je, au joyeux son.
Elle répondit : « Simon,
Puisque tu fais ton entrée,
Je fais tirer le canon. »

XIX

LA PEUR DES BLASPHEMES

NONNAIN Fessue et frère Roidimet,
S'escarmouchaient de la bonne manière :
Comme un vérat, le bon Frère écumait ;
La bonne Sœur s'escrimait du derrière ;
Mais, quand venait à l'extase dernière,
Comme un payen le Frappart blasphémait.
« Ah ! quel péché ! dit lors la mijorée.
Tels jurements vous damneront, hélas !
Dieu permet bien que prenions nos ébats,
Mais, pour guérir mon âme timorée,
Frère très cher, pour Dieu, ne jurez pas ! »

XX

LE BIEN VIENT EN DORMANT

POUR éviter l'ardeur d'un brûlant jour d'été,
Catin, dessus son lit, dormait à demi-nuc,
Dans un état si beau, qu'elle eut même tenté
L'humeur la plus pudique et la plus retenue.
Sa jupe permettait de voir en liberté
Le petit lieu secret qu'elle cache à la vue,
Le centre de l'amour et de la volupté,
La cause du beau feu qui m'échauffe et me tue.
Un si sensible objet, en cette occasion,
Bannissant mon respect et ma discrétion,
Me firent embrasser cette belle dormeuse.
Alors elle s'éveille, avec effort charmant,
Et s'écrie aussitôt : « Ah ! que je suis heureuse !
Les biens, comme l'on dit, me viennent en dormant ! »

XXI

LES DEUX FAUSSAIRES

PAUL, vieux Manceau, maître en l'art des faussaires,
Assigne Jean, grand clerc au même fait,
Pour acte où Paul n'avait que contrefait
Le seing de Jean et celui des notaires,
Or, comme au Mans plaideurs vivent en frères,
Toujours jasant, allaient nos deux Manceaux :
« L'acte est bien fait ; on n'y voit nuls défauts :
Dit Paul à Jean, mais je sais ta défense :
Tu vas tenter l'inscription de faux ?
— De faux ? dit Jean. Va, va, j'ai la quittance. »

XXII

LES COMPLIMENTS

PAUL, dans Paris, chez son maître logé,
D'aller à Reims voir sa femme eut congé
A son départ, deux de ses camarades :
« Nos compliments, Paul, à votre moitié ?
Lui dirent-ils, et pour notre amitié,
En arrivant, la nuit, deux embrassades ! »
Ainsi fut dit : ainsi Paul le promit,
Et, sans tarder, en chemin il se mit.
Dès qu'il arrive, à sa femme il raconte
Les compliments de ses deux bons amis.
Et, la nuit même, en homme de bon compte,
Il satisfait à ce qu'il a promis,
Puis se repose. Elle, mal endormie,
Lui dit : « Mon cœur ! » au bout de quelque temps.
N'avez-vous pas, pour amis, d'autres gens,
Chez votre maître ? — Oui, sans doute, mamie,
Tout sommeillant lui répond son époux,
Mais je n'ai d'eux nul compliment pour vous. »

XXIII

TEMPS PERDU BIEN RÉPARÉ

PHILIS, de son honneur avare,
Par caprice, en ce temps, très rare,
Rendit longtemps mon amour vain.
Mais, cédant à ma flamme extrême,
Un jour, elle alla si grand train,
Que je connus à l'instant même,
Qu'il n'est chère que de vilain.

XXIV

LES DEUX DÉGOUTÉES

DEUX dames, près d'une rivière,
Parlaient d'amour et de son jeu :
« Il est bon, disait la première,
Mais le plaisir dure trop peu ;
Et puis l'action ordinaire
Est si sale, après la façon !
— Ma foi ? répondit la dernière,
Court et vilain, mais il est bon. »

XXV

VERRE ET FER

UN jour, Martin, le serrurier,
Baisait Margot la vitrière,
Mais, apprenti à ce métier,
Il remuait mal le derrière.
Adonc Margot lui dit fort bien ;
« Pousse fort, pousse et ne crains rien,
Mon cas, Martin, n'est pas de verre.
— Tout beau ! dit-il, sans s'échauffer :
Le mien, Margot, n'est pas de fer. »

XXVI

JEU DE MOT A CONFESSE

LA veille du grand saint Ignace,
Des dames de condition
Attendaient la confession,
Chez un disciple de sa race.
« Or ça, leur dit Père Pancrace,
Qu'attendez-vous à cette place ? »
Toutes les dames à la fois,
Dirent d'une commune voix ;
« Nous apportons nos consciences ! »
Le Moine répond froidement :
« Apportez vos c . . . seulement :
Nous avons assez de sciences ! »

XXVII

SOUHAITS DE JOUR DE L'AN, ADRESSÉS A L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE

QUE jamais, par son chant glacé,
Colasse ne nous refroidisse !
Que Campra soit aussi chassé !
Qu'il retourne à son bénéfice !
Que le bourreau, par son valet,
Fasse un jour serrer le sifflet
De Perin et de sa séquelle !
Que Pécourt qui fait les ballets,
Ait le fouet au pied de l'échelle !

XXVII

LES DEUX JARDINS

QUE dans le jardin de Vénus
Les roses naissent sans épines !
Qu'il soit propre et bien entretenu,
Et sans ornière ni racine !
Que l'on y soit en sûreté !
Qu'on ne trouve rien de gâté
Dans le jardin du vert Priape !
Que jamais ce Dieu maltraité,
N'ait besoin de l'art d'Esculape !

XXIX

SUR LE MAL DE DENTS

VOTRE mal et le mien n'ont point de sympathie ;
Manon, vous vous plaignez d'avoir le mal de dent ?
Si vous l'aviez dehors vous en seriez guérie,
Et moi, je guérirais, si je l'avais dedans.

XXX

LES DÉGOUTS DU BORDEL

Au bordel, ceux qui vous verront,
Un jour de vous se serviront,
Comme au cabaret des assiettes,
Que l'on retourne bien souvent,
En croyant les trouver plus nettes
Par derrière que par devant.

XXXI

LES AMES DES PUCELAGES

A PRÈS leur mort, où vont les pucelages,
En paradis ? ils tenteraient les saints,
Descendent-ils sur les sombres rivages !
Ce bon morceau n'est pour esprits malins ;
Dessous les mers ? ils dessécheraient l'onde,
En purgatoire ? ils l'ont fait dans le monde.
Où vont-ils donc ? Limbes sont leur séjour ;
Des innocents, ces lieux sont la patrie :
Quand pucelage abandonne le jour
A peine il sait ce que c'est que la vie.

XXXII

CONTRE UN ABBÉ POÈTE (I)

EN manteau court, en perruque tapée,
Poudré, paré, beau comme Déiopée,
Enluminé d'un jaune vermillon,
Monsieur l'Abbé, vif comme un papillon,
Jappe des vers qu'il prend à la pipée,
Phebus, voyant sa mine constipée,
Dit : « Quelle est donc cette muse éclopée
Qui vient chez nous racler du violon,
En manteau court ?
— C'est dit Thalie, à son rouge trompée,

(1) Cette épigramme et la suivante sont empruntées à l'*Acanthologie* ou *Dictionnaire épigrammatique* (Paris, 1817, in-12). L'abbé poète doit être l'abbé de Choisy, qui savait par cœur toutes les épigrammes de J.-B. Rousseau. Le poète tragique est certainement Longepierre.

Apparemment quelque jeune Napée
Qui court en masque, au bas de ce vallon.
— Vous vous moquez ! lui répond Appollon :
C'est tout au plus une vieille poupée,
En manteau court. »

XXXIII

CONTRE UN MAUVAIS POÈTE TRAGIQUE

PAR le démon de la dramaturgie,
Ce fanatique, au Théâtre agrégé,
Que l'ignorance, avec tant d'énergie,
Avait sans honte en Corneille érigé,
Le désespoir s'est noyé dans l'Histoire,
Sa tragédie a pourtant eu la gloire
De voir deux yeux de l'arme l'honorer,
Car, s'il n'a fait pleurer son auditoire,
Son auditoire au moins l'a fait pleurer.

FIN DU DIXIÈME ET DERNIER LIVRE





TABLE DES MATIÈRES

| | |
|-------------------|---|
| PRÉFACE | I |
|-------------------|---|

LIVRE PREMIER.

| | |
|--|----|
| Les deux Vénus | 5 |
| Sur l'amour | 6 |
| Sur un baiser | 6 |
| Le plaisir d'aimer | 7 |
| Sur les traits d'amour | 7 |
| L'héritage de Vénus. | 8 |
| Sur le départ d'une amante | 8 |
| Sur les qualités d'une maîtresse | 9 |
| Sur un huissier | 9 |
| Ordonnance d'un médecin difficile à suivre | 10 |
| Sur ce qui manquait à une jolie femme. | 10 |
| Sur une vieille incrédule | 11 |
| Sur un ivrogne | 11 |
| Sur les gouvernants | 12 |

| | |
|--|----|
| A un pied-plat qui faisait courir de faux bruits contre moi . . . | 12 |
| Sur un cardinal | 13 |
| Contre un voleur médisant. | 13 |
| Sur un curé et un frater | 14 |
| Pour madame *** étant à la chasse | 14 |
| Pour la même étant à la représentation de l'opéra d' <i>Alcide</i> . . . | 15 |
| Sur la même qui s'occupait à filer | 15 |
| A la même, sur sa constance en amour. | 16 |
| Sur des Chrysgons qui se faisaient arbitres entre Corneille et Racine | 16 |
| Sur un maquignon | 17 |
| L'œil d'un magister | 17 |
| Contre un galant suranné | 18 |
| Sur l'amour | 18 |
| Sur une ode composée par un misérable poète satirique, à la louange de M. Catinat | 19 |
| Sur le dialogue de Platon intitulé <i>le Banquet</i> | 19 |
| Sur l'amour | 20 |

LIVRE SECOND

| | |
|---|----|
| Sur Orphée | 21 |
| Les deux amours. | 22 |
| Sur les traits de l'amour | 22 |
| Sur une coiffure | 23 |
| Sur une beauté fantasque | 23 |
| Sur un époux | 24 |
| Pour une dame nouvellement mariée | 24 |
| L'accouchement précoce | 25 |
| Sur une épouse trop accomplie | 25 |
| Sur un marquis volé. | 26 |
| Sur Ronsard | 26 |
| Sur la traduction de l'Iliade, par Lamotte-Houdart. | 27 |
| Sur le même et sur Voltaire | 27 |
| Sur Lamotte-Houdart | 28 |
| Sur Fontenelle | 28 |
| Le curé incorrigible. | 29 |
| A un critique moderne | 29 |
| Sur le portrait d'un poète | 30 |
| Conseil à un abbé sur un procès | 30 |
| Les trois verbes admirables | 31 |
| Contre les femmes | 31 |
| Moyen de se maintenir en paix avec les gens de lettres. | 32 |
| Contre des gens de robe | 32 |
| Sur un abbé | 33 |
| Ce que c'est qu'un favori de cour. | 33 |
| Sur la manie de faire de l'esprit | 34 |

| | |
|--|----|
| Ce qui manque à beaucoup d'auteurs | 34 |
| Contre le poète Gacon | 35 |
| Aux jansénistes de Trévoux | 35 |
| Aux mêmes | 36 |
| Sur les tragédies de Crébillon. | 36 |

LIVRE TROISIÈME

| | |
|--|----|
| Le véritable héroïsme | 37 |
| A M. le duc de Bourgogne. | 38 |
| Les deux dons, à madame d'Ussé. | 38 |
| Les souhaits | 39 |
| A M. Rouillé | 39 |
| A l'abbé de Chaulieu | 40 |
| L'embaras terminé, contre Montfort | 40 |
| Contre un marguillier | 41 |
| Contre Longepierre, sur ses traductions | 41 |
| Contre le même et contre Perrault | 41 |
| Sur l'aventure de l'évêque de Nîmes | 42 |
| Contre Danchet | 42 |
| Contre un détracteur de l'auteur | 43 |
| Contre un ennuyeux qui voulait être poète. | 43 |
| Conte du Pogge | 44 |
| A Pradon, qui avait fait une satire pleine d'invectives contre Despréaux | 44 |
| Sur l'ignorance d'un bénédictin | 45 |
| Sur un livre | 45 |
| Sur les fables de Lamotte | 45 |
| Sur le même sujet | 46 |
| Les deux faussaires | 46 |
| Contre un sot qui veut plaire | 47 |
| L'épithaphe d'un auteur | 47 |
| Épithaphe de l'abbé Courtois | 48 |
| Contre l'abbé de Bellegarde | 48 |
| A M. le comte d'Attinger | 49 |
| A M. T..... | 49 |
| Contre Pic et Colasse, auteurs des paroles et de la musique de la <i>Naissance de Vénus</i> , opéra | 50 |
| Sur les talents divers de l'abbé Bignet | 51 |
| Justification de la précédente épigramme à un important de cour | 51 |

LIVRE QUATRIÈME

| | |
|---|----|
| Sermon d'un cordelier contre l'adultère | 53 |
| La gageure. | 54 |
| Le quietisme | 54 |
| La veuve préférée | 55 |

| | |
|--|----|
| La voie du salut | 55 |
| Le baptiseur de Juives | 56 |
| Remède contre la chair. | 56 |
| La novice circonspecte | 57 |
| La nonne pieuse | 57 |
| Complie. | 58 |
| Le dévôt | 58 |
| Le pieux souhait | 59 |
| La courtisane scrupuleuse. | 59 |
| Avertissement d'un curé | 60 |
| Question curieuse | 60 |
| Mauvaise pensée | 61 |
| Quitte à quitte | 61 |
| Le ministre instruisant une jeune prosélyte. | 62 |
| L'amour reconnaissant | 62 |
| La conversion réciproque | 63 |
| La nonne expérimentée. | 63 |
| Contre les maltôtiers et les cocus. | 64 |
| La meunière entre les mains des hussards. | 64 |
| Le peintre et la vieille | 65 |
| Cordon de saint François | 65 |
| Désir du martyr. | 66 |
| Le Confesseur intéressé. | 66 |
| Secret pour la vue | 67 |
| Le diable roi de la fève | 67 |
| Dieu préférable aux saints. | 68 |
| La maquerelle agonisante | 68 |

LIVRE CINQUIÈME

| | |
|---|----|
| Chapeau rejeté | 69 |
| Le doute résolu | 70 |
| Le moine rendant compte | 70 |
| Le carme fileur | 71 |
| Le pari | 71 |
| Le démon victorieux. | 72 |
| L'incrédule agonisante | 72 |
| Vie des Bernardins | 73 |
| Exhortation d'un confesseur | 73 |
| Le moine mécontent. | 74 |
| L'abbé et le confesseur | 74 |
| Entretien de quatre cordeliers | 75 |
| Les deux rosaires. | 75 |
| Pour la fête de saint Denis. | 76 |
| Les belles fesses | 77 |
| Le cordelier charitable. | 77 |
| Sur une bague envoyée par une dame à une autre dame | 78 |

| | |
|--|----|
| Vanité d'un florentin <i>in extremis</i> | 78 |
| Les indulgences de la taxe apostolique. | 79 |
| La gageure. | 79 |
| Épitaphe d'un petit chien | 80 |
| Portrait. | 81 |
| La picade | 82 |

LIVRE SIXIÈME

| | |
|---|-----|
| Contre de Brie | 85 |
| Contre le même | 86 |
| Contre le même | 86 |
| Contre la <i>Judith</i> De Boyer | 87 |
| Contre Saurin et La Motte. | 87 |
| Contre ***. | 88 |
| Pour le portrait de Despréaux | 88 |
| A madame **** | 88 |
| Contre Boindin | 89 |
| L'indépot puni | 90 |
| Contre un Zoïle anonyme | 90 |
| A madame la princesse de Conti, <i>sur un bruit qui s'était répandu que le roi du Maroc était devenu amoureux d'elle sur son portrait</i> | 91 |
| Suisse et bête, c'est tout un | 91 |
| Sur le <i>Temple du goût</i> de M. De Voltaire. | 92 |
| Contre l'auteur d'une tragédie ridicule. | 92 |
| Querelles d'auteurs | 93 |
| Sur de mauvais vers publiés contre l'abbé Des Fontaines | 93 |
| Consolation d'un auteur sifflé. | 94 |
| L'invulnérable | 94 |
| Imitation d'une épigramme de Martial. | 95 |
| La grandeur des rois | 95 |
| L'Archi-Godenot. | 96 |
| Jalousie posthume | 96 |
| Sur un parasite | 97 |
| Sur un hypercritique | 97 |
| Pour mettre au devant d'un recueil de poésies | 98 |
| L'esprit de contradiction théâtrale | 98 |
| Sur la continuation de l' <i>Histoire de l'Académie française</i> , par l'abbé d'Olivet | 98 |
| L'attraction en matière de coups de bâton. | 99 |
| Au sujet de l'épître sur la modération, par Voltaire. | 99 |
| Le docte ignorant | 100 |

LIVRE SEPTIÈME

| | |
|--|-----|
| Sur la question proposée par M. le comte d'Albert : S'il y a de la différence entre <i>Maitre Gonin</i> et <i>Maitre Conin</i> | 101 |
| La grattelle amoureuse. | 102 |

| | |
|---|-----|
| Leçon de bestialité | 102 |
| Remède contre la luxure | 103 |
| Le martyr de saint Sébastien. | 103 |
| Les qualités d'un économiste | 104 |
| Les deux routes foraines | 104 |
| Le point d'honneur d'un carme | 105 |
| Les charges du préceptorat | 105 |
| Obeïssance à Dieu et au diable | 106 |
| Entrée de jeu | 106 |
| Le baptême défendu par une Juive | 107 |
| Fidélité au culte | 107 |
| Effets contraires du toucher et de la vue | 108 |
| Pater is est. | 108 |
| Les adieux d'un mourant | 109 |
| Faire un cocu pour l'amour de Dieu. | 109 |
| Il n'y a que le premier pas qui coûte. | 110 |
| De peur de jeter en moule l'Antechrist | 110 |
| Chacun le sien. | 111 |
| La voie étroite du salut. | 111 |
| Respect au culte | 112 |
| Les gens de Sodome en Paradis | 112 |
| Les foutimasseries d'une pénitente | 113 |
| L'exemple du duc de Vendôme | 113 |
| Question théologique | 114 |
| Un Romain converti. | 114 |
| La revanche d'un pucelage. | 115 |
| Faut-il être à jeun pour faire l'amour ? | 115 |
| Précaution inutile | 116 |
| A certains péchés miséricorde. | 116 |

LIVRE HUITIÈME

| | |
|--|-----|
| L'âne et la chèvre | 117 |
| Le <i>De profundis</i> d'un aveugle | 118 |
| Le poil de la bête. | 118 |
| Gagner au change | 119 |
| Les bons comptes font les bons amis. | 119 |
| Manière d'éclaircir la vue | 120 |
| Gens coiffés de par Vénus | 121 |
| Contre un poète | 121 |
| L'amour aux champs et l'amour à la cour | 122 |
| Le véritable amour | 122 |
| Puissance de l'amour | 123 |
| Contre un magistrat qui frondait la tragédie de Manlius | 123 |
| Le cygne et le pigeon | 124 |
| Réponse aux fameux couplets qu'on attribua depuis à J.-B. Rousseau | 124 |

| | |
|--|-----|
| Curiosité d'une ignorante | 125 |
| L'art de ressusciter les morts | 125 |
| Doute de saint Pierre | 126 |
| Vanité d'un simple moine | 126 |
| Humilité chrétienne. | 127 |
| Les dangers de l'amour à Rome | 127 |
| Les hommes de Prométhée. | 128 |
| Contre les femmes | 128 |
| Le médecin qui tue ses malades et qui procrée des enfants. | 129 |
| Baiser volé. | 130 |
| Conseil à un sot | 130 |
| Métamorphoses d'une femme de théâtre | 130 |
| Sur le différent entre l'évêque de N. et les moines de S. G. | 131 |
| Sur la mort du père Girard mis en cause dans le fameux procès de la Cadière | 131 |
| Contre un grand parleur | 131 |
| Sur l'évêque de N... | 132 |
| Épithaphe de J.-B. Rousseau, faite par lui-même | 132 |

LIVRE NEUVIÈME

| | |
|---|-----|
| Le Plagiaire | 133 |
| Sur le refus que M. De Lamoignon fit d'estre de l'Académie. | 134 |
| Contre M. De T. | 135 |
| Sur le <i>Polichinelle</i> de Malezieux | 135 |
| Question de jouissance | 136 |
| Le Procureur et son clerc | 136 |
| Une Convertisseuse | 137 |
| Le bien vient en dormant | 137 |
| Deux poids et deux mesures | 138 |
| En odeur de sainteté | 138 |
| A trompeuse trompeuse et demie | 139 |
| Les litanies des saints | 139 |
| Épigramme XIII | 139 |
| Épigramme XIV. | 140 |
| Épigramme XV | 140 |
| Épigramme XVI. | 140 |
| La maladie contagieuse. | 141 |
| Qui perd gagne | 142 |
| Le Jardinier | 142 |
| Jupiter en taureau | 143 |
| Sur la réception de M. l'Évêque de Noyon à l'Académie française | 143 |
| Comparaison de la femme avec la lune. | 144 |
| Le Chanoine | 145 |
| Le noble Prélat | 145 |
| Le carrosse | 146 |
| Le rival. | 146 |

| | |
|--|-----|
| Épigramme XXVII. | 147 |
| Épigramme XXVIII | 147 |
| Haine au mariage | 148 |
| Réhabilitation du péché d'Adam | 148 |
| Laudator temporis acti | 149 |
| L'embarras du choix | 149 |
| Un cas ecclésiastique | 150 |

LIVRE DIXIÈME

| | |
|---|-----|
| Cas de conscience d'un ivrogne | 151 |
| L'étalon des poids et mesures | 152 |
| Sur un musicien chatré. | 153 |
| L'Académie en démente | 153 |
| Le port de salut | 153 |
| Mercuriale de la galanterie. | 154 |
| Le mal de tête de Catin | 154 |
| Sur le Maréchal de Noailles. | 155 |
| Le courte paille | 155 |
| Philosophie qui coûte cher. | 156 |
| Sur M. Danchet | 156 |
| Épigramme XII. | 157 |
| Sur le convoi de la Reine. | 157 |
| Le Rossignol et le Moineau | 158 |
| Indulgence réciproque. | 159 |
| Faute de mieux | 160 |
| Le prix des places | 160 |
| L'entrée solennelle | 161 |
| La peur des blasphèmes | 161 |
| Le bien vient en dormant. | 162 |
| Les deux faussaires. | 162 |
| Les compliments | 163 |
| Temps perdu bien réparé | 163 |
| Les deux dégoûtées. | 164 |
| Verre et fer | 164 |
| Jeu de mot à confesse | 165 |
| Souhaits de jour de l'an, adressés à l'Académie royale de musique | 165 |
| Les deux jardins | 166 |
| Sur le mal de dents | 166 |
| Les dégoûts du bordel. | 166 |
| Les âmes des Pucelages | 167 |
| Contre un Abbé poète | 167 |
| Contre un mauvais Poète tragique | 168 |



58591349

50h

148

3/6

man
on

TOUTES LES

Epigrammes

DE

Jean-Baptiste Rousseau.

Publiées en partie pour la première fois.

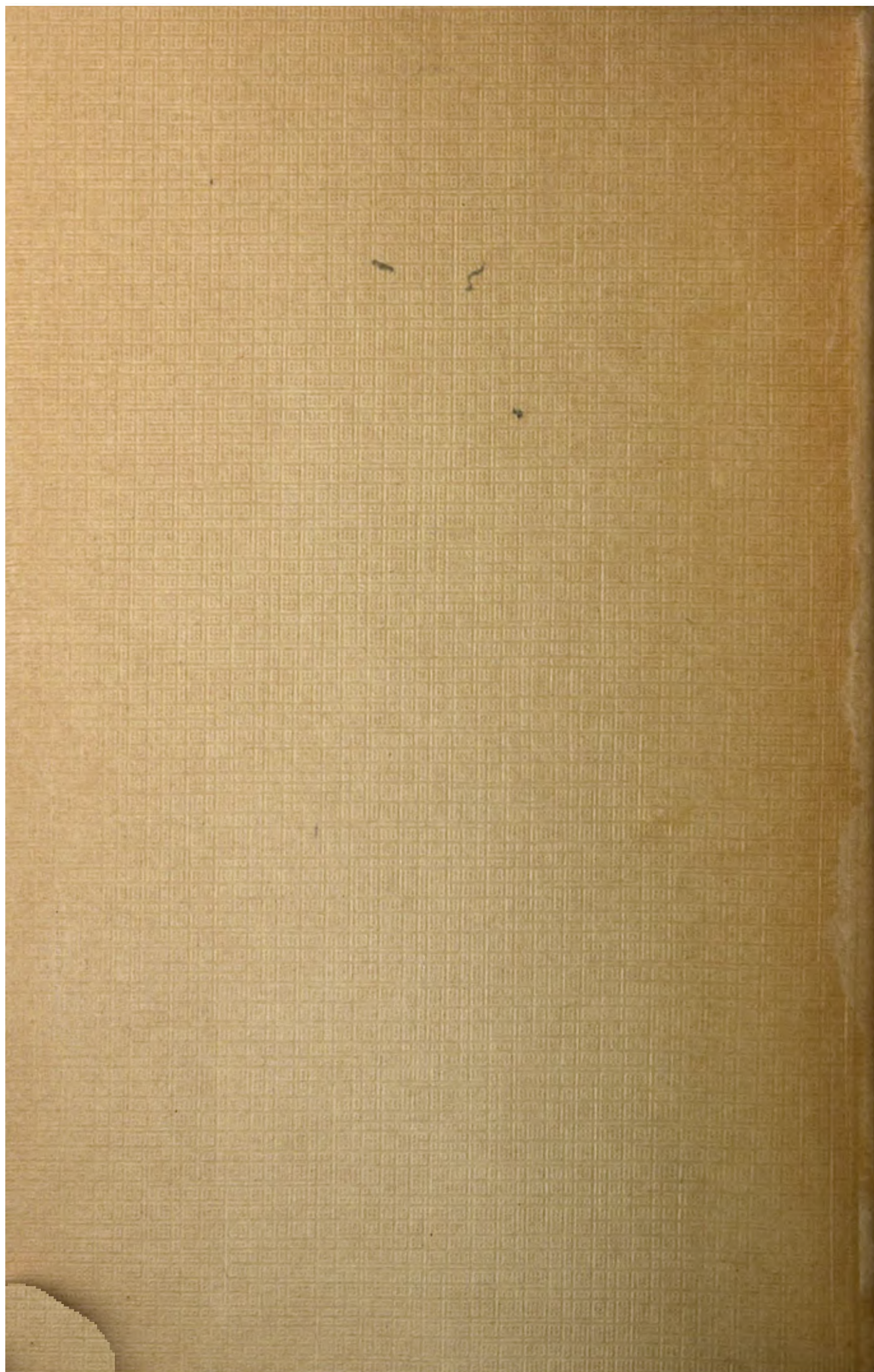


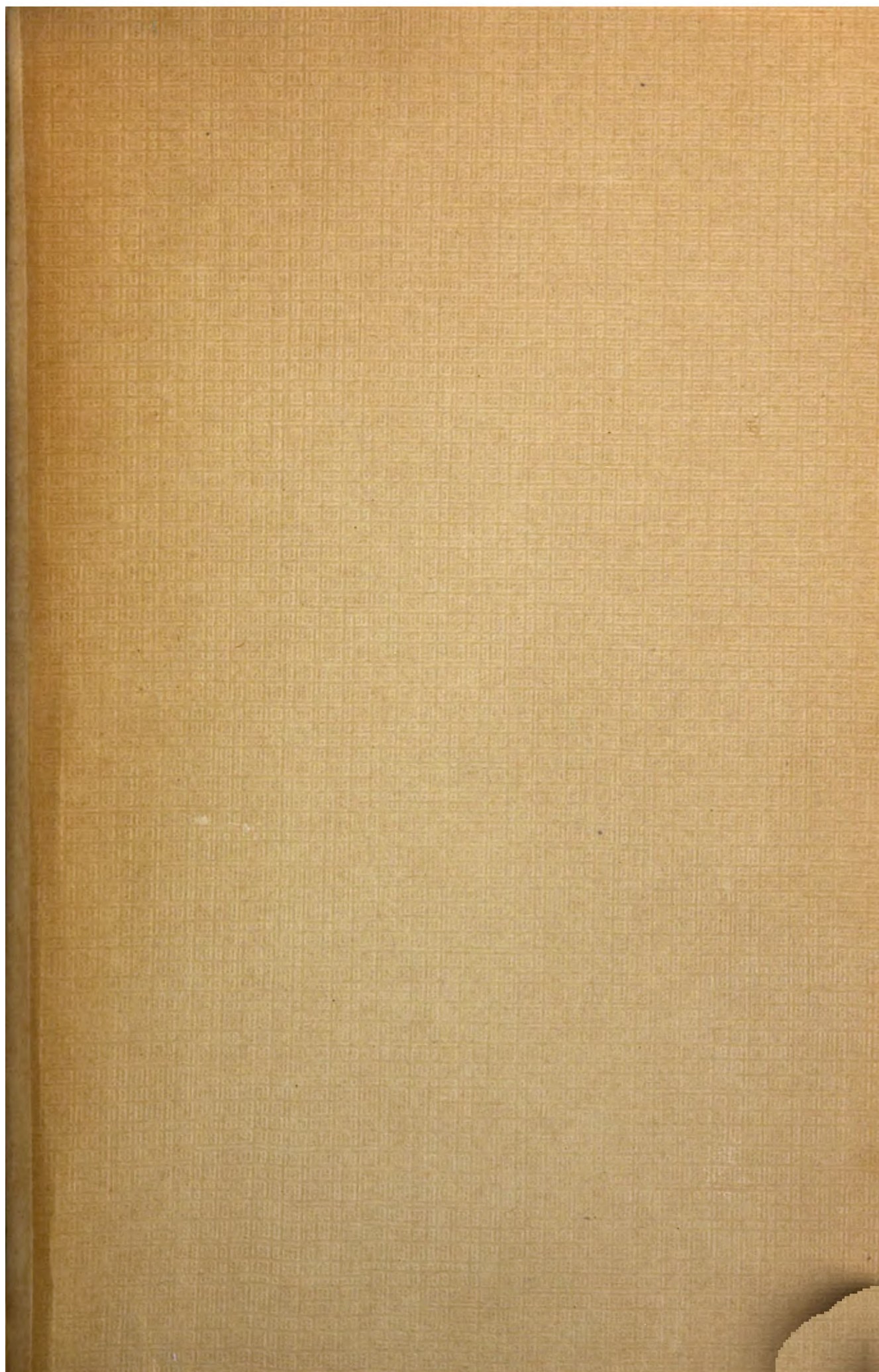
LONDRES

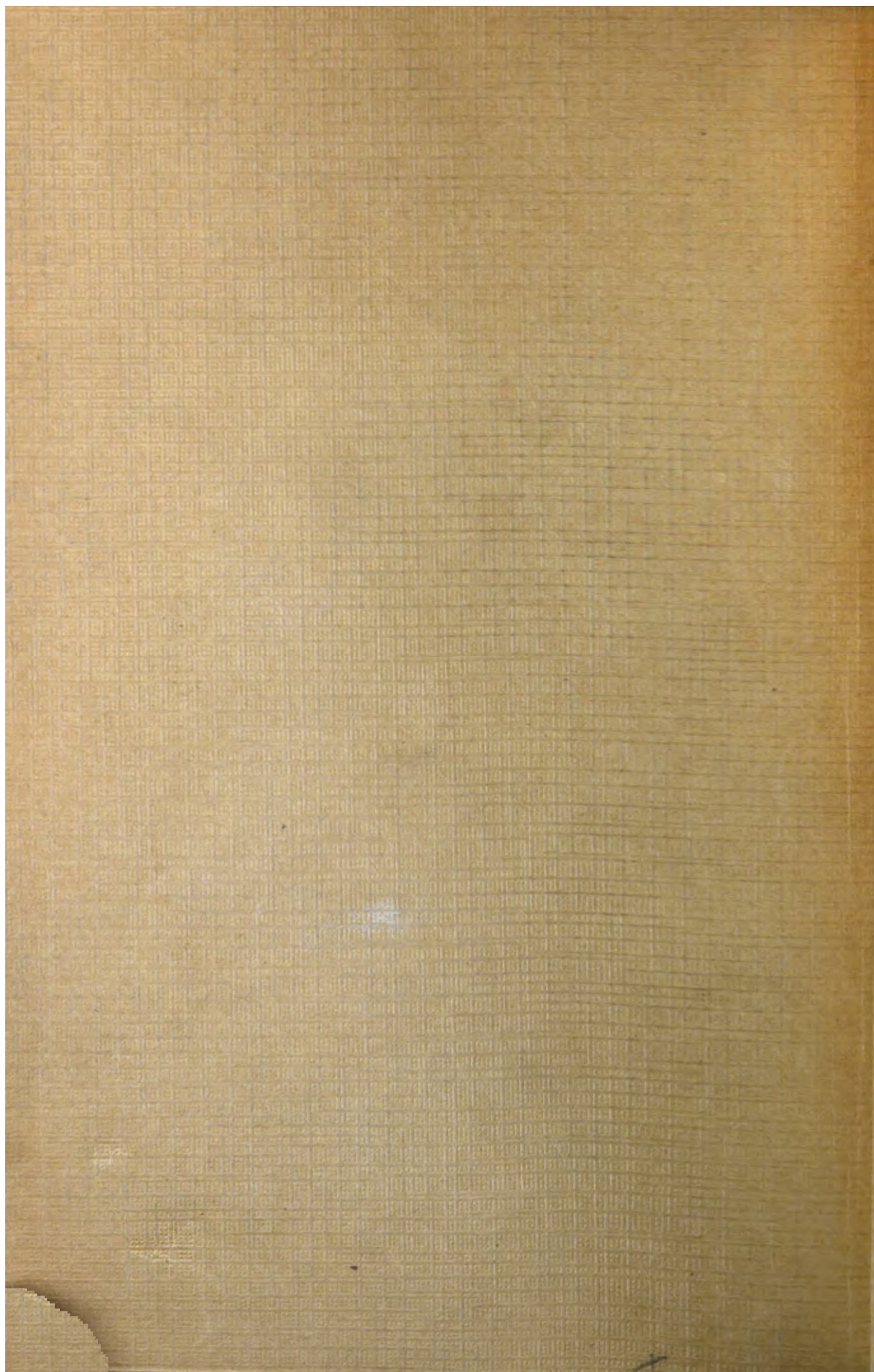
CHEZ JAMES KRICK

18, AVE MARIA STREET, 18

~~MS. 97 B 23~~

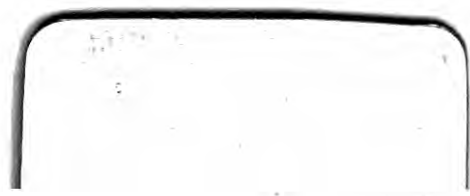








1000



1

